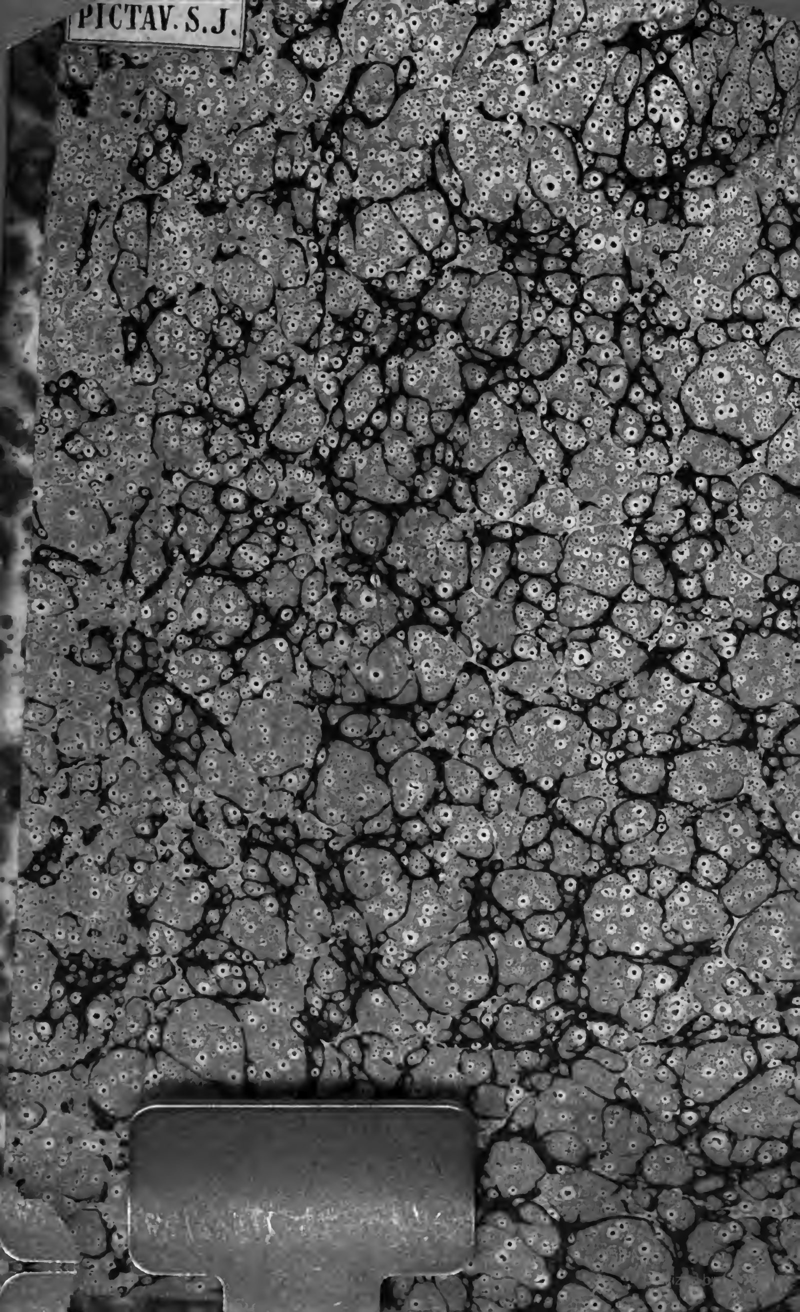
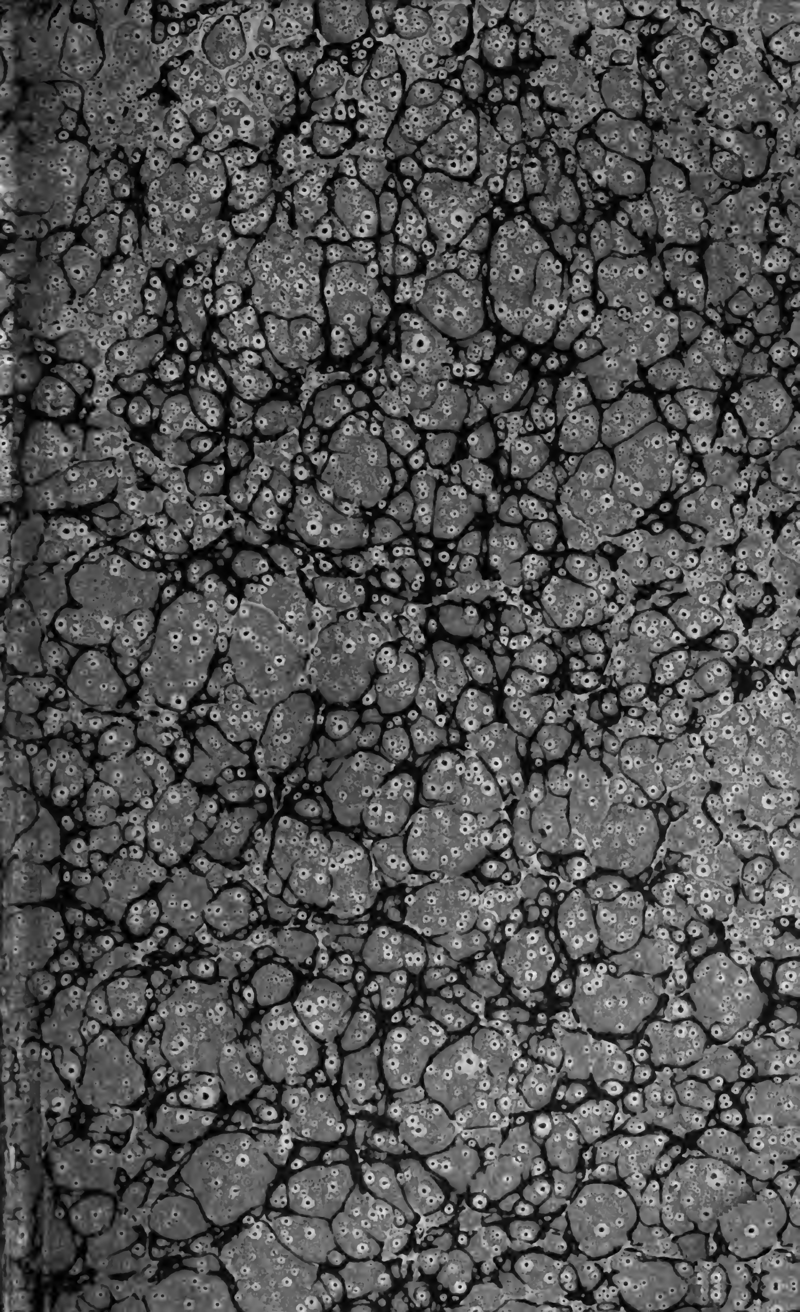



PICTAV. S.J.



LA

RUSSIE AU XVIe SIÈCLE

PAR

GILES FLETCHER,

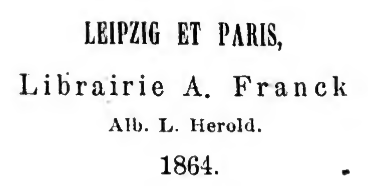
Ambassadeur d'Élisabeth d'Angleterre.

AVEC UNE INTRODUCTION

par

CHARLES DU BOUZET.

I



LEIPZIG ET PARIS,

Librairie A. Franck

Alb. L. Herold.

1864.

Introduction.

La Russie a moins changé qu'on ne le pense et quiconque voudra, de nos jours, bien comprendre le caractère de ce pays singulier, devra l'étudier surtout dans son histoire, où il apparaît sans voile et sans mélange d'éléments étrangers. Aussi *les Commentaires* d'Herberstein et *la Russie* de Fletcher n'ont-ils pas seulement un intérêt historique. En lisant ces deux grandes œuvres, on arrive à comprendre au moins la moitié de la société russe d'aujourd'hui, mieux qu'elle ne nous apparaîtrait si nous l'étudions sur place et sans le secours de l'histoire.

C'est qu'au XVIe siècle, la Russie était plus facile à juger qu'aujourd'hui. Elle ne consistait pas, comme maintenant, dans la réunion sur un même territoire de deux

sociétés hétérogènes : l'une antique, vraiment nationale, vénérée par le peuple malgré ses vices, ayant survécu presque tout entière à la réforme de Pierre le Grand, et qui semble indestructible. L'autre, d'importation toute récente, créée de main d'homme et d'après un plan étranger, qui s'est superposée à la société nationale sans pénétrer au-delà de la surface, et la cache au regard sans la détruire, sans la changer. Ainsi, il y a aujourd'hui deux Russies; au XVIe siècle, il n'y en avait qu'une, et précisément celle qui, de nos jours, échappe le plus facilement à l'observateur.

Lorsque Herberstein ou Fletcher entraient dans les états du Tsar, ils n'y trouvaient rien qui pût leur faire illusion. Le voyageur se sentait dans un monde nouveau, nullement européen, et tout asiatique. A la frontière, fermée, comme celle de la Chine, aux étrangers et aux nationaux, on voyait apparaître, sur leurs petits chevaux tartares, des cavaliers défendus par une cuirasse-matelas, et armés de l'arc et du sabre tartare. Avec eux se trouvait un serviteur du Tsar, fatiguant l'ambassadeur par ses discussions interminables sur les minu-

ties de l'étiquette; on eût dit un échappé du *Collége des Rites de Pékin.* Après avoir traversé le pays sous la surveillance de son escorte et sans communication avec les habitants, l'ambassadeur, arrivé à la cour, y trouvait, entouré d'un faste oriental et sous un costume asiatique, le *Tsar blanc de Moscou,* le seul homme libre qui existât en Russie. Un grand peuple, inerte et silencieux, contemplait avec un mélange d'amour et de terreur cet homme unique, ce père de la grande famille russe, cette loi vivante, ce représentant de Dieu sur la terre, dont les crimes eux-mêmes étaient acceptés comme un châtiment envoyé par Dieu à son peuple, et dont il fallait bénir même la cruauté, car elle créait des martyrs et ouvrait les portes du ciel. Les serviteurs de ce maître — esclaves commandant à des esclaves — faisaient peser sur le peuple un joug aussi dur que celui qui s'appesantissait sur eux. Ce despotisme était sanctionné par la religion; le clergé poussait à l'obéissance passive et sans limites. La volonté du Tsar n'était-elle point la volonté de Dieu?

A la vue de ces fanatiques de servitude, l'ambassadeur, s'il gardait, comme Herber-

stein, la fierté du seigneur féodal, ou si, comme Fletcher, il était animé de l'esprit d'indépendance de l'Anglais, se sentait saisi de dégoût. Il traçait alors, en traits immortels, le tableau repoussant de cette société, glorifiée par les Slavophiles de nos jours, et dont l'histoire de Karamzine n'est que l'idylle.

Herberstein fut le Christophe Colomb de la Russie. Il révéla à l'Occident la géographie, l'histoire, l'organisation politique, les mœurs politiques et les mœurs privées de ce pays inconnu avant lui. Pendant deux siècles, ses *Commentaires* furent le bréviaire de l'ambassadeur en Russie. Tous les écrivains sur la Russie copièrent Herberstein. Mais ses observations si profondes sont souvent trop peu détaillées, et il passe sous silence beaucoup de points. Le tableau qu'il traça avait besoin d'être complété. Ce fut l'œuvre de Fletcher, qui, prenant pour guide l'ouvrage d'Herberstein, y joignit ses propres observations, celles des résidents anglais en Russie, et qui le premier fit un tableau méthodique et détaillé de la Russie, de son gouvernement et de ses mœurs. En sa qualité d'Anglais,

il devait se préoccuper beaucoup des finances et du commerce de la Russie. Sur ce point il est le premier, par ordre de date et de mérite. Du reste, son ouvrage tout entier fait autorité, non-seulement pour l'observation et le jugement, mais aussi quant aux faits historiques contemporains. Ainsi, sur beaucoup de points où les documents russes leur manquaient, Müller et Karamzine ont suivi en toute confiance les récits de l'ambassadeur d'Élisabeth.

„Le docteur Giles Fletcher, dit M. Edward Bond, naquit dans le comté de Kent, d'une famille qui s'est illustrée dans la littérature anglaise. Son frère, l'évêque de Londres, est le père de John Fletcher, l'auteur dramatique. Un des fils de Giles Fletcher composa un ouvrage remarquable, *the Purple Island*, et d'autres poëmes. Élevé au collége d'Éton, employé au service public en Écosse, en Allemagne et dans les Pays-bas, chancelier du diocèse d'Ély, Giles Fletcher fut en 1588 envoyé en Russie par Élisabeth en qualité d'ambassadeur.“ Il en revint l'année suivante, en compagnie de Jérome Horsey, qui, parlant russe et ayant résidé longtemps à Moscou, pouvait le ren-

seigner sur beaucoup de détails. Fletcher, pendant son trajet de retour, mit en ordre ses notes, et en 1591, il publia son ouvrage, qu'il dédia à la reine d'Angleterre.

Ses négociations en Russie n'ont d'intérêt que pour l'histoire spéciale du commerce ou de la diplomatie. Elles ont été d'ailleurs présentées avec exactitude et talent dans l'excellente introduction placée par M. Edward Bond en tête de son édition de Fletcher, qui fait partie de la collection de la société Hakluyt. Nous passerons donc ces négociations sous silence. Qu'il nous suffise de dire qu'elles avaient un but purement commercial. L'Angleterre réclamait protection et faveur pour les marchands de la compagnie anglaise, qui faisaient par la mer Blanche le commerce avec la Russie et déjà même avec l'Asie.

Le grand résultat pour nous de la mission de Fletcher, ce n'est pas la solution obtenue ou manquée de quelque question de commerce d'une importance passagère. L'ambassade de 1588 nous a valu le traité de Fletcher *sur la Russie,* et cela nous suffit amplement. Cet ouvrage eut une fortune singulière.

La compagnie anglaise de commerce en Russie adressa aussitôt au Lord Grand Trésorier d'Angleterre une plainte contre l'ouvrage de Fletcher. La critique souvent acerbe de l'ambassadeur anglais sur le gouvernement russe et la condition du peuple devait, d'après ces marchands, offenser la cour de Russie et créer par là des embarras au commerce anglais. Leur réquisitoire, avec citations à l'appui, eut du succès auprès du gouvernement. L'édition fut supprimée, et celles qui la suivirent ne furent que des abrégés ou des reproductions expurgées.

Avant M. Edward Bond, la première édition n'avait jamais été reproduite intégralement. C'est sur son texte que nous avons traduit en français, pour la première fois, *la Russie* de Fletcher.

Heureusement pour l'histoire, cet ouvrage, quoique supprimé, n'a pas été détruit. Sans lui, on ignorerait une bonne moitié de la Russie du XVIe siècle, tandis qu'en le joignant aux Commentaires d'Herberstein, qu'il complète, on pourrait encore, lors même que tous les autres monuments historiques auraient péri, refaire un tableau,

incomplet, mais exact, de la civilisation russe, en déterminer le véritable caractère, et la classer à sa vraie place dans l'ordre des sociétés humaines.

Cependant on ne saurait pas tout. Un côté de la société russe — le plus important peut-être — a échappé aux ambassadeurs du XVIe siècle. Préoccupés exclusivement de politique, ils n'ont pas cherché à connaître l'organisation sociale du pays.

Ainsi, lorsqu'ils étudient l'état des personnes, ils ne distinguent pas, aux derniers degrés de l'échelle sociale, quatre conditions bien différentes: celle de l'esclave; celle de l'homme libre, engagé à terme ou jusqu'à la mort de celui au service duquel il s'est mis par le contrat volontaire ou imposé de la *Kabala;* enfin, celle du paysan d'une commune soit libre, soit appartenant à un propriétaire. — Ces découvertes, maintenant encore peu complètes, étaient réservées aux historiens de nos jours.

Quant à la constitution de la propriété, ils n'ont pas même soupçonné l'existence de la propriété communale, et du partage égal et temporaire des terres entre les

membres de la commune. Faut-il le leur reprocher? Cette découverte, due à M. de Haxthausen, ne devait se faire que trois siècles après eux.

Enfin, ils n'ont pas aperçu la commune slave, avec son organisation ultra-démocratique, qui a subsisté malgré le despotisme politique et les invasions de la bureaucratie. Ils ne connaissent pas ces assemblées délibérantes, où sont appelés tous les membres de la commune, où les décisions ne peuvent être prises qu'à l'unanimité, et qui possèdent, dans l'intérieur de la commune, un pouvoir souverain, absolu, incontesté.

Si l'organisation sociale de la Russie leur échappe, ils comprennent fort bien le régime politique.

Au sommet, un homme adoré comme un fétiche, qui est la loi vivante et un Dieu sur la terre. Cet être sublime ne peut mal faire; s'il commande un crime, il faut l'exécuter, car ses ordres sont inspirés par Dieu, qui aura voulu punir son peuple, ou fournir à tel de ses élus une occasion d'humilier sa volonté devant la sienne, comme le fit Abraham en sacrifiant son fils, et à tel autre, celle de cueillir la palme du martyre.

Au-dessous de ce maître, un troupeau d'esclaves, dont la vie et les biens, dont la pensée et la volonté lui appartiennent. Vis-à-vis du maître, ils n'ont aucun droit, et leur devoir est d'obéir et d'adorer quand même. Ce sont des machines que le Tsar met en mouvement; machines sans conscience, et qui ne doivent user de leur intelligence que pour trouver les moyens de mieux exécuter l'ordre donné.

Parmi ces hommes, on distingue des nobles. Mais la noblesse ne leur confère aucun droit politique et ne constitue en faveur du noble aucune garantie contre les excès d'un pouvoir absolu. Elle n'est qu'une distinction honorifique, établissant au profit des uns et au détriment des autres, certains priviléges d'amour-propre et d'intérêt.

Au lieu et place d'une aristocratie, et même d'une noblesse véritable, qui n'a jamais existé et n'existe pas en Russie, on voit paraître la classe des *serviteurs de l'état*. Au fond, ce n'est autre chose que le *tchin*, cette hiérarchie de fonctionnaires, dont on attribue la création à Pierre le Grand, tandis que celui-ci, en l'instituant, n'a fait que copier le passé, loin d'inventer chose

nouvelle. Ces fonctionnaires, créés et classés par le Tsar, ne forment pas une aristocratie, car ils n'ont pas de droits politiques. On ne peut pas même dire que ce soit une noblesse, car ils n'ont pas, dans la vie sociale, de priviléges héréditaires attachés à leur personne, indépendamment de leurs fonctions.

Au XVIe siècle, la Russie, dans son orgueil qui rappelle les Chinois, ignore et méprise les autres peuples. Ceux-ci sont des idolâtres et des barbares: elle est la race élue par le Seigneur pour conserver la vraie foi, pour servir de modèle aux nations, pour les subjuguer peut-être. Résister à la volonté du Tsar, combattre contre le peuple de Dieu, c'est, aux yeux des Russes, une impiété. Ce crime sera puni sans pitié ni merci. Le fanatisme religieux et l'idolâtrie politique se joindront à la barbarie native du Moscovite, pour l'animer contre l'ennemi de Dieu, de son Tsar, de son peuple. Novgorod la Grande s'est levée contre le Tsar: ses citoyens périront; elle sera ruinée sans retour. Des peuples voisins ont osé faire la guerre aux Russes: les populations seront exterminées ou trans-

portées à l'autre bout de l'empire; on établira dans leur pays des colonies russes. Ivan le Terrible donnera l'exemple, que suivra plus tard, en Pologne, l'empereur Nicolas.

S'il n'y avait, dans la Russie du XVIe siècle, que de la barbarie et de l'ignorance, ce ne serait encore rien; tous les peuples ont passé par là. Mais l'abjection des caractères, l'abdication de la dignité personnelle, l'absence de toute conscience des droits individuels, le sens de la justice qui fait défaut, voilà des vices beaucoup plus graves, et qui placent cette société bien bas. Certaines traces de ces vices se retrouvent encore par malheur dans la Russie de nos jours.

Fletcher nous les montre dans leur nudité, et à l'époque où l'épouvantable tyrannie d'Ivan le Terrible venait de les développer encore, et les faisait apparaître sous leur vrai jour. Il a conservé d'Ivan le Terrible des traits qui sans lui manqueraient à l'histoire. Grâce à lui, on peut compléter le portrait du monstre, et en reconstruisant l'histoire odieuse de ce règne, d'une barbarie sans exemple dans l'Europe an-

cienne ou moderne, juger de ce qu'était le peuple, qui non-seulement a subi Ivan le Terrible, mais qui, après l'avoir vénéré pendant sa vie, l'a regretté après sa mort.

L'ouvrage de Fletcher nous apprend donc ce qu'était réellement la Russie au XVIe siècle. Il nous montre cette société dans sa barbarie naïve, sans mélange d'éléments étrangers, sans le voile trompeur d'une civilisation superficielle. En même temps qu'il complète l'histoire de Russie, il aide beaucoup à comprendre et à juger le présent; car tout ce qui reste encore de mauvais dans ce pays, on le retrouve plus complet et non dissimulé, par conséquent beaucoup plus clair, dans *la Russie* de Fletcher.

Alger, 15 mai 1864.

Charles du Bouzet.

Table des matières.

Tome I.

Tome II.

*

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A sa très-excellente Majesté la Reine.

„Très-gracieuse souveraine, ayant été employé auprès de l'empereur de Russie pour le service de Votre Majesté, j'ai étudié l'état et les moeurs du pays. Après avoir mis en ordre mes observations pendant mon voyage de retour, j'ai osé offrir ce petit livre à Votre très-excellente Majesté. Mon intention a été de noter des faits pour acquérir de l'expérience, des faits plus importants qu'amusants, et plutôt vrais que singuliers. Dans le mode du gouvernement russe, Votre Grandeur peut remarquer les traits, étranges et vrais à la fois, d'une tyrannie bien éloignée de

notre régime à nous, et qui est sans vraie connaissance de Dieu, sans lois écrites, sans justice, sauf celle qui vient du magistrat, leur loi vivante, qui aurait bien besoin lui-même d'une loi écrite pour tenir en bride sa propre injustice. Cette pratique, si dure, si pénible pour le pauvre peuple opprimé qui habite ces contrées, nous donne, à moi et tous vos fidèles sujets, un motif légitime de proclamer combien nous sommes heureux, et de remercier Dieu de nous avoir accordé le gouvernement si vraiment royal de Votre très-gracieuse Majesté. Elle m'autorise, en même temps, à dire la joie et la satisfaction que vous doit inspirer la possession d'un royaume, où vous avez des sujets, et non des esclaves, qui font leur devoir par amour et non par crainte. Veuille le Tout-Puissant accorder à Votre Grandeur un long et heureux règne en cette vie, et Jésus Christ dans la vie à venir.

De Votre Majesté
le très-humble sujet et serviteur

G. Fletcher.

CHAPITRE I.

Description de la Russie; sa longueur, sa largeur et les noms de ses Provinces.

La Russie était appelée autrefois Sarmatie. On suppose qu'elle prit son nom actuel, lorsqu'elle fut séparée en plusieurs petits états absolus qui étaient independants les uns des autres: *Russe* signifiant dans la langue du pays: *séparer*, *diviser*. Les Russes racontent que quatre frères, Truvor, Ruric, Sinaus et Varivus se partagèrent le nord de la contrée, et que le sud fut possédé par quatre autres, Kio, Sciéko, Choranus ainsi que leur sœur Libéda, chacun donnant son nom à ses états. A cause de ce partage advenu vers l'an du Christ 860, le pays se serait appelé la Russie. Quant à la conjecture que je trouve dans quelques cosmographes, et d'après laquelle le peuple Russe tirerait son nom des Roxolans, et en descendrait, elle n'est guère

probable, d'abord en raison de cette étymologie, qui est tirée de trop loin, et ensuite parce que d'après Strabon les Roxolans habitaient entre le Don et le Dnieper, et par consequent, dans un pays très différent de le Russie.

Lorsque le pays s'appelait Sarmatie, il se divisait en deux parties principales: la Sarmatie blanche et la Sarmatie noire. La première comprenait tout ce qui est au Nord et du coté de la Livonie, c'est à dire les provinces actuellement appellées Dvina, Vagha, Oustiouk, Kargopol, Novgorod. La métropole était Veliki-Novgorod. La Sarmatie noire consistait dans les régions qui s'étendent au Sud jusqu'à la Mer Noire, telles que les duchés de Vladimir de Moscou, Riazan etc.

Quelques uns ont pensé que le nom de Sarmatie vient d'un certain *Sarmatès*, que Moïse et Josépho nomment *Asarmatès*, et qui était fils de Joktan, neveu d'Héber, et de la race de Sem. Ce n'est qu'un conjecture fondée uniquement sur une ressemblance de nom; Moïse place les descendants de Joktan entre Mécha, montagne des Ammonites, et Séphace, qui se trouve

près de l'Euphrate. Il est donc peu probable qu'Asarmatès ait pu fonder si loin une colonie dans le Nord et le Nord-Ouest.

Le Sarmatie est bornée au Nord par le Laponie et l'Océan du Nord; au Sud, par les Tartares *Crim**); à l'Est, par les Tartares *Nogaïs*, qui possédent toute la région à l'est du Volga, jusqu'à la Caspienne; à l'Ouest, par la Lithuanie, la Livonie et la Pologne.

Le pays est maintenant réuni sous le gouvernement d'un seul. Voici ses principales provinces: Vladimir, qu'on nomme la première dans la titre impérial, parce que la famille règnaute descend des ducs de ce pays; Moscou, Nijni-Novgorod, Pleskov, Smolensk, Rostov, Yaroslavl, Biélo-ozéro, Bézan (Riazan?), Dvina, Kargopol, Mestchousk, Vagha, Oustougha, Galitche. Ce sont les provinces qui appartiennent naturellement à la Russie. Quoique plus grandes que les comtés de l'Angleterre, elles n'ont pas une population aussi forte. Les autres provinces, recemment conquises sont: Tver, Yougoria, Perm, Vadska (Viatka?), Boul-

---

*) Qui ont donné leur nom à la Crimée.

ghoria, Tchernigov, Obdoria, Condoria, ainsi qu'une grande partie de la Sibérie. Dans ces pays, la population, quoiqu'elle ne soit pas Russe d'origine, obéit cependant à l'empereur de Russie, elle est régie par la loi Russe et paie les mêmes droits et impots que les Russes. En outre, l'empereur possède les royaumes de Kazan et d'Astraktan, conquis depuis peu*). Quant à ses possessions en Lithuanie, qui consistaient en plus de trente cités importantes, et quant à Narva et à Dorpat en Livonie, il ne les a plus, les rois de Pologne et de Suède les lui ayant recemment enlevées par surprise. — Ces provinces sont grouppées en quatres parties, qu'on nomme des *tchetverte* (quarts) ce qui signifie: tétrarchies. Nous parlerons de cela dans le chapître qui traite des provinces et de leur administration.

La Russi est fort étendue. Du Nord au Sud, — en mesurant depuis Kola jusqu'à Astrakhan, qui est un peu à l'Est, on trouve une longueur d'environ 4260 *verstes*, ou milles. En outre, l'empire s'étend encore

*) Kazan en 1552; Astrakhan en 1554.

au Nord bien loin au delà de Kola, jusqu'à la rivière de Tromchoua, dont le cours est de 1000 verstes, et au delà de Petchinga, près de Vardähaus. Seulement, de ce côté les limites ne sont par certaines, parceque les Rois de Suéde et de Danemark, qui possédent aussi par là plusieurs villes, prétendent chacun, aussi bien que les Russes, être propriétaire legitime de cette contrée. — La Russie a, depuis Narva jusqu'à la partie de la Sibérie où elle tient garnison, 4400 verstes environ de largeur. On compte 1000 pas à la verste, ce qui fait environ trois quarts de mille anglais*). Si tous les états de l'empereur de Russie étaient habitables et peuplés partout comme ils le sont en certains endroits, il serait difficile à celui-ci de les maintenir tous sous un même gouvernement; s'il y parvenait, il deviendrait plus puissant de beaucoup que les princes ses voisins.

---

*) La verste russe est d'un peu plus d'un kilomètre: 1066 mètres.

CHAPITRE II.

Sol et Climat.

Le sol de ce pays est en général léger et sabloneux. Il varie beaucoup d'une place à l'autre, à en juger par le diversité des produits. La region du nord entre St. Nicolas et Kola, et du Nord-Est, vers la Sibérie, est stérile et couverte de bois inhabités, à cause du climat, qui est, l'hiver, d'une dureté extrème. La long du Volga, entre Kazan et Astrakhan, quoique la terre soit très fertile, le pays est désert, sauf sur la rive occidentale du Volga, où l'empereur a quelques chateaux et des garnisons. Cela vient des Tartares *Crim*, qui ne veulent pas y fonder des villes, parcequ'ils aiment la vie nomade, et qui ne permettent point aux Russes de s'y fixer. De Vologda — qui est à 1700 verstes au Sud du port de St. Nikolas (d'Arkangelsk) — jusqu'à Mos-

cou, et aux Tartares de Crimée, ce qui donne encore une autre longeur de 1700 verstes, le pays est bon et fertile. Il offre des blés, des paturages, et une grande quantité d'eaux et de bois. De même entre Riazan, au Sud-Est de Moscou, jusqu'à Novgorod et Pskov au Nord-Ouest. Entre Moscou et Smolensk, qui est au Sud-Ouest de la Lithuanie, le pays est très fertile et très agréable.

L'aspect du pays diffère beaucoup, d'une saison à l'autre. C'est merveille que le changement qui s'opère de l'hiver à l'été. En hiver, tout est caché sous la neige, qui tombe constamment, et qui a quelquefois un ou deux *yards* d'épaisseur, et davantage dans le Nord.*) Les rivières et les autres eaux sont gelées à un ou deux yards de profondeur, quelque larges, quelque rapides qu'elles soient. Cela dure ordinairement cinq mois, du commencement de Novembre à la fin de Mars, époque à laquelle la neige se met à fondre. On gélerait alors, en sortant pour aller voir l'aspect de la campagne pendent l'hiver. On peut juger du

*) Le *yard* anglais vaut 914 centimètres.

froid par un fait: De l'eau qui tombe, ou qu'on jette en l'air, est gelée avant de toucher le sol. Au cœur de l'hiver, si vous tenez un pot ou un plat d'étain, ou d'autre métal, à moins que ce ne soit dans une chambre échauffée par un de leurs bons poëles, vos doigts géleront bientôt, et la peau en restera collée à cet objet. Lorsqu'on passe d'un chambre chaude dans une froide, on sent, en respirant, son haleine qui s'épaissit et même qui se durcit. Des voyageurs, et qui plus est, des gens qui vont seulement au marché et dans la rue, sont quelquefois saisis et tués par le froid. On en voit tomber dans les rues; on voit des voyageurs qu'on ramène en ville, dans leurs voitures, morts et raidis par le froid. Il y en a que perdent leur nez, leurs oreilles, leurs joues, leurs doigts de pied, leurs pieds etc.... Lorsque l'hiver est très dur, des bandes d'ours et de loups sortent des bois, chassés par la faim, et entrent dans les villages, déchirant, dévorant tout ce qu'ils rencontrent. Les habitants sont alors forcés de fuir pour sauver leur vie. Et cependant, dans l'été, la campagne prend une face si nouvelle, les bois de sapins et

de bouleaux sont si beaux et si frais, les paturages et les près si verts et si bien fournis, il y a une telle variété de fleurs, tant d'oiseaux, et surtout de rossignols, dont le chant semble plus fort et plus varié qu'ailleurs, que peutêtre il serait impossible au voyageur de traverser un pays plus agréable.

Cette fraicheur d'un printemps arrivé si vite parait être un effet des neiges. Tout l'hiver, la neige couvre le sol d'un voile blanc, qui lui conserve sa chaleur, malgré la rigueur du froid; puis, quand le printemps arrive, quand le soleil se ravive et fait fondre la neige, elle mouille profondement un sol léger et sabloneux, qui, dès qu'il est fortement échauffé, donne naissance, en fort peu de temps, à une grande variété d'herbes et de plantes. Si l'hiver est d'un froid excessif, dans l'été la chaleur est peut être trop forte, surtout dans les mois de juin, juillet et août, qui sont bien plus chauds qu'en Angleterre.

Les eaux sont abondantes. Il y a beaucoup de sources, de rivières, d'étangs et de lacs. Par un bienfait de la providence, ce pays, si éloigné de la mer que certaines

de ses parties en sont à une distance de plus de 1000 milles, est pourvu d'un grand nombre de belles rivières, qui se réunissent pour arriver à la mer. Les lacs sont grands, et nombreux. Quelques uns ont 60, 80, 100 et même 200 milles de long, et une largeur proportionnée.

Les principales rivières sont: 1) le Volga, qui prend sa source au pied d'un arbre, à 200 verstes environ au dessus de Yaroslavl. Les cours d'eau qui s'y jettent le grossissent tellement qu'à la hauteur de cette ville il est large de plus d'un mille. Il se jette dans la mer Caspienne, après un cours de 2800 verstes.

2) Le *Borysthène*, appellé maintenant *Dnieper*, qui sépare la Russie de la Lithuanie, et se jette dans la Mer Noire.

3) Le *Tanaïs*, ou le *Don*, l'ancienne limite entre l'Europe et l'Asie. Il prend sa source dans le lac de Riézan, traverse le pays des Tartares *Crim*, et tombe dans le grand lac maritime du Palus Maeotides, près de la ville d'Azov. On peut, disent les Russes, aller par eau, grâce à cette rivière, de Moscou à Constantinople, et de là dans le monde entier, pourvu qu'on transporte sa

barque, comme c'est leur coutume, à travers un petit isthme de quelques verstes; ce qui a été prouvé naguères par le voyage d'un ambassadeur à Constantinople. Il s'embarqua sur la Moskva, passa de là dans l'Oka, fit ensuite porter sa barque dans le Don, et acheva par eau son voyage.

4) La *Dvina* (septentrionale), qui a plusieurs centaines de milles de cours. Elle se jette au Nord dans la baie de St. Nicolas, et offre vers son embouchure de grands rochers d'albatre sur ses rives.

5) La *Duna* (Dvina occidentale), qui se verse dans la Baltique près de Riga.

6) L'*Onéga*, qui se jette dans la baie de Solovetsko, à 90 verstes du port de St. Nicolas. Cette rivière se rencontre, au dessus de la ville de Kargopol, avec le Volock, qui tombe dans le golfe de Finlande près de Yama. Ainsi, du port de St. Nicolas on peut, comme l'ont fait les Russes, aller par eau jusqu'au golfe de Finlande, et de là au détroit du Sund.

7) La *Soukhona*, qui se jette dans la Dvina, et par là dans la mer du Nord.

8) L'*Oka*, qui prend sa source sur les

frontières des Tartares *Crim*, et se jette dans la Volga.

9) La Moskva, qui traverse Moscou, et lui donne son nom.

Il y a encore la *Vytchegda*, rivière large, et d'un grand parcours, dont la source est dans la Permie, et qui se jette dans le Volga*)

Toutes ces rivières sont larges; la moindre d'entre elles est aussi forte que la Tamise, et son parcours est beaucoup plus grand.

La latitude**) de Moscou est de 55 degrés 10 minutes; celle du port de St. Nicolas, de 63 degrés 50 minutes.

---

*) Erreur de Fletcher. La Vytchegda se jette dans le Dvina septentrionale, au dessus de Solvytchégodsk. C'est la Kama qui sort de la Permie et qui tombe dans le Volga.

**) Latitude exacte: Moscou, 55°, 45′ 45″; St. Nicolas d'Arkhangelsk, 64°, 31′.

CHAPITRE III.

Produits naturels.

En fait de fruits, les Russes ont des pommes, des poires, des prunes, des cerises rouges et noires — les noires sont sauvages — des concombres, des pastèques, qu'ils nomment *arbouz*, des fraises, des airelles, et beaucoup d'autres fruits dans les bois et les buissons. Leurs grains sont: le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, les pois, le sarrasin, le psnytha, qui au goût ressemble un peu au riz. Le pays produit plus de grains qu'il n'en consomme, d'où résulte que quelquefois le froment se vend deux *altyns*, ou dix pences le *tchetverte*, qui équivant à près de trois boisseaux anglais.*

---

*) Le *tchetverte* vaut actuellement 206 litres, 80; le *bushel* anglais 36 litres, 34; six *pences* de l'ancien *shilling* valent 62 centimes. L'*Altyn* est une monnaie de compte, valant $^3/_{100}$ de rouble, ou 3 kopieika, (kopéke).

On sème le seigle avant l'hiver; tous les autres grains au printemps, et pour la plupart, en mai. Les Permiens et d'autres qui habitent au loin dans le Nord et dans des lieux déserts se nourrissent des grains du Sud. Parfois, ils sont forcés de faire du pain avec la seconde écorce du sapin, ou avec une racine nommée *Vaghnoy*. S'il y a cherté, comme cela est arrivé l'an dernier (1588), où le froment et le seigle sont montés à 13 *altyns* le *tchetverte*, ce qui fait 5 shillings 6 pences, la faute en est moins à la terre qu'aux manœuvres des nobles, qui accaparent les grains.

Les produits naturels du sol, qu'ils emploient à leur usage, et dont ils exportent beaucoup, ce qui enrichit l'empereur et son peuple, sont nombreux et importants.

1) Des fourrures de toute espèce. Il faut ici remarquer l'action de la Providence, qui leur fournit ainsi un remède naturel contre les inconvenients naturels de leur pays et la rigueur du climat. Leurs principales fourrures sont le renard noir, la zibeline, le loup cervier, le renard bleu, la martre, l'hermine, le petit gris, le castor, le chien des bois, la peau d'un grand rat d'eau qui

a une odeur de musc, l'écureuil gris ou fauve, le renard fauve et le renard blanc. Outre la grande quantité qui est employée dans le pays, — les gens portant des fourrures tout l'hiver — les marchands turcs, persans, boukhariens, géorgiens, arméniens, et aussi quelques chrétiens en exportent parfois pour cinq ou six cent mille roubles par an, à ce que j'ai entendu dire aux commerçants. La plus belle zibeline vient de Petchora, de Momgosorskoy (Mangasea?) et d'Obdorskoy; la plus mauvaise, de la Sibérie, de Perm et d'autres endroits. La Sibérie fournit du renard noir et rouge, et Petchora envoie du renard blanc et bleu, ainsi que des peaux de loup blanc et d'ours blanc. De Petchora et de Perm vient ainsi le meilleur chien des bois. La Sibérie, Kadom (sur la Moskva), Mourom (sur l'Oka), Perm et Kazan fournissent la plus belle martre. Le loup cervier, le petit gris et l'hermine viennent de Galitche et d'Ouglits, et aussi, en grande quantité, de Novgorod et de Perm. Les meilleurs castors se trouvent à Mourmonsky, près de Kola. D'autres fourrures communes, et quelques unes de celles que nous avons citées, se rencontrent

dans plusieurs provinces, et certaines, dans tout le pays.

2) La cire. Des personnes bien au courant m'ont dit qu'on en avait embarqué pour l'étranger jusqu'à 50,000 *pouds**) par an, mais que maintenant ce n'est plus que 10,000 pouds environ, chaque poud étant de quarante livres.

3) Le miel. Outre qu'ils en consomment une quantité excessive pour leurs boissons de diverses espéces, il en sort du pays une assez forte quantité. Le miel vient surtout de Mordva et de Kadom, du côté des Tartares Tchéremisses, et aussi de Séverskoy, de Riazan, de Mourom, de Kazan, de Dorogobosk et de Viasma.

4) Le suif. Ils en fournissent beaucoup pour l'exportation. C'est non seulement parce que le pays est très favorable à l'élève du bétail, mais encore parce qu'ils ont plusieurs carèmes et beaucoup de jours maigres. Dailleurs, les grands personnages brulent de la cire, et les pauvres, de longs éclats de bouleau séchés au four, qu'ils nomment

---

*) Le *poud* russe pése actuellement environ 16 kilogrammes un quart: 16, 280 grammes.

loutchina. Il n'y a pas longtemps qu'on embarquait environ 100,000 pouds de suif par an, mais maintenant, ce n'est plus guère que 30,000. Le meilleur suif est celui de Smolensk, Yaroslav, Ouglitz, Novgorod, Vologda, Tver et Gorodetski.

Les cuirs sont encore un article important. Le cuir de buffle est beau et grand. Celui de taureau et de vache — ils ne font pas de bœufs — est de petite dimension. Les marchands étrangers ont exporté jusqu'a 100,000 peaux par années; maintenant, le chiffre descend à 30,000 environ. Il y a en outre beaucoup de peaux de chevreau, qu'on exporte en quantité. Les buffles les plus grands se trouvent vers Rostov, Vichida, Novgorod, Mourom et Perm; les plus petits, dans le royaume de Kazan.

Un autre produit de première ordre, c'est l'huile de phoque. Il convient peutêtre de décrire ici la manière dont ils chassent le phoque. Vers la fin de l'été, avant la venue des froids, ils s'en vont avec leurs barques dans la baie de St. Nicolas, à un cap nommé Kouiskoy-Nos, et ils les y déposent jusqu'au printemps. Lorsque le soleil est revenu et qu'il a ramené de la chaleur,

mais avant que la glace soit fondue, ils reviennent à Kouiskoy-nos. Ils trainent alors leurs barques sur la glace, et s'en servent comme de maison. Il y a ordinairement dix-sept ou dix-huit escadres de barques, qui se divisent par sections de cinq ou six, naviguant de conserve.

Ceux qui les premiers trouvent les phoques, allument un feu: c'est le signal convenu. Dès qu'il est aperçu par les vigies des autres pêcheurs, tous se réunissent. Ils forment un cercle autour des phoques, qui sont grouppés au nombre de quatre ou cinq mille, et se chauffent au soleil sur la glace. L'attaque commence, chaque homme le baton à la main. S'ils frappent sur le nez, l'amiral est bientôt tué. Si c'est au dos on sur les côtes, il soutient le coup, et quelquefois, il saisit et retient le baton avec ses dents, d'une telle force que l'homme est obligé d'appeler au secours.

Lorsque les phoques se voient cernés, ils se rassemblant en un groupe, pour peser sur la glace et la briser, s'ils le peuvent. Quelquefois la glace plie au point que l'eau remonte par dessus, et que les chasseurs

marchent dans plus d'un pied d'eau. Après le massacre, quand ils ont tué tout ce qu'ils ont pu, ils font le partage, donnant à chaque barque une égale quantité. Puis, ils écorchent les phoques, et prennent la peau et la graisse qui est au dessous. Ils emportent cela et laissent les corps et ils reviennent à terre. Ils creusent des fosses d'un fathom*) et demi de profondeur, ou environ, ils détachent la graisse de la peau, et la mettent dans la fosse, où ils jettent, tout au travers, des pierres rougies, qui font entrer la graisse en fusion. L'huile qui vient à la surface est la plus pure; on l'emploie à la préparation des laines. La plus grossière, qui est rousse, est vendue pour fabriquer du savon.

L'*ikra*, on caviar, se fait en grande quantité sur les bords du Volga, avec l'esturgeon, la biélouga, la sévrioga et la sterliade*). L'exportation du caviar est faite surtout par les Français et les Hollandais

---

*) *Fathom:* mesure anglaise. Il équivaut à moins de 2 mètres: 1m., 828.

**) *Biélouga:* le grand esturgeon. *Sévrioga:* l'esturgeon stellifère. *Sterliade:* sterlet.

pour l'Italie et pour l'Éspagne, et en partie par les Anglais.

Enfin, le lin et le chauvre. Des marchands m'ont dit que ces produits avaient, en une année, formé la plus grande partie du chargement de cent navires, grands et petits, au port de Narva. Maintenant, cela ne dépasse pas cinq navires. — La raison de la décroissance de l'exportation, pour cet article comme pour les autres, c'est d'abord la perte du port de Narva, actuellement dans les mains des Suédois. C'est ensuite l'interruption du passage par voie de terre entre Smolensk et Polotsk, par suite de la guerre avec les Polonais. Les Russes se sont moins occupées de la production et du commerce, la vente ne se faisant plus. C'est aussi un peu parce que les marchands et les *moujiks* — on nomme ainsi les gens du bas peuple — sont fort découragés par les exactions intolérables qu'ils subissent depuis quelque temps; personne ne pouvant plus compter que ce qu'il a, lui appartient. Aussi, ils ne veulent plus amasser et avoir quelque chose sous la main, de peur qu'on ne les plume, et qu'on ne leur ote leurs marchandises, et qui plus

est, la vie. — La province de Pskov et le pays environnant produisent seuls des lins. Le chanvre vient de Smolensk, de Dorogobosk et de Viasma.

En outre, le pays produit beaucoup de sel. Le meilleur se fait à Staraia-Roussa, et en très grande quantité. Il se trouve là beaucoup d'eaux salées, à environ 250 verstes de la mer. A Astrakhan, le sel se fait par l'eau de mer, qui en dépose de grands tas, que les marchands recueillent et emportent. Ils paient à l'empereur un droit de trois derniers russes par cent livres. En outre, on fait du sel dans beaucoup d'autres endroits: à Perm, à Vichida, à Totma, à Kénitsma, à Solovetsky, à Okona, à Bombasey, et à Nénocksa.

Excepté à Solovetsky, qui est près de la mer, c'est partout du sel gemme.

On fabrique aussi une grande quantité de goudron avec le sapin de Smolensk et de la Dvina septentrionale, et on en exporte beaucoup.

Outre ces produis de premier ordre, ils en ont d'autres moins importants, qui sont particuliers au pays. Par exemple, les dents de poisson, qu'ils nomment *ryba-*

zouba. Elles sont employées par eux, par les Persans et les Boukhariens, pour faire des chapelets, des colliers, des manches de couteau et des poignées de sabre, à l'usage des nobles et des gens de distinction. Quelques uns s'en servent en poudre, comme contre-poison, de même que la corne de licorne. Le poisson qui les fournit se nomme morse. On le prend près de Petchora. Ces dents ont quelquefois deux pieds de long, et pèsent de onze à douze livres.

Dans la Korélie, et sur les bords de la Dvina, du côté de la mer du Nord, on trouve une pierre tendre, appelée *slioudа* (mica). On la découpe et on la fend en plaques minces, qui s'emploient comme verres de lanterne, et à d'autres usages. Elles laissent passer la lumière plus que le verre et que la corne, et elles valent mieux, car elles ne se cassent pas comme le verre, et ne se brulent pas, comme la corne. On fait du salpêtre en plusieurs endroits, à Ouglitz, à Yaroslav, à Oustiouk; on trouve près du Volga un peu de souffre, qu'on ne sait pas raffiner. Leur fer est un peu cassant. On en produit beaucoup en Korélie, à Khargopol et à Oustiouk Thé-

lesna. Ils n'ont pas d'autres mines dans le royaume.

Les animaux de ce pays, qui nous manquent chez nous, sont: le buffle, l'élan, le cheval sauvage, l'ours, le chien des bois, le loup-cervier, le castor, la zibeline, le renard noir et le renard bleu, l'ours blanc des côtes de Petchora, l'hermine et le petit-gris. Ils ont une espèce d'écureuil qui porte au sommet de l'os de l'épaule une touffe de poils, ressemblant à des plumes, qu'ils agitent comme s'ils battaient des ailes, lorsqu'ils s'élancent d'un arbre sur l'autre. Ils sautent très loin, et semblent voler. Aussi les appelle-t-on *écureuils volants*, létachtchaia vekcha. Dans l'été, les lièvres et les écureuils sont de la même couleur que chez nous, mais dans l'hiver, le lièvre devient d'un blanc de lait, et l'écureuil, gris.

Ils ont des daims, des chevreuils et beaucoup de chèvres. Leurs chevaux sont petits, mais rapides et robustes. On ne les ferre pas, hiver comme été, et quelque train qu'on les mène. Les moutons sont petits, leur laine rude et grossière. On trouve des oiseaux de proie des principales especes: l'aigle, le gerfaut, le faucon, le tiercelet,

l'épervier etc. . . . L'espèce la plus répandue est le gerfaut.

Parmi les autres, les principaux sont: le cigne domestique 'ou sauvage, qui est très commun; la cigogne, la grue, le tedder, de la couleur du faisant, mais beaucoup plus gros, et qui vit dans les bois de sapins. Il y a un hibou de très grande taille, plus laid que les nôtres, avec une large face, et des oreilles presque grandes comme celles d'un homme.

Quant aux poissons d'eau douce, outre les espèces communes, telles que la carpe, le brochet, la perche, la tanche, le rouget etc. . . ., ils en ont de très bons et de très délicats: la bélionga, longue des cinq à six aunes, l'océtr ou esturgeon, la sévriouga, le sterlet, moins fort que l'esturgeon, mais de même forme et de même goût. On prend dans le Volga une grande quantité de poissons de ces quatre espèces, qui sont une ressource pour le pays tout entier. Leurs œufs servent à faire beaucoup d'*ikra* ou caviar, comme nous l'avons déja dit.

Outre ces poissons du Volga, il y a encore la ryba-biélaia ou saumon blanc, qu'ils trou-

vent plus délicat que le saumon rouge. On en trouve en quantité dans les rivières du Nord, la Dvina, la rivière de Kola etc.... Dans l'*ozéro* (lac) près de Périslav, non loin de Moscou, il y a un petit poisson qu'ils appelent hareng d'eau douce; il ressemble au hareng de mer et il a presque le même goût.

Les villes qui fournissent le plus de poisson sont Yaroslavl, Biélozéro, Novgorod, Astrakhan et Kazan. Elles paient à l'empereur des droits très considérables. La pêche se fait en été; et l'hiver on expédie dans tout l'empire le poisson gelé.

CHAPITRE IV.

Principales villes de la Russie.

Les principales villes sont Moscou, Novgorod, Rostov, Vladimir, Pskov, Smolensk, Yaroslavl, Périslav, Nijni-Novgorod, Oustiouk, Kholmogory, Kazan, Kargapol, Kolomna.

La cité de Moscou passe pour très ancienne, quoique les Russes ignorent quel fut son fondateur.*) Elle semble tirer son nom de la Moskva, qui en baigne l'un des côtés. Le Chaldéen Bérose, dans son livre, raconte que Bélus, appelé Saturne dans d'autres histoires profanes, envoya Assyrius, Medus, Moscus et Magog fonder en Asie des colonies, et que Moscus en établit en Europe et en Asie. Il y a donc quelque

*) La fondation de Moscou (1147) est attribuée à Iourgy Dolgorouky, dabord souverain de Vladimir, puis Grand Prince (1155—1157).

probabilité que la ville, ou du moins sa rivière, ait pris son nom de Moscus; d'autant plus que par son climat et sa position, elle est sur la limite de l'Europe et de l'Asie. Elle fut fort agrandie par Jean, fils de Daniel (Ivan Danylovitch), qui le premier changea son titre de prince en celui de roi, dont il avait été investi, vers 1246, par le légat du paye Innocent IV, au grand déplaisir du peuple russe, qui est de l'église grecque. Depuis cette époque, Moscou est plus connue et son nom plus célèbre dans le monde, au point qu'on désigne souvent par le nom de *Moscovia,* non seulement la province, mais le pays tout entier.

La ville est à peu près ronde; elle est entourée d'un triple ligne de fortes mupailles, séparées par des rues. L'enceinte intérieure et les constructions qu'elle entoure servent de résidence à l'empereur. Elle est protégée par la Moskva qui coule à côté, et elle se trouve en sureté comme le cœur au milieu du corps. On m'a dit qu'au recensement opéré peu de temps avant l'incendie de la ville par les Tartares, on avait compté 41,500 maisons. Depuis le siége et l'incendie (1571), on voit de grands espaces

vides, qui naguère étaient couverts de maisons, et spécialement dans cette partie Sud qui fut batie par l'empereur Vasili pour loger ses soldats. Il avait donné à ceux-ci le privilège de boire de l'hydromel et de la bière en temps prohibé, dans ces *jours secs* où le reste des Russes ne boit que de l'eau; il nommait à cause de cela cette nouvelle ville *Naloy* *). — Maintenant, la cité de Moscou n'est pas beaucoup plus grande que la cité de Londres.

Novgorod est aussi grande, et la seconde, pour l'importance. C'est là qu'au dire des Russes, se passa cette guerre mémorable — dont il est tant parlé dans l'histoire — des esclaves Scythes contre leurs maitres. Voici comment ils la racontent. Les boyards de Novgorod et du territoire environnant — d'après les mœurs du pays, il n'y a qu'eux qui soient soldats — étaient en guerre avec les Tartares. Lorsque tout fut terminé, ils revinrent chez eux. En chemin, ils apprirent que leurs esclaves (Kholopy) restés chez eux pendant leur absence, s'étaient emparés de leurs villes, de leurs terres,

*) *Naliti:* verser dans, remplir.

de leurs maisons, de leurs femmes et de tout le reste. Surpris par cette nouvelle, ils n'en firent que plus de hâte, tant ils méprisaient leurs esclaves, et ils accoururent à Novgorod. Près de la ville, ils les rencontrèrent en armes. Ils déliberèrent alors sur la parti à prendre, et à l'unanimité, ils se décidèrent à n'employer contre eux d'autres armes que le fouet, que porte toujours un cavalier russe. Ils voulaient leur rappeler ainsi leur condition servile, et par là, les terrifier, abattre leur courage. Ils s'avancèrent donc, le fouet en main, et chargèrent, en claquant du fouet. Ce bruit semble si terrible aux esclaves, il leur rappela si vivement la douleur des coups qu'ils avaient reçus, qu'ils s'enfuirent devant leurs maîtres, comme un troupeau de moutons. En mémoire de cette victoire, les gens de Novgorod ont mis sur leurs monnaies, qui circulent dans toute le Russie, un cavalier claquant du fouet.

Moscou et Novgorod sont les deux plus grandes villes. Les plus fortes, à cause de leur proximité des frontières, sont Pskov, Smolensk, Kazan et Astrakhan. Yaroslavl se trouve dans la position le plus avanta-

geuse. Outre qu'elle a les produits de son territoire, en bestiaux et en blés, elle est située sur le Volga, qu'elle domine du haut d'une rive élevée, ce qui lui donne un aspect imposant. C'est de là qu'elle tire son nom, car *Yaroslavl* signifie *belle rive*. C'est dans cette ville qu'habitait le roi Vladimir, surnommé Yaroslavl, qui épousa vers 1076 la fille de Harold, roi d'Angleterre, par l'entremise du Danois Suéno, comme l'histoire du Danemark le rapporte*).

Les autres villes n'ont rien de bien remarquable, sauf les ruines qu'on voit dans leurs murs, et qui prouvent combien le peuple russe décroit sous ce gouvernement. Les rues des cités et des villes ont, au lieu de pavé, des sapins écarris et placés les uns à côté des autres. Les maisons sont en bois, sans glaise et sans pierres. Construites avec des troncs de sapins écarris et posés les uns sur les autres, elles sont bien closes et fort chaudes. Le bois est relié fortement aux angles par des mor-

---

*) Erreur de Fletcher. Gytha, sœur de Harold, n'a pas épousé Yaroslavl, qui mourut en 1052, mais bien Vladimir II, fils de Vsévolod.

taises. Entre chaque pièce de bois, on met, pour intercepter l'air, de la mousse, qui se trouve en grande quantité dans les bois. La maison a des escaliers extérieurs, à la mode écossaise, qui conduisent de la rue, ou de la cour, à chaque chambre. Ce genre de construction, surtout quand on emploie le sapin, qui est un bois sec et chaud, parait bien préférable dans ce pays aux maisons en pierre ou en brique, qui sont plus froides et plus humides. La providence leur a donné tant de bois qu'on peut bâtir une belle maison pour vingt ou trente roubles, ou un peu plus dans les endroits où le bois est rare. Le plus grand inconvénient des maisons de bois, c'est le danger du feu. Les incendies sont fréquents et terribles, parce que le sapin est sec et résineux, et qu'une fois enflammé, il brule comme une torche, et ne s'éteint pas qu'il ne soit entiérement consumé.

CHAPITRE V.

Origine de la famille impériale.

La famille régnante a pour nom Béla. On suppose qu'elle tire son origine des rois de Hongrie, ce qui semble probable, car les rois de Hongrie ont porté ce nom fort longtemps, comme on le voit dans Bonfinius et d'autres historiens de ce pays. Ainsi, vers 1059, on mentionne un Béla successeur de son frère André, qui avait ramené les Hongrois au christianisme abandonné par eux pour l'athéisme et pour la religion des Turcs. Il y eut plus tard en Hongrie Béla II, l'Aveugle, et d'autres du même nom.

Ivan Vassilovitch (le Terrible), père de l'empereur actuel, avait coutume de se vanter de ce que ses ancètres n'étaient pas Russes d'origine; il semble qu'il lui répugnat d'être Russe par le sang. Ainsi, un jour que son joaillier, qui était Anglais, recevait des lingots pour lui faire de l'argenterie, l'empereur lui dit:

— Fais attention à bien avoir ton poids. Tous mes Russes sont des voleurs.

Alors, le joaillier, regardant l'empereur, se mit à sourire:

Ivan, qui comprenait à demi-mot, lui ordonna de dire pourquoi il souriait. Alors, le joaillier:

— Si Votre Majesté me le pardonne, dit il, je l'avouerai. Votre Grandeur m'a dit que tous les Russes sont des voleurs. Elle oublie donc qu'Elle-même est Russe.

— Je m'en doutais, répondit l'empereur. Mais tu te trompes. Je ne suis pâs Russe: mes ancêtres étaient Allemands.

Les Russes regardent en effet les Hongrois comme des Allemands, quoiqu'en fait ils descendent des Huns, qui ont envahi cette partie de la Pannonie appellée maintenant Hongrie, et qui s'y sont fixés.

Comment cette famille a-t-elle pu prétendre au duché de Vladimir, qui a été sa première acquisition, et qui l'a introduite en Russie? Est ce par mariage, par conquète, ou autrement? Personne en Russie n'a pu me le dire avec certitude. Que partie de ces faibles commencements, de ce petit duché — soumis toutefois à un gou-

vernement absolu, comme à cette époque toutes les autres provinces russes — la maison de Béla se soit agrandie et qu'elle ait aspiré peu à peu à la souveraineté du pays tout entier, c'est chose bien connue, et toute recente. Les princes qui avancèrent le plus les affaires de la maison de Béla, en étendant leurs domaines, sont les trois derniers, qui ont précédé l'empereur actuel, savoir Ivan (III Vassilievitch, 1462—1505); Vassili (Ivanovitch, 1505—1533); et Ivan (IV, Vassilievitch, le Terrible, 1533—1584); pere, aieul et bisaieul de l'empereur régnant, Fédor Ivanovitch. Le premier qui prit le tître d'empereur fut Vassili Ivanovitch. Jusqu'à lui, ils se contentaient d'être appelés Grands Princes de Moscou. Ce qu'ont fait ces trois souverains, et ce qu'ils ont ajouté à leurs états, on le verra dans le chapitre relatif aux colonies et acquisitions de territoire.

Quant à la conservation de la race, la maison de Béla en est maintenant au même point que plusieurs des plus grandes maisons de la Chrétienté, qui ne sont plus représentés que par un on deux membres, ou un peu davantage. Après l'empereur

régnant, qui n'a pas d'enfants, et probablement n'en aura pas, à cause de sa constitution et de la stérilité de sa femme après tant d'années de mariage, il n'y a plus qu'un enfant de six ou sept ans*), sur la tête duquel repose tout l'espoir de la dynastie. Quant au frère qui était l'ainé des trois, et qui donnait le plus d'espérances, il est mort d'un coup de canne que son pere, dans sa fureur, lui donna sur le crane, ou bien, à ce que d'autres disent, d'un coup droit qui entra profondemment dans sa tête. Qu'Ivan n'ait pas eu l'intention de le tuer, c'est ce qui est prouvé par sa douleur passionnée après la mort de son fils, qu'il ne quitta plus jusqu'à ce qu'on le conduisit au tombeau. Remarquez ici la justice de Dieu. Ivan est puni de son amour pour le sang par le meurtre d'un fils qu'il tue de sa main, et sa vie ainsi que sa tyrannie finissent en même temps, lorsqu'il devient comme le meurtrier de lui

*) Démétrius, fils cadet d'Yvan le Terrible, et frère de l'empereur Fédor. Assassiné à l'âge de neuf ans, en maï 1591, à l'instigation de Boris Godounov, qui monta sur la trône à sa place. De là, les faux Démétrius.

même, par la douleur poignante que lui cause cette action fatale et contre nature.

Le jeune frère de l'empereur réside loin de Moscou, sous la garde de sa mère et des parents de celle ci, de la maison de Nagoï. Il n'est pas cependant, à ce qu'on m'a dit, à l'abri des atteintes de gens qui voudraient s'en débarasser pour arriver au trône, si l'empereur meurt sans enfants. On m'a raconté qu'une femme qui goûtait avant lui certaines viandes, en mourut sur le coup. Qu'il soit bien le fils d'Ivan Vassiliévitch, les Russes en sont convaincus, d'après son caractère, qui dès l'âge la plus tendre, ressemble à celui d'Ivan. On dit qu'il se complait à voir égorger des moutons et d'autres animaux, à contempler leur sang qui coule — ce qui ferait peur à tout autre enfant — et enfin, qu'il aime à frapper à coups de baton des oies et des poules, jusqu'à ce qu'il les voie tomber mortes.

Il y a bien une veuve*) qui a aussi des droits à la succession de l'empereur. Elle

*) Marie, *niéce* (et non pas sœur) d'Ivan le Terrible. Elle épousa Magnus, duc de Holstein, frère du roi de Danemark Fréderic II, et devint veuve en 1583.

est sœur d'Ivan, tante de l'empereur actuel, et elle a été la femme de Magnus, duc de Holstein et frère du roi de Danemark, qui lui a laissé une fille. Depuis la mort de son mari, elle a été attirée en Russie par des gens qui tiennent moins à elle qu'à la succession de l'empereur, comme la suite l'a prouvé. En effet, dès son arrivée avec sa fille, on les a jetées dans un couvent, où sa fille est morte l'an dernier, pendant que j'étais en Russie; on ne croit guère que ce soit de mort naturelle. La mère est resté au couvent, où elle se lamente, dit-on, et maudit le jour où elle est revenue en Russie, attirée par l'espoir d'un mariage, et par de belles promesses faites au nom de l'empereur.

Telle est la situation de la race de Béla, actuellement régnante. Il semble qu'elle va s'éteindre, ce qui produirait un changement dans le gouvernement. Si ce changement amène un regime plus doux, une constitution plus tempérée, ce sera bien heureux pour le pauvre peuple, si opprimé aujourdhui, et sous un joug intolérable.

CHAPITRE VI.

Couronnement, ou inauguration des empereurs.

Voici quelles sont les céremonies du couronnement.

Dans la grande église de Notre-Dame, qui se trouve dans l'enceinte de la résidence impériale, on élève un théatre recouvert d'un tapis, sur lequel sont placés le bonnet impérial et une robe d'une très belle étoffe. Le jour du l'inauguration arrivé, le patriarche entre avec les métropolitains, les archevêques, les évêques, les abbés et les prieurs, revêtus de leurs riches ornements pontificaux. Viennent ensuite les diacres, avec les chantres. Dès que l'empereur met le pied dans l'église, ceux-ci commencent à chanter: *Puisse vivre de longues années le noble Fédor Ivanovitch* etc. . . .! Le patriarche, les métropolitains et le reste du clergé repondent par un hymne, en

forme de prière, qu'ils chantent tous ensemble à grand bruit. Lorsque l'hymne est terminé, le patriarche et l'empereur montent sur le théatre, où un siége attend l'empereur. Le patriarche dit à l'empereur de s'asseoir, et lui même s'assied à ses côtés sur un autre siége. Il incline son front vers la terre, et récite la prière suivante:

Seigneur Dieu, roi des rois, seigneur des seigneurs, toi qui par l'entremise de ton prophête Samuel as choisi ton serviteur David, et l'as sacré roi de ton peuple d'Israel, écoute aujourdhui nos prières; regarde de ton sanctuaire ton serviteur Fédor, que tu as élevé et choisi pour régner sur tes peuples saints; consacre le avec l'huile de la bénédiction, protége le de ta puissance, place sur sa tête une couronne d'or et de pierres précieuses, accorde lui de longs jours, mets le sur le siége de la justice, fortifie son bras, et soumets lui tous les peuples barbares Remplis son cœur de ta crainte, éloigne le des fausses religions et de toutes les erreurs, et accorde lui les graces de la sainte église universelle, afin qu'il soit pour ton peuple un juge équitable, qu'il protége

les enfants du pauvre, et qu'il arrive enfin à la vie éternelle.

Le patriarche dit cette prière à voix basse. Puis il ajoute à haute voix:

Louange et gloire à Dieu, le Père, le Fils et le St. Esprit!

La prière terminée, il ordonne à des abbés de prendre la robe et le bonnet impérial, ce qui se fait avec grande solennité, tandis qu'il dit à haute voix:

La paix soit avec tous!

Ensuite, il commence cette autre prière:

Inclinez vous avec nous, et priez celui qui règne sur toutes choses. Garde le, Seigneur, sous ta sainte protection. Inspire le, pour que ses actions soient bonnes et saintes. Fais que la justice triomphe pendant sa vie, afin que nous puissons vivre tranquilles, sans luttes et sans malice.

Lorsque le patriarche a prononcé cette prière à demi-voix, il ajoute, d'une voix haute:

Tu es le roi de l'univers et le sauveur de nos âmes. Louanges toujours et toujours à Toi, le Père, le Fils et le St. Esprit.

Alors, prenant la robe et le bonnet im-

périal, il bénit l'empereur, en faisant le signe de la croix, et en disant:

Au nom du Père, du Fils et du St. Esprit.

Les métropolitains, les archevêques, les évêques viennent chacun à leur tour faire ce qu'a fait le patriarche. L'un après l'autre, ils donnent leur bénédiction à l'empereur, avec deux doigts. Ensuite, le patriarche fait une autre prière, qui commence ainsi: *Très sainte Vierge, mère de Dieu etc.* . . . Après quoi un diacre dit, de toute sa voix:

Longues années au noble Fédor, le bon, l'honorable, le favori de Dieu, grand prince de Vladimir et de Moscou, empereur et monarque de toutes les Russies etc.!

Et les autres prêtres et diacres, qui sont un peu éloignés, et du côté de l'autel ou de la table, répondent en chantant:

Longues années! Longues années au noble Fédor!

Les prêtres et diacres placés aux deux côtés de l'église reprennent à leur tour le même chant; puis les voix s'unissent, et ils chantent tous en chœur, avec un bruit de tonnère:

Longues années au noble Fédor, le bon,

l'honorable, le favori de Dieu, grand prince de Vladimir et de Moscou, empereur de toutes les Russies etc. . . .!

Cette céremonie terminée, le patriarche s'avance, puis les métropolitains, les archevêques, les évêques, ensuite les nobles, et enfin tous les assistants. Chacun d'eux à son tour vient faire hommage à l'empereur, en courbant la tête, et en frappant du front la terre à ses pieds.

Voici quel est le titre que l'empereur prend après son inauguration:

Fédor Ivanovitch, par la grace de Dieu, Grand Seigneur et Empereur de toutes les Russies, Grand Prince de Vladimir, de Moscou et de Novgorod, Roi de Kazan et d'Astrakhan, Seigneur de Pskov, Grand Prince de Smolensk, de Tver, de Youghorie, de Permie, de Viatka, de Boulgharia et autres lieux, Seigneur et Grand Prince de Novgorod du bas-pays, de Tchernigov, de Riazan, de Polotskoy, de Rostov, de Yaroslavl, de Biélozéro, de Livonie, d'Oudorie, d'Obdorie et de Condensa, maître de toute la Sibérie et du Nord, Seigneur de plusieurs autre pays etc. . . .

Ce titre nomme toutes les provinces de

l'empire, et constate sa grandeur. Aussi en sont ils heureux et fiers, et obligent ils, non seulement les Russes, mais encore les étrangers qui ont à parler ou à écrire à l'empereur, de répéter cette formule depuis le premier mot jusqu'au dernier. Cela soulève des difficultés et parfois des querelles entre eux et les ambassadeurs Tartares et Polonais, qui refusent à l'empereur le titre de *Tsar*, qui signifie empereur, et qui ne veulent pas répéter tout au long la formule.

Moi même, lorsque j'eus une audience de l'empereur, je jugeai à propos de le saluer en disant seulement: *Empereur de toutes les Russies, Grand Prince de Vladimir, de Moscou et de Novgorod, Roi de Kazan et Roi d'Astrakhan.* J'omis le reste de propos delibéré, sachant qu'ils tirent gloire de ce que leur titre est plus long que celui de la reine d'Angleterre. Mais cela fut pris en si mauvaise part, que le chancelier, qui avec le reste des nobles était auprès de l'empereur, me dit, à haute voix et d'un ton de colère, d'ajouter le reste du titre. Je répondis que le titre de l'empereur est trop long pour qu'un étranger

puisse se le bien rappeler, et que ce que j'en avais dit suffisait pour montrer mon respect pour le reste. On ne m'en tient cependant pas quitte, et il fallut que je donnasse à mon interprête l'ordre de compléter le titre.

CHAPITRE VII.

De l'état, ou de la forme du gouvernement.

Le gouvernement est à peu près à la turque. Les Russes semblent imiter les Turcs autant que le leur permettent, et la nature du pays, et leur capacité politique.

Ce gouvernement est une tyrannie pure et simple, car il subordonne toutes choses à l'intérêt du prince, et cela, de la manière la plus barbare et la plus ouverte. On pourra en juger d'après les maximes du gouvernement russe, que nous expliquerons plus tard, de même que par l'abaissement de la noblesse et du peuple, qui ne peuvent faire contre-poids au pouvoir, et aussi par les impots et les exactions, qui vont jusqu'à l'excès, et frappent sans distinction la noblesse et le peuple. Le gouvernement accorde aux nobles un pouvoir injuste et sans mesure sur la classe moyenne et le bas peuple, qu'ils dépouillent de leur liberté

et soumettent à des exactions, partout où ils se trouvent, et surtout dans leurs terres ou dans les gouvernements que leur confie l'empereur. Celui-ci concède aux gens des classes moyennes ce faible avantage, de transmettre leur terre au fils qu'ils ont choisi — d'habitude les parts sont égales — et de disposer de leurs biens sans contrôle, par donation ou testament. Mais, malgré cela, la noblesse et la classe moyenne ne sont guère que des espèces de trésoriers du prince, car tout ce qu'ils ont finit par rentrer dans les coffres de l'empereur: ce qu'on verra clairement à la maniére dont celui ci remplit son trésor, et aux exactions dont nous parlerons à propos des douanes et des revenus.

Quant aux principales affaires d'état, — telles que l'établissement et l'abrogation de lois, la création des magistrats, le pouvoir de faire le guerre ou de contracter alliance, le droit de grâcier ou de mettre à mort, et l'appel, au civil et au criminel — tout cela appartient si pleinement et d'une manière si absolue à l'empereur et à son conseil, qu'il est vraiment souverain maître et exécuteur en toutes choses.

S'il s'agit par exemple d'une loi ou d'une mesure d'ordre public, l'affaire est toujours décidée à l'avance, lorsqu'il convoque une assemblée ou parlement. Cette assemblée ne se compose, outre les conseillers de l'empereur, que d'un petit nombre d'évêques, d'abbés et de moines, reunis à seule fin de tirer avantage de la superstition populaire contre le peuple lui-même, qui trouve saint et juste toute mesure, quelle qu'elle soit, consentie par les évêques et la clergé. Aussi les empereurs exploitent ils la corruption actuelle de l'Eglise, et l'entretiennent ils par des faveurs entraordinaire, et des immunités qu'ils accordent aux évêques, aux abbés et aux moines: sachant bien que la superstition et une religion corrompue vont bien avec la tyrannie, et sont un excellent moyen de la maintenir et de l'augmenter.

En second lieu, quant aux fonctions publiques et aux magistratures, aucune n'est héréditaire, et il n'en est pas une, grande ou petite, qui ne soit conférée directement par l'empereur lui même. C'est au point que même les *Diaks* ou secrétaires des villes principales sont pour la plupart nom-

més par lui. Cependant l'empereur actuel, pour pouvoir mieux faire ses dévotions, abandonne complétement toutes ces affaires d'état au frère de sa femme, le seigneur Boris Fédorovitch Godounov.

Troisièmement, on peut en dire autant de la justice et spécialement des questions de vie ou de mort. Personne n'a d'autorité et de juridiction héréditaire ou établie par une charte. Tous les magistrats sont choisis par l'empereur, et à son bon plaisir, et ils rendent la justice avec si peu de liberté et tant de crainte, qu'ils n'osent prononcer sur aucun cas, et qu'ils s'en réfèrent toujours à l'avis du conseil impérial de Moscou. — Pour montrer son pouvoir de vie et de mort, le dernier empereur, Ivan Vassiliévitch, lorsqu'il rencontrait sur son chemin quelqu'un dont la figure ou la personne lui déplût ou qui osât lever les yeux sur lui, donnait l'ordre de lui couper la tête. On obéissait sur l'heure, et la tête était coupée devant lui.

Quatrièmement, quant à l'appel au souverain, et à la grâce des condamnés en matière criminelle, tout dépend du bon plaisir de

l'empereur. L'impératrice actuelle*) qui est une femme très clémente, et aimant par dessus tout à s'immiscer dans les affaires publiques — un peu pour suppléer à l'insuffisance de son époux — agit sur cette matière en souveraine absolue; elle accorde des grâces, — surtout à l'anniversaire de sa naissance et à d'autres époques solennelles — et cela, en son propre nom, sans mentionner celui de l'empereur, et par proclamation. Naguère il y avait encore quelques membres de l'ancienne noblesse, qui possédaient héréditairement des provinces, avec autorité et juridiction absolue, et qui y réglaient et décidaient de toutes choses, sans controle et sans appel à l'empereur. Ce pouvoir leur a été par ravi par Ivan Vassiliévitch, père de l'empereur actuel.

*) Irène, sœur de Boris Godounov, alors le *protecteur* de l'empire, et depuis empereur.

CHAPITRE VIII.

Manière de tenir les parlements.

La plus haute cour consultative pour les affaires d'état est le *Sobor*, ou assemblée nationale. Ceux qui font partie de ce parlement sont, dans l'ordre suivant: 1) l'empereur lui même; 2) quelques nobles, une vingtaine environ, tous membres du conseil impérial; 3) des membres du clergé, en même nombre, ou à peu près. Quant aux bourgeois et autres représentants du peuple, ils ne sont pas admis, le peuple en Russie ne comptant que comme serviteur, ou comme esclave, et devant obéir, au lieu de faire des lois ou de prendre connaissance des affaires publiques avant qu'elles ne soient décidées.

Voici comment se tient le parlement.

D'abord, l'empereur fait convoquer ceux des nobles qu'il lui convient, les choi-

sissant exclusivement dans son conseil. Il appelle en même temps le patriarche, qui amène avec lui son clergé, savoir: les deux métropolitains, les deux archevêques, et ceux parmi leurs évêques, abbés et moines qui ont le plus de réputation et d'importance. Lorsque tous sont rassemblés à la cour, on leur fixe un jour pour ouvrir la session. C'est d'ordinaire un vendredi, à cause du caractère religieux de ce jour.

Le jour venu, le clergé se rassemble à l'heure et au lieu indiqué, qui s'appelle le *Stol.* Lorsque l'empereur arrive, suivi de sa noblesse, tous se lêvent, et vont au devant de lui dans une antichambre, ayant à leur tête le patriarche, qui bénit l'empereur en lui imposant deux doigts sur les joues et sur le front, et qui lui baise la poitrine, du côté droit. On passe ensuite dans la salle des séances, où on s'assied dans l'ordre suivant. D'abord l'empereur sur son trône, à l'un des côtés de la salle. Après lui, et non loin de lui, devant une petite table carrée, qui donne place à douze personnes, ou environ, le patriarche s'assied avec les métropolitains, les évêques, quelques uns des principaux nobles du con-

seil impérial, et deux secrétaires, appelés *doumnyi diak*, et chargés de rédiger. Les autres se placent tout autour sur des bancs, chacun suivant son rang. Alors un des secrétaires, qui fait office de président, expose le motif de la réunion, et les principales affaires dont il y a lieu de traiter. Quant à des propositions de lois par des membres de l'assemblée, comme on en fait en Angleterre, le parlement russe n'a pas cet usage; on ne reconnait pas ce droit à des sujets.

Les questions posés, le patriarche et son clergé ont ce privilège qu'ils sont les premiers auxquels on demande un vote, ou un avis sur les mesures présentées. Ils répondent chacun à son rang, mais tous de la même manière, et sans discours, comme des gens qui savent leur leçon d'avance, et la répètent à chaque session, quoi qu'on leur propose. Ils disent ordinairement:

— *L'empereur et ses conseillers sont pleins de sagesse et d'expérience, quant à la politique et aux affaires publiques du royaume, et bien plus capables de juger de ce qui est bon pour l'état que ne seraient des hommes occupés seulement du service*

de Dieu, et de matières religieuses. En conséquence, qu'il plaise à l'empereur et à son conseil de décider. Au lieu de donner avis, ils offrent le concours de leurs prières, comme le commandent leurs devoirs et leur vocation etc. . . .

Lorsque chacun à son tour a fait cette réponse, un abbé ou un moine se lève, plus osé que les autres — mais cette audace est chose convenue, et affaire de forme — et il prie l'empereur de vouloir bien ordonner qu'on leur fasse connaître quelle est l'opinion et le bon plaisir de Sa Majesté sur les matières proposées par son *diak*.

A cela, le secrétaire répond au nom de l'empereur:

Sa Majesté et les nobles membres de son conseil, après mur et sérieux examen, ont trouvé que les proposition faites sont très bonnes, et nécessaires au bien du royaume. Cependant, comme des hommes de religion savent bien ce qui est juste, Sa Majesté réclame leur approbation, et même leur censure, pour approuver ou corriger les dites propositions. C'est pourquoi il leur ordonne de nouveau de dire librement leur avis. Et s'ils donnent leur

approbation, il commande que ce soit affaire conclue.

Lorsque le clergé a donné son assentiment — ce qu'il fait d'ordinaire sans trop attendre — il prend congé, en donnant à l'empereur sa bénédiction. L'empereur reconduit le patriarche jusqu'à la pièce voisine, et il revient s'asseoir, pendant qu'on fait les préparatifs de sa sortie.

Les mesures qui ont ainsi passé au *Sobor* sont rédigées par les *diaks* sous forme de proclamation, et expédiées dans toutes les provinces et les principales villes, pour être publiées par les princes ou les *diaks*. La session terminée, l'empereur invite les membres du clergé à un diner d'apparat. Puis, chacun s'en retourne chez soi.

CHAPITRE IX.

De la noblesse, et des moyens de la tenir dans un abaissement en harmonie avec le régime russe.

Voici quel est l'état des personnes en Russie, en laissant de côté l'empereur, et en nommant chaque classe dans son ordre:

La noblesse, qui a quatre degrés.

I. Les premiers, par la naissance, l'autorité et le revenu, s'apellent les *oudielney kniasii*, ce qui vent dire; princes apanagés ou privilégiés. Ils ont eu autrefois une juridiction distincte, et une autorité absolue sur leurs territoires, à peu près comme les princes et les nobles de l'Allemagne. Plus tard, tout en se réservant leurs droits par composition, ils se sont donnés eux-mêmes à la maison de Béla, qui commençait à devenir puissante, et à s'agrandir aux dépens de ses voisins. Ils s'étaient seulement obligés à servir l'empereur dans ses guerres, avec un certain

nombre de cavaliers. Mais le dernier empereur, Ivan Vassiliévitch, qui était un homme d'un esprit hautain, et fort subtil par nature, voulant resserrer les liens de son gouvernement, se mit à les dépouiller par degrés de leur grandeur, et les ramena à une position plus humble. Il arriva enfin à en faire non seulement ses vassaux, mais ses *Kholop*, c'est à dire ses esclaves: c'est le tître qu'ils se donnent et qu'ils écrivent dans tous les actes publics, comme dans leurs pétitions à l'empereur. De sorte que maintenant, de même que le reste de la nation, ils ne conservent leur autorité, leurs terres, et leur vie, tout enfin, que sauf le bon plaisir de l'empereur.

Voici comment Ivan réduisit à cette condition les princes apanagés et d'autres membres de la noblesse, autant du moins que j'ai pu en juger d'après le récit de ses actes.

D'abord, il excita parmi eux l'envie, à propos des prérogatives attachées aux tîtres et dignités. Il avait l'habitude d'élever les inférieurs, et de les mettre de niveau avec ceux des plus nobles races. Il tira avantage de leur méchanceté et de leur

envie mutuelle, en acceptant leurs machinations les uns contre les autres, et en accueillant leurs accusations de manœuvres secrètes et de conspirations contre sa personne et l'état. Lorsqu'il eut ainsi rompu avec les plus puissants, ce qu'approuvèrent tous les autres, il put en arriver sans danger à des attaques ouvertes, et forcer le reste des nobles à lui céder leurs droits.

Ensuite, il divisa ses sujets en deux partis ou factions qui les comprenaient tous. Il appela les uns *Opritchnik* *), ou hommes choisis. C'étaient les nobles et gentilshommes qu'il prenait pour lui, les protégeant et les défendant comme de fidèles sujets. Les autres, ils les nomma *Zemskii*, ou gens du commun. Parmi ceux-ci était rangé le peuple, et tous les nobles et gentilshommes avec lesquels il voulait rompre, parce qu'il les soupçonnait de ne pas aimer son gouvernement et d'être disposés à des manœuvres contre lui. Il veilla à ce que les *Opritchnik* l'emportassent de beaucoup sur les *Zemskii*, en nombre, en valeur,

*) L'opritchnina fut établie en 1556 et supprimée en 1572.

en fortune, en armes etc..... Les *Zemskii* furent en quelque sorte en dehors de sa protection, tellement que si l'un d'entre eux était tué ou dépouillé par un de ses *Opritchnik*, il n'y avait pas de réparation à attendre par voie judiciaire ou par plainte adressée à l'empereur.

Chaque nom des deux partis fut enregistré avec soin, de telle sorte qu'on savait parfaitement qui était *Zemskii* et qui était *Opritchnik*. Cette liberté que les uns avaient de dépouiller et de tuer les autres, sans recours au magistrat ou à la loi, dura pendant sept années. Elle enrichit le partis et le trésor de l'empereur, et amena celui ci au résultat qu'il cherchait, savoir, de se débarasser des nobles qu'il n'aimait pas. En une semaine, on en tua à Moscou jusqu'à trois cents. Cette manière tyrannique de diviser tous ses sujets en deux partis venait, ce me semble, des doutes extrêmes et de la crainte immense qu'il avait de la plupart de ses nobles et de ses gentilshommes, pendant ses guerres avec les Polonais et les Tartares *Crim*. Il les soupçonnait très fort à cette époque, où ses affaires allaient si mal, de le trahir pour

les Polonais et les Tartares. Aussi en mit-il plusieurs à mort et chercha-t-il le moyen de se débarasser des autres.

Cette misérable politique, ces mesures tyranniques, quoiqu'elles aient cessé maintenant, troublent encore le pays, et l'ont rempli de haines et de mortelles rancunes, qui semblent ne pouvoir s'assouvir que dans les feux d'une guerre civile.

Enfin, après avoir dépouillé ces princes, et s'être emparé de leurs héritages, de leurs terres, priviléges etc. . . ., sauf fort peu de chose qu'il leur laissa en propre, Ivan leur donna en place d'autres terres à titre de *pomiestié* (fief), qu'ils ne tiennent et conservent que sauf son bon plaisir, et qui sont toujours situées bien loin de leur province natale, afin qu'étant étrangers et peu connus dans la contrée, ils n'acquièrent ni autorité, ni popularité.

Ainsi, les *oudelnii kniaz*, ces chefs de la noblesse, sont maintenant descendus au niveau des autres nobles, sauf que le peuple les classe plus haut, et que dans les assemblées publiques ils conservent les prérogatives de leur rang.

On emploie divers moyens pour les em-

pêcher de se relever et de recouvrer leur importance. Dabord, on interdit le mariage à beaucoup d'héritiers de ces maisons, afin que leur race s'éteigne avec eux. Il y en a qu'on envoie en Sibérie, à Kazan, à Astrakhan, sous prétexte de service public, et là, on s'en défait, ou on les claquemure. D'autres sont placés dans des abbayes, et deviennent moines, prononçant des vœux qu'on prétend être faits librement et de bon cœur, mais qu'en réalité leur a dictés la crainte, lorsqu'ils se sont vus accusés calomnieusement de crimes qu'ils n'ont pas commis. Il s'en trouve dans ce cas beaucoup, et de la premiere noblesse. — Ces moyens et d'autres semblables, inventés par l'empereur Ivan Vassiliévitch, sont encore pratiqués par les Godounov, qui s'étant élevés par le mariage de leur parente avec l'empereur actuel, gouvernent l'empereur et l'empire — surtout Boris Fédorovitch Godounov, frère de l'impératrice — et qui cherchent à abaisser par tous les moyens la meilleure et la plus ancienne noblesse. Déjà ils se sont débarassés de ceux qu'ils croyaient le plus en état de leur tenir tête et de les arrêter, tel que le prince Andreï

Kourakin Boulgatkov, homme de haute naissance et de grande autorité. De même à l'égard de Pëtr Gollauni, qu'ils ont mis dans un donjon où il est mort, du prince Vassili Iourévitch Golitsin, et du prince Ivan Pëtrovitch Souskoy, homme d'une grande valeur et qui avait rendu d'importants services: c'est lui qui, il y a cinq ou six ans, soutint le siége de Pskov contre Etienne Battori, roi de Pologne, et une armée de 100,000 hommes, et qui repoussa vaillamment Etienne, au grand honneur de son pays et de lui même, et à la honte des Polonais *) En outre, Nikita Romanovitch Iouriev, oncle maternel de l'empereur, passe pour avoir péri par le poison, ou par quelque autre pratique criminelle.

Voici les noms des familles de la premiere noblesse, chacune placée à son rang.

1) Les princes Vladimir: ils ne sont plus représentés que par une femme, veuve et sans enfants, qui a été mariée au duc Magnus, frère du roi de Danemark. Elle est maintenant enfermée dans un monastère, comme

*) Ce siege célèbre commença le 18 aout 1581, et dura jusqu'à la paix, conclue en janvier 1582.

nous l'avons déjà dit. 2) Le prince Ivan Mstislavsky, placé dans un couvent. On interdit le mariage à son fils unique. 3) Glinskoy: il est seul de sa maison, et n'a qu'une fille. 4) Souskoy: ils sont quatre frères, jeunes et non mariés. 5) Troubetskoy: quatre membres existants. 6) Boulghaloy — nommés maintenant Gouletchy —: six sont vivants actuellement, mais tous très jeunes. 7) Vorotinsky: il en reste deux. 8) Odgosky: deux. 9) Telletskoy (Jeletsky?): un. 10) Tatev: trois. — Tels sont les noms des principales familles des *oudelnii kniaz*. Elles ont tout perdu, sauf leur nom et la faveur populaire; mais cela seul semble devoir suffire pour les relever un jour, s'il en reste alors.

II. Les Boyars (*Boyarin*) forment la seconde classe des nobles. Ce sont, outre les nobles, ceux que l'empereur honore du titre de conseiller. Le revenu de ces deux espèces de nobles, leur vient des terres à eux assignées par l'empereur, et qu'ils ne tiennent que de son bon plaisir — il leur reste, nous l'avons dit, fort peu de biens héréditaires. Ce revenu monte environ à mille marcs par an. Ils ont en

outre une pension que leur fait l'empereur pour leurs services militaires; elle est de 700 roubles, et jamais davantage.

Il en faut pas considérer comme un boyar le seigneur Boris Fédérovitch Godounov, car il n'est pas au même rang, mais au dessus, en sa qualité de beau-frère de l'empereur et de son protecteur. Quant à la direction des affaires, au commandement et à l'autorité, c'est lui qui est le véritable empereur. Son revenu en terres et en pensions monte à plus de 93,700 roubles, dont voici le détail. Son patrimoine, qu'il a augmenté à Viasma Dorogobosk, lui rapporte 6000 roubles; ses fonctions de Koniouchii, ou grand écuyer, 12,000 roubles, provenant de la *Konnasloy sloboda*, ou des droits qui appartiennent à cette fonction, et qui consistent dans des terres et des villes voisines de Moscou. En outre, tous les prés et pâturages sur les deux rives de la Moskva, jusqu'à trente vertes au dessus et quarante au dessous de Moscou; une pension de 15,000 roubles; 32,000 roubles et une rente de fourrures que lui fournit la province de Vagha, parce qu'elle est distraite du *tchetverte* de Posolskoy; des provinces

de Riazan et de Sever, 30,000 roubles, et de Tver et de Touriok, 8000 roubles: ces provinces sont également distraites du *tchet-verte;* puis comme revenu des bains de Moscou, 1,500 roubles. Il a en outre son *pomiestié*, ou ces terres qu'il tient du bon plaisir de l'empereur, et qui sont bien plus considérables que les concessions faites aux autres nobles.

Un autre boyar, de la maison de Glinskoy, touche par an environ 40,000 roubles de ses pensions et de ses terres. On lui laisse cette fortune, parcequ'il a épousé la sœur de la femme de Boris, et qu'il est incapable et très maniable. Boris est chargé de veiller sur lui et sur ses terres.

III. Au troisième rang sont les *Voévoda*, ces nobles qui ont été, ou sont généraux en temps de guerre. Ce tître passe à leurs enfants, et ils prennent rang au dessus des princes ou nobles qui ne sont pas des deux premières classes.

Dans ces trois classes des *Oudelnii kniazii*, des *Boyarin* et des *Voévoda*, on ajoute au nom de son père la terminaison *vitch*; par exemple, Boris Fédéro*vitch*. C'est une marque d'honneur que les autres ne peu-

vent usurper. Si on ne la leur donne pas en les nommant, ils peuvent demander le *beztchestié*, ou punition du deshonneur, contre ceux qui la leur refusent.

IV. Les derniers parmi les nobles sont ceux qui ont le titre de *Kniaz*, ou prince, mais qui ne descendent pas des ainés de leur maison, et qui n'ont d'autre héritage que ce titre de *Kniaz.* L'usage en Russie est de donner à tous les enfants le titre que porte leur père, de telle sorte que le fils d'un général (Voévoda), est appelé général, quand même il n'aurait jamais fait campagne, et le fils d'un prince (Kniaz) est prince, lors même qu'il n'a pas un denier, par héritage ou autrement, pour soutenir son titre. Il y en a tant dans cette position que ces titres ne valent pas cher. Aussi voit-on des princes qui sont trop heureux de servir un homme de rien pour un salaire de cinq ou six roubles par an, tout en le prenant de très haut, lorsqu'il s'agit de leur *beztchestié.*

Tels sont les divers degrés de noblesse.

La seconde classe en Russie est formée des *Syn Boiarskii*, enfants boyars. Ils sont tous au service de l'état, et tirent leur

nom de leur service militaire, car ils sont soldats de naissance. A cet ordre se rattachent les *diaks* ou secrétaires, qui servent l'empereur dans chaque chef-lieu, et sont commissionés par lui, ainsi que le prince qui y commande.

La dernière classe est celle des *Moujik.* On range parmi eux les marchands et les artisans. Quant à la partie la plus infime de cette classe, elle est désignée par le nom de *Kristianin,* (Chrétiens).

Nous parlerons des *Syn Boiarskii*, qui sont tous soldats, en décrivant les armées russes, et des *Moujik*, de leur condition, de leurs mœurs, dans le chapître intitulé *Du bas peuple.*

CHAPITRE X.

Du gouvernement des provinces.

La Russie est, comme nous l'avons dit, partagée en quatre quarts (tchetverte). Chacun cet divisé en plusieurs parties, et dépend d'une administration, dont il tire son nom.

Le premier s'appelle le *possolitsvoy tchetverte*, ou le quart des ambassades. Il est administré actuellement par le secrétaire général des ambassades, qui a nom Andreï Chalkalov, et dont le salaire annuel est de 100 roubles.

Le second quart porte le nom de *rasriad tchetverte* parcequ'il dépend du *rasriad*, ou grand connétable. Ce tître est maintenant porté par Vassili Chalkalov, frère du chancelier, mais la fonction est remplie par un certain Zapon Abramov. Son traitement est de 100 roubles par an.

Le troisième est le *tchetverte* des *pomestié*. On y tient registre de toute terre donnée par l'empereur, pour prix de leurs services, aux nobles, gentilshommes et autres; on y prend et donne caution. Le chef actuel s'appelle Eléazar Vélousgine. Il reçoit 500 roubles par an.

Le *Kasanskii dvorets* (cour de Kazan) forme le quatrième quart. Il tire son nom de la juridiction qu'il a sur le royaume de Kazan, d'Astrakhan et les autres villes sur le Volga. Il est maintenant administré par Droujina Pentéléov, homme fort considéré en Russie pour sa sagesse et son coup d'œil prompt en politique. Il reçoit 150 roubles par an.

Le vottchina (domaine) de l'empereur est distrait de la juridiction de ces quarts, parcequ'il appartient en propre depuis longtemps à la maison régnante de Béla. Il se compose de 36 villes, avec leur territoire. D'autres localités sont également en dehors des quarts; par exemple, le pays de Vagha, qui est la propriété du seigneur Boris Godounov.

Tels sont les chefs du gouvernement des provinces. Ils ne remplissent pas leurs

fonctions loin de la cour. Au contraire, ils suivent l'empereur partout où il va, emmenant leurs bureaux avec eux. Mais, la plupart du temps, ils sont à Moscou, la résidence principale de l'empereur.

Le rôle de ces quatre dignitaires est de recevoir, chacun dans sa juridiction, toutes plaintes ou actions judiciaires, et d'en informer le conseil impérial; en outre, d'expédier aux fonctionnaires tous ordres relatifs aux mesures décidées par l'empereur et son conseil, et qui doivent être exécutées dans leur ressort.

A la tête de chaque province des quatre *quarts* est placé un *Kniaz*. Ces princes, qui sont, nous l'avons dit, des nobles de la dernière classe, résident dans les chefs-lieu. Chacun d'eux a auprès de lui un *diak*, ou secrétaire, nommé pour l'assister, ou plutôt pour le diriger, car dans la pratique, c'est le *diak* qui fait tout.

Voici quelles sont leurs fonctions:

1) Connaître de toutes les affaires civiles, et rendre des arrêts. A cet effet, ils ont sous leurs ordres d'abord des *goubnoï starosta*, qui jugent les suicidés et mettent les criminels en état d'arrestation; puis des

soudia, juges inférieurs, qui connaissent également des faits de ce genre chez les paysans de leur district. Les parties peuvent appeler de leur jugement auprès du *kniaz* et du *diak* du chef-lieu, et de là, au conseil impérial de Moscou, qui est la cour suprême. — Ils ont encore au dessous d'eux des *sotskii*, ou centeniers.

2) En toutes matières criminelles, telles que vol, meurtre, trahison etc. . ., ils ont droit d'appréhender, d'examiner et d'enprisonner le malfaiteur. Lorsqu'ils ont fait une enquête pleine et entière, ils doivent la transmettre à Moscou, bien en état et en bonne forme, au chef du *quart* dont la province ressortit. Celui-ci en réfère au conseil impérial, et donne son avis. Mais, quant à décider en matière criminelle, ou à agir contre le coupable, cela n'entre pas dans les attributions des gouverneurs de province.

3) Ils sont chargés de tous les services publics de la province, tels que la proclamation des lois et des mesures d'ordre public, la perception des taxes et impots, les levées d'hommes, leur envoi au lieu et jour indiqués par l'empereur, ou son conseil.

Ces gouverneurs et ces *diaks* sont nommés par l'empereur lui même, et d'ordinaire on les change au bout de l'année, à moins que quelque raison spéciale ne les fasse conserver un an ou deux de plus. Par eux mêmes, ils sont sans crédit, sans popularité dans le pays qu'ils gouvernent, car ils n'y sont pas nés et n'y ont pas été élevés, et ils ne possèdent de patrimoine ni là, ni ailleurs. L'empereur leur donne pour ce service 100 roubles au plus par an; quelques uns n'en reçoivent que 50, ou même que 30. Ils en sont d'autant plus suspects et odieux au peuple, qui les voit tomber sur lui chaque année, nus et affamés, pour le tondre et le dépouiller sans justice, ni conscience. Ces exactions sont tolérées par les chefs des *tchetverte*, qui veulent piller à leur tour les gouverneurs, et en tirer plus de butin lorsqu'ils rendront leurs comptes, ce qui arrive à la fin de leurs mission. Alors, leurs injustices envers le pauvre peuple, et leur oppression profitent à leurs chefs. Il en est peu qui ne passent sous les lanières quand le jour est venu, et la plupart s'y attendent bien. Aussi prennent-ils soin de se garnir autant

que possible des dépouilles de leurs administrés, afin d'en avoir assez pour l'empereur et les chefs des *tchetverte*, et de s'en réserver une bonne part pour eux mêmes.

Telle est la qualité des gouverneurs de villes et de provinces. Seulement, ceux des villes frontières les plus importantes sont des gens de plus de valeur, et plus surs; il y en a deux par ville, dont l'un est toujours membre du conseil privé. Les quatre villes frontières sont Smolensk, Pskov, Novgorod et Kazan, les trois premières dans le voisinage des Polonais et des Suédois, la quatrième formant frontière contre les Crim-Tartares. Leurs gouverneurs ont plus de pouvoir que les autres, et le droit de donner suite aux jugements au criminel. On trouve cela nécessaire à la frontière, car des circonstances peuvent se présenter où il ne serait pas possible d'en référer à l'empereur et à son conseil, et d'attendre une décision de si loin. — Ils sont changés tous les ans, sauf les exceptions indiquées, et ils jouissent d'un traitement de 700 roubles au maximum. Quelques-uns n'en reçoivent que 400. Plusieurs de ces places, et les plus importantes, sont actuelle-

ment, comme presque tout le pays, occupées par les Godounov et leurs clients.

La ville de Moscou, qui est la résidence de l'empereur, est gouvernée uniquement par le conseil impérial. Toutes les affaires civiles et criminelles sont traitées et décidées dans les differentes chambres du conseil, qui y reste toute l'année.

Seulement, quant aux affaires ordinaires, telles que constructions, réparations, entretien et propreté des rues, levées de deniers, perception des taxes et impots, et autres choses semblables, on choisit deux gentilshommes et deux *diak*, qui forment une cour, appelée le *Zemskii Souda*, et qui décident en cette matière. Si un homme de la ville soupçonne son serviteur d'un vol, on d'un autre méfait, il peut l'amener devant ce tribunal, qui fera enquête à coups de lanière, ou par quelque autre torture. Outre les quatre personnes qui administrent toute la ville, il y a des *Starosta*, ou anciens, pour chaque compagnie. L'ancien a sous ses ordres un constable appelée *Sotskii* (centenier), et celui-ci, plusieurs *Déciatnik*, ou décurions, surveillant chacun dix maisons, ce qui permet de découvrir

plus vite les désordres, et rend très rapide le service public. Tous les citoyens, riches et pauvres, sont classés par compagnies. Les principaux fonctionnaires, tels que les *diak* et les gentilshommes, sont nommés par l'empereur; le *Starosta* par les *Diak* et les gentilshommes; les *Sotskii* par le *Starosta*, et les *Déciatnik* par les *Sotskii*.

Si ce régime avait pour but de faire également justice à chacun, quel que soit son rang, comme il a pour résultat de prévenir tout changement, en maintenant l'ordre dans la noblesse et la soumission chez le peuple, il ne serait ni mauvais, ni mal choisi, comme moyen de conserver un état aussi étendu que la Russie. Mais l'oppresion est si ouverte et la servitude si grande, qu'on ne comprend, ni comment la noblesse et le peuple ont pu souffrir d'y être soumis, lorsqu'ils pouvaient encore s'y soustraire, ni comment les empereurs, maintenant qu'il est bien établi, peuvent se complaire à le conserver, avec son oppression et son injustice, eux qui cependant font profession d'être chrêtiens.

On voit d'après cela combien il serait

difficile de changer la nature du gouvernement russe.

D'abord, il n'y a pas un noble qui soit de force à tenir tête. Les chefs des quatre *tchetverte* ne sont pas des nobles, mais des *Diak* qui ont reçu de l'empereur leur avancement, qui dépendent de lui, et ne s'attachent qu'à sa personne. Les *kniaz*, qui gouvernent sous leurs ordres, n'ont de dignité que celle de leur titre; ils manquent de pouvoir, d'autorité et de crédit, sauf ce que leur en donnent leurs fonctions pendant le temps qu'ils les remplissent. Or ces fonctions les font haïr, au lieu de leur valoir la faveur populaire. Le peuple voit trop qu'elles leur sont confiées, moins pour lui faire droit et lui rendre justice, que pour le maintenir sous le joug; il est trop clair qu'ils ne font pas comme le père de famille, qui se borne à débarrasser une fois par an ses moutons de leur toison, mais qu'au contraire, tant que l'année dure, ils ne sont occupés qu'à tondre, ou à arracher la laine. En outre, le pouvoir qu'exercent ces Kniaz est très divisé, car ils sont plusieurs par province, et chacun pour fort peu de temps, ce qui ne leur

permet ni de prendre pied, ni d'entreprendre quelque amélioration, si par bonheur ils en voulaient faire.

Quant aux gens du peuple, on verra, lorsque nous décrirons leur condition et leur caractère, d'abord qu'on se garde bien de leur permettre d'avoir des armes et d'acquérir la pratique de la guerre; ensuite, qu'à chaque instant on leur prend leur argent, leurs maisons, et le reste, quelquefois sous le prétexte de la défense du territoire, quelquefois sans même alléguer l'intérêt du prince ou de l'état.

Ainsi, ni la noblesse, ni le peuple n'ont assez de force pour essayer de changer la condition du pays, du moins tant que l'armée impériale — qui se compose au minimum de 8000 hommes soldés — restera fidèle à l'empereur et soutiendra le régime actuel. Or, c'est ce qu'elle fera nécessairement, d'abord parcequ'elle est une armée, ensuite, parceque les soldats sont en possession du droit de molester et de dépouiller le peuple à volonté, ce qu'on leur permet avec intention, et pour les attacher à l'ordre de choses actuel. — Aucune entente n'est à redouter entre le soldat et le peuple;

ils sont dans la pratique trop opposés, trop hostiles l'un à l'autre.

Cet état désespéré de la Russie a fait que le peuple désire généralement l'invasion de l'étranger. Il pense que cela seul pourrait le délivrer du joug d'un gouvernement aussi tyrannique.

CHAPITRE XI.

Conseil de l'empereur.

Les empereurs de Russie donnent le nom de *conseiller* à quelques-uns de leurs principaux nobles, plutôt comme un honneur que parcequ'ils les emploieraient aux affaires d'état. On les appelle *boyars*, sans épithète, et on pourrait les nommer *conseillers honoraires*, car ils ne sont consultés que rarement, ou jamais. Au contraire, les membres du conseil privé, qui est journellement et régulièrement saisi des affaires de l'état, portent le nom de *doumnyi boyarin* (boyar du conseil), et forment la *boyarskaïa douma* (conseil des boyars).

Voici, dans leur ordre, le nom des membres actuels de ce conseil: 1) Le Kniaz Fédor Ivanovitch Mstislavsky, 2) le Kniaz Ivan Mikhaïlovitch Glinskoy, 3) le Kniaz Vassili Ivanovitch Chouiski Scopin. — Ces trois-là

passent pour avoir plus de naissance que de sagesse, et ils semblent choisis plutôt dans le but de faire honneur au conseil par leur présence, que pour l'éclairer de leurs avis, — 4) le Kniaz Vassili Ivanovitch Chouiski, qui est réputé plus sage que son homonyme, 5) le Kniaz Fédor Mikhaïlovitch, 6) le Kniaz Nikhita Romanovitch Troubetskoy, 7) le Kniaz Timothéï Romanovitch Troubetzkoy, 8) le Kniaz Andréï Grigoriévitch Kourakine, 9) le Kniaz Dimitrii Ivanovitch Chvorostinine, 10) le Kniaz Fédor Ivanovitch Chvorostinine, 11) Bodan Ivanovitch Soborov, 12) le Kniaz Ivan Vassiliévitch, 13) le Kniaz Fédor Dimitriévitch Chestinov, 14) le Kniaz Fédor Mikhaïlovitch Troïkourov, 15) Ivan Boutourline, 16) Dimitrii Ivanovitch Godounov, 17) Boris Fédorovitch Godounov, frère de l'impératrice, 18) Stéphan Vassiliévitch Godounov, 19) Grigorii Vassiliévitch Godounov, 20) Ivan Vassiliévitch Godounov, 21) Fédor Chréméticv, 22) Andréï Pétrovitch Klechnime, 23) Ignatii Pétrovitch Tatislov, 24) Roman Mikhaïlovitch Péva, 25) Démenchoy Ivanovitch Tchéremis, 26) Roman Vassiliévitch Alfériov, 27) Andréï Chalkalov, 28) Vas-

silii Chalkalov, 29) Eléazar Vélousgine, 30) Dréjine Pentéliov, 31) Zapon Abramov.

Ces quatre derniers ont le tître de *doumnii diak*, (secrétaires du conseil). Tous sont membres du conseil privé, quoique un petit nombre d'entre eux soit appelé à délibérer, car toutes les affaires sont traitées et décidées par Boris Fédorovitch Godounov, le frère de l'impératrice, et cinq ou six autres qu'il lui plait de convoquer. Si le reste vient au conseil, c'est moins pour donner un avis que pour savoir ce qui est décidé, et agir en conséquence. Les affaires courantes de l'intérieur de l'empire sont exposées en séance par les chefs des quatre *tchetverte*, dont il a été question dans le chapitre sur le gouvernement des provinces. Ces quatre chefs donnent connaissance au conseil privé de toutes lettres écrites par les Kniaz', diak, capitaines et autres fonctionnaires des villes et chateaux dépendant de leurs *tchetverte*, ainsi que de tout avis qu'ils ont reçu.

Autant en font les chefs de chaque greffe, qui ont accès à la chambre du conseil pour donner avis des faits de leur ressort qui méritent examen. Outre les affaires d'état,

le conseil connait de diverses affaires privées, dont il est saisi très souvent par supplique. Il les traite et il en décide, suivant le mérite de la cause, ou la faveur des parties. Quelques-unes sont renvoyées au jugement de l'ordinaire. Les jours habituels de séance sont le lundi, le mercredi et le vendredi. La séance ouvre ordinairement à sept heures de matin. Si quelque circonstance extraordinaire exige qu'on se réunisse un autre jour, avis en est donné par le greffier du conseil, qui reçoit du grand connétable l'ordre de convoquer pour tel jour.

CHAPITRE XII.

Impôts, et autres revenus de l'empereur.

Divers fonctionnaires en sous-ordre ont mission de recevoir les impôts et les autres revenus de la couronne, et de les verser dans les mains du grand trésorier. La première de ces fonctions est celle d'intendant de la maison de l'empereur (dvortsova). La seconde, que je ne compte que pour un, quoiqu'elle se divise en quatre, comme je l'ai dit, est celle de chef de *tchetverte*. La troisième a dans son ressort la *grande recette* (*bolichoï prikhod*).

I. L'intendant de la couronne perçoit les revenus des biens de l'état, qu'on appelle le domaine (Vottchina). Ce domaine comprend trente six villes et leur territoire. Celles qui donnent le plus de recette sont Alexandriska, Korelska, Tver, Slobodey, Danielska, Moïsalskoy, Chara, Sametska,

Staraia-Roussa, Bransov etc. . . . Les habitants, ou tenanciers de ces contrées, paient, les uns en argent, les autres en nature, ce qu'on appelle *obrok*, et qui consiste en blé, seigle, orge, avoine, et autres provisions, telles que bœufs, moutons, cignes, oies, lièvres, poules, gibier à plumes, poisson, foin, bois, miel etc. . . . Quelques uns sont astreints à ensemencer pour l'empereur une certaine étendue de terres, et à lui livrer les grains en état. Ils reçoivent en échange des terres pour leur usage.

Ces provisions, et surtout les grains, dépassent de beaucoup ce qui est consommé par la maison impériale, employé au dehors en fournitures, ou dépensé *pour l'honneur* de l'empereur, ce qui exige une grande quantité de grains et d'autres produits. Le surplus est vendu au plus offrant par l'intendant, qui en verse le prix au trésor.

Sous l'empereur Ivan Ivanovitch, qui tenait sa maison sur un pied plus princier que son fils actuellement régnant, cet excédant ne produisait pas au trésor plus de 60,000 roubles par an; maintenant, grâce à la bonne administration de l'intendant Grigorii Vassiliévitch Godounov, il rapporte

230,000 roubles. Cela vient de ce que l'impératrice et ses parents, surtout Boris Fédorovitch Godounov, regardent comme étant à eux tout ce qui entre au trésor. Une grande part du prix de vente de l'excédant sert à payer les gages des employés de la couronne, qui sont très nombreux à la cour et ailleurs.

II. Les *tchetverte* sont une seconde source de recettes. Les quatre *tchetverte* ont chacun un chef qui, outre l'administration de la contrée de son ressort, a mission d'y percevoir pour l'empereur la *tagla* et la *podate*. La *tagla* est un impot annuel, levé par des hommes assermentés, sur chaque mesure de soixante *tchetverte* de grains, le tchetverte valant un peu moins de trois boisseaux anglais. Quant au *podate*, c'est une somme fixe imposée dans tout le royaume sur chaque centaine de sujets.

La *tagla* et la *podate* rapportent beaucoup par année, comme on le verra dans le détail qui suit. La ville et la province de Pskov paient environ 18,000 roubles par an, en *tagla* et en *podate*. Novgorod, environ 35,000; Torchok et Tver, 8000; Riazan, 30,000; Moroum, 12,000; Kholmo-

gorod et Dvina, 8000; Vologda, 12,000; Kazan, 18,000; Oustiouk, 30,000; Rostov, 50,000; la cité de Moscou, 40,000; Sibierskoy, 20,000; Kastrom, 12,000. Le tout monte à 400,000 roubles par an, dont la rentrée est opérée le 1 septembre, jour où commence l'année russe.

III. La troisième espèce de recettes, le *bolichoï prikhod* (le grand revenu) provient des douanes des principales villes et cités du royaume. En outre, les droits et taxes que perçoivent d'autres bureaux moins importants que la douane rentrent également dans le *bolichoï prikhod.* Les villes, qui, étant les plus commercantes, payent le plus à la douane, sont Moscou, Smolensk, Pskov, Véliki-Novgorod, Staraïa-Roussa, Torchok, Tver, Yaroslavl, Kastrom, Nijni-Novgorod, Kazan, Vologda. Ces droits de douane dans les grandes villes sont plus certains et plus faciles à calculer, parcequ'on régle à l'avance ce qu'elles doivent payer chaque année. Lês villes doivent verser la somme fixée, lors même qu'elles auraient moins perçu; mais si leur recette dépasse, le surplus profite à l'empereur.

Voici quel est par an le droit de douane

fixé pour chaque ville: Moscou, 12,000 roubles; Smolensk, 8000; Pskov, 12,000; Véliki-Novgorod, 6000; Staraïa-Roussa, pour le sel et autres marchandises, 18,000; Torchok, 800; Tver, 700; Yaroslavl, 1,200; Kastrom, 1,800; Nijni-Novgorod, 7,000; Kazan, 11,000; Vologda 2,000. La douane des autres villes, qui sont des places de commerce, varie suivant l'importation et l'exportation de l'année.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les trois tableaux des recettes du *bolichoï prikhod* accusent au minimum une recette, le premier de 160,000 roubles, le second, de 90,000 et le troisième, de 70,000. De telle sorte que, d'après les écritures du *bolichoï prikhod*, la recette totale des douanes serait au moins de 340,000 roubles par an. En outre, le *bolichoï prikhod* tire un revenu annuel des bains publics et des *Kabak* ou cabarets. Le produit exact est chose incertaine, mais comme il est certain et dans l'ordre que le Russe use des liquides en dedans et au dehors, cet article doit faire entrer de grosses sommes dans le trésor impérial.

De plus, à chaque arrêt, en matière civile,

de l'une des cours de justice, l'empereur perçoit un droit de dix pour cent, que paie celui qui a perdu le procès. Pour chaque personne nommée dans un acte du tribunal, il y a également un droit de cinq *altyn*, l'*altyn* (3 kopek) valant environ cinq pences sterling. Ce droit est perçu par le tribunal; de là, il est versé au bureau du *petit sceau*, au profit de l'empereur. Il produit d'ordinaire environ 3000 roubles par an. Le *tribunal des brigands* remet aussi à l'empereur la moitié des biens de ceux qu'il condamne. L'autre moitié se partage entre les juges et le dénonciateur.

Tout cela vient grossir le *bolichoï prikhod*. Il en est de même de l'excédant du revenu des terres affectées à tel service, par exemple, à celui du *razriad*, qui a des terres et une somme annuelle pour payer la solde des soldats ou cavaliers qu'on maintient sur pied. En temps de paix, et lorsqu'ils ne sont employés à aucun service, on les congédie pour la plupart, en leur conservant la demi-solde, ou quelquefois moins. Aussi, l'économie annuelle, faite sur le service du *razriad*, et versée au trésor, monte-t-elle ordinairement à 250,000 roubles.

Il y a également un excèdant de revenu provenant du bureau des *striélitz*, qui a des terres affectées aux dépenses de ces arquebusiers, aussi bien de ceux de Moscou, qui forment la garde de l'empereur et sont au nombre de 12,000, que de ceux qui gardent la frontière ainsi que plusieurs villes et chateaux. — Un autre excédant vient du *prikaz* des étrangers, dont le revenu foncier sert à l'entretion de mercénaires étrangers, Polonais, Suédois, Allemands, Ecossais, etc. . . . De même, le bureau de l'artillerie, qui est chargé des munitions, des canons, de la poudre, des projectiles, du salpêtre, du souffre, du plomb, etc. . . ., verse à la fin de l'année ce qu'il a économisé sur le revenu de ses terres. Tous ces excedants du revenu sur la dépense entrent chaque année dans la caisse du *bolichoï prikhod*, qui les verse au trésor. Il résulte des écritures que le revenu net tiré du *bolichoï prikhod*, ou grande recette, est d'environ 800,000 roubles par an.

L'intendance, les *tchetverte* et le *bolichoï prikhod* versent leurs fonds au trésor général, qui se trouve dans la résidence de l'empereur, à l'intérieur du château de Mos-

cou. C'est là que sont l'argent, les joyaux, les couronnes, les sceptres, l'argenterie, et les autres objets de ce genre; on les renferme dans des coffres, des armoires et des sacs que les empereurs ont scellés eux-mêmes de leur propre sceau. Aujourd'hui cependant, le seigneur Boris Fédorovitch Godounov supplée l'empereur en cela comme dans le reste; c'est lui qui met son sceau et qui surveille. — Le trésorier est actuellement Stéfan Vassiliévitch Godounov, cousin germain de Boris. On lui donne deux clercs, qui servent sous lui.

Somme entrant par chacun an en numéraire dans le trésor impérial:

1)	De l'intendance du domaine, toutes dépenses de la maison de l'empereur payées:	roubles, 23,000
2)	Des quatre *tchetverte*, impot foncier et capitation:	„ 400,000
3)	Du *bolichoï prikhod*, droits de douane et autres revenus:	„ 800,000
		Total: roubles, 1,223,000

Cette somme de 1,430,000 roubles*) est claire et liquide, toutes dépenses de la maison impériale et tous salaires ordinaires de l'armée se trouvant payés en dehors.

Outre ce revenu versé en numéraire, l'empereur reçoit chaque année de Sibérie, de Petchora, de la Permie et autres lieux, des fourrures et autres objets, qui sont vendus, ou échangés contre des produits étrangers, avec les marchands turcs, persans, arméniens, bokhariens, qui viennent faire du commerce en Russie, et aussi, avec des marchands chrétiens. Ce que cet article produit à l'empereur, il est impossible de le déterminer exactement, car c'est chose variable et casuelle. On en jugera cependant d'après ce que la douane impériale a reçu l'an dernier de la Sibérie, savoir: 18,840 zibelines, 200 martres, 180 renards noirs, et en outre, d'autres produits.

On peut ajouter à cela les saisies et confiscations des biens de ceux qui sont en défaveur: ce qui monte à une forte somme; les contributions extraordinaires; les exac-

*) Erreur d'addition de Fletcher.

tions exercées sur les fonctionnaires, sur les couvents etc. . . . On n'emploie pas ces procédés par besoin, ou dans l'intérêt du prince et de l'état, mais en vertu du bon plaisir et de l'usage. Cependant, ils ont un prétexte, d'une politique grossière, barbare, et à la Scythe; on peut le trouver dans ces sophismes politiques que mettent en pratique les empereurs de Russie, et qui tendent tous à cette fin: dépouiller le peuple, et enrichir le trésor. Le dernier empereur, Ivan Vassiliévitch, avait à ce propos un dicton. Mon peuple, disait il, est, comme ma barbe, qui plus je la rase, plus elle devient épaisse. Il est comme les moutons, qu'il faut tondre au moins une fois l'an, ou sinon, leur toison les écrase.

Moyens employés pour faire arriver les biens du peuple dans le trésor impérial.

I.

Ne prévenir aucune extorsion, exaction, corruption des *kniaz, diak,* et autres fonctionnaires des provinces; au contraire, les laisser faire et se gorger jusqu'à ce que leur temps soit expiré. Alors, les appeler

au *pravëj**) pour leur conduite; leur prendre, comme à l'abeille son miel, tout leur butin, ou à peu près, pour le verser au trésor impérial, sans jamais rien en rendre au légitime propriétaire, quelque grande et évidente que soit l'injustice commise envers lui. Les *kniaz* et les *diak*, ces affamés qu'on expédie dans les provinces, et pour un an seulement, sont juste ce qu'il faut pour jouer ce rôle. On pourrait même les laisser plus longtemps en place, sans craindre que les choses changeassent de tournure, car elles sont ce qu'elles doivent être, en égard au caractère de ces fonctionnaires et à celui du peuple. C'est toujours depuis peu de temps qu'ils se sont abattus sur le peuple, et ils le sucent d'autant plus fort, comme ces mouches, auxquelles l'empereur Tibère avait coutume de comparer ses préteurs et ses employés de province: „Les mouches qui arrivent, disait il, se jettent sur les vieilles plaies."

---

*) *Pravëj:* recouvrement forcé d'une dette. Lieu où le débiteur est battu jusqu'à parfait payenent. Cf. chap. XIV.

II.

De temps à autre, choisir parmi ces agents, qui pillent le peuple, un des plus connus, et en faire un exemple public, afin que l'empereur paraisse mécontent de l'oppression de son peuple, et qu'il en reporte la responsabilité sur ses agents.

Voici, par exemple, ce que fit Ivan Vassiliévitch à un *diak* de province, qui, entre autres exactions, s'était fait apprêter une oie remplie d'argent. On amena cet homme sur la place du marché de Moscou; l'empereur était présent, et il fit un discours. „Voici, bonnes gens, disait-il, ces hommes qui voudraient vous manger comme du pain etc. . . .“ Il demanda ensuite à ses bourreaux: „Qui de vous sait découper une oie?“ Et il commanda à l'un d'eux de couper d'abord les jambes de l'homme, au milieu de l'os; puis ses bras, au dessus du coude; — tout en lui demandant encore: „Est-ce bon, l'oie?“ Enfin, il ordonna de lui couper la tête, afin qu'il fut bien comme une oie apprêtée. Tout cela aurait pu passer pour de la justice assez bonne — justice à la russe, s'entend —, n'eut été le but

qu'Ivan se proposait: en effet, il ne cherchait par là qu'à déguiser subtilement son oppression.

III.

Faire beaucoup d'étalage de ses besoins, lorsqu'on veut établir quelque grande taxe, ou imposition: ce que fit, au début de son régne, l'empereur actuel, Fédor Ivanovitch. On pensait que son père lui avait laissé beaucoup d'argent. Mais, sur le conseil de quelques-uns, il vendit presque toute son argenterie, et il en envoya aussi un peu à la monnaie, pour paraître manquer d'argent. Bientôt après, on établit une taxe nouvelle.

IV.

Laisser aux sujets toute liberté de faire des donations aux couvents — ce que beaucoup font par superstition, surtout dans leurs testaments — et de déposer dans les monastères leur argent et leurs autres valeurs. Cela est permis, sans aucune des restrictions habituelles dans certains pays chrétiens, et il en résulte que les monastères deviennent riches. Les empereurs ont leur but: ils veulent que toutes les richesses

du pays soient là reunies sous leur main, pour le jour où il leur plaira de les prendre, ce qu'ils font, et souvent, sans qu'il en soit bruit, car les moines aiment mieux lâcher quelque chose d'une fortune qui s'accroît toujours, que de la perdre tout entière, et d'une seule fois; sous le dernier empereur, ils ont eu cette crainte.

En effet, Ivan Vassiliévitch eut recours à une moyen étrange, que peu de princes auraient osé employer, se fussent-ils trouvés réduits à l'extrémité. Il abdiqua en faveur du grand prince Siméon*), fils de l'empereur de Kazan, en donnant comme raison son désir de laisser les affaires publiques pour vivre tranquillement en simple particulier. Or, à la fin de l'année, il dit à ce nouveau roi de se faire remettre toutes les chartes accordées aux évêchés et monastères, et qui leur profitaient depuis des siécles. Toutes furent biffées. Cela fait, Ivan reprit son sceptre, en homme mécontent d'une pareille conduite et du mauvais

---

*) Le Khan tartare Ssain Boulat, baptisé sous le nom de Siméon. Son gouvernement dura de decembre 1575 à septembre 1576.

gouvernement du nouveau roi. Il voulut, par amour pour l'Eglise et les religieuse, qu'on renouvellat les chartes, qu'on les reçut de sa main. Seulement, il se réserva et il annexa au domaine autant de terres d'église qu'il lui plût.

Outre ces terres, il extorqua ainsi aux évêchés et monastères une somme énorme: de quelques uns, 40,000, 50,000 et même 100,000 roubles. — Son but avait été d'abord d'enrichir son trésor, puis de dimineur la mauvaise opinion qu'on avait de son gouvernement, en montrant un autre encore pire. Il faut noter ici son étrange audace. Haï de ses sujets, et le sachant fort bien, il osa cependant mettre en selle, à sa place, un homme qui pouvait partir avec son cheval, pendant que lui, il était à pied.

V.

Envoyer des messagers dans les provinces qui produisent les marchandises propres à la Russie, telles que les fourrures, la cire, le miel etc. . . . Leur faire accaparer un, deux, ou quelquefois trois de ces produits, en en fixant le prix aussi bas qu'il lui plaît, et ensuite les vendre exces-

sivement cher aux marchands russes et étrangers. S'ils refusent d'acheter, leur forcer la main.

Cette contrainte se pratique également lorsqu'un produit indigène ou étranger, tel que du drap d'or, du drap large etc. . . . ayant été accaparé par l'empereur et emmagasiné au trésor, se détériore ou se gâte, pour avoir été gardé trop longtemps, ou par toute autre cause. On force les marchands, qu'ils le veuillent on non, à le prendre au prix de l'empereur. L'an dernier (1589) on accapara toute la cire du pays, de sorte que personne ne pouvait opérer sur cette marchandise, sauf l'empereur.

VI.

Prendre et accaparer des marchandises étrangères, telles que soiries, draps, plomb, perles etc...., importées par des marchands turcs, arméniens, boukhariens, polonais, anglais et autres. Puis, forcer les marchands russes à les acheter au prix de l'empereur.

VII.

Etablir un monopole pour les produits qui sont fournis à l'empereur à tître d'im-

pot ou de droit de douane, tels que fourrures, grains, bois etc. . . .; et ensuite, en hausser le prix. Il est alors interdit à quiconque de vendre des produits similaires, jusqu'à la fin de la vente impériale. Par ce moyen l'empereur se fait, de ses grains et autres provisions de bouche, environ 200,000 roubles par an, et de ses bois, foins etc. . . . 300,000 roubles, ou à peu près.

VIII.

Avoir dans chaque grande ville un Kabak (cabaret), où l'on vend de l'eau de vie (qu'on appelle le vin russe); de l'hydromel, de la bière, etc. . . . La recette est considérable. Les *Kabak* rapportent chacun 800 roubles, ou 900, ou 1000, ou même 2000 et 3000 roubles. Outre que l'établissement de ces cabarets est un moyen indigne et deshonorant de grossir le trésor, il en résulte des vices facheux. Les malheureux ouvriers et artisans y dépensent souvent tout ce qui devrait revenir à leurs femmes et à leurs enfants. Quelques uns mettent sur table 20, 30, 40 roubles ou davantage,

en faisant vœu de boire jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus rien. C'est, disent ils, en l'honneur de l'*Hospodare* (empereur). On en voit qui ont bu jusqu'à leurs vêtements, et qui restent tout nus. Lorsqu'ils sont au cabaret, personne ne peut leur dire d'en sortir, pour quelque cause que ce soit: ce serait nuire aux recettes de l'empereur.

IX.

Faire déclarer par des boyars de la cour, qui ont des maisons à Moscou et auxquels on a confiance, qu'ils ont été volés. Appeler alors les Zemskii (échevins) de la ville, et leur donner ordre de trouver les voleurs. Quand ils renoncent à mettre la main sur ceux-ci, condamner la ville, pour mauvaise administration, à une amende de 8000, 9000 ou 10,000 roubles par chaque fois. Cela se pratique fort souvent.

X.

Pour faire montre de leur pouvoir, souvent les empereurs commettent des exactions avec une subtilité grossière, qui est très claire, et cependant fort étrange. En

voici un exemple, donné par Ivan Vassiliévitch. Il envoya demander dans la Permie une certaine quantité de bois de cèdre, sachant bien que le pays n'en produit pas. Les habitants répondirent qu'ils n'avaient pu en trouver. Alors ils les condamna à payer 12,000 roubles, comme ayant caché ces bois de propos délibéré. — Il demanda aussi à la ville de Moscou plein un *Kolpak* de mouches vivantes, pour préparer une médecine. On répondit que la chose était impossible, car, quand même on parviendrait à prendre tant de mouches, comment les mesurer sans qu'elles s'envolent? Moscou eut donc à payer une amende de 7000 roubles.

Il extorqua 30,000 roubles à ses nobles, avec une subtilité égale, parcequ'étant allé chasser le lièvre, la chasse avait manqué. C'était eux, disait il, qui avaient détruit le gibier. Les nobles, comme c'est l'usage, firent payer cette somme à leurs *moujik*.

On trouvera peutêtre que c'est un procédé étrange, que de tondre ainsi jusqu'au vif de pauvres sujets, en plaisantant et en subtilisant: mais cela est en harmonie avec le caractère de ces empereurs,

et avec la misérable servitude de ce pays malheureux.

C'est par ces moyens, et d'autres semblables, que les empereurs de Russie grossissent leur trésor.

CHAPITRE XIII.

Condition du bas peuple.


Digitized by Google

On peut deviner en partie quelle est la condition du bas peuple, d'après ce qui a été dit du gouvernement, de sa forme, et de l'état de la noblesse, ainsi que de l'organisation des provinces et des principales villes.

1) Quant à sa liberté, on en jugera d'après ce fait: le bas peuple n'est pas classé, si bas que ce soit, et il n'a ni suffrage, ni accès à l'assemblée nationale (Sobor), ce qui d'ordinaire amène l'oppression de la classe exclue. En effet, les deux autres classes, le clergé et la noblesse, qui ont voix au parlement, quoiqu'avec moins de liberté qu'elles ne devraient en avoir, s'arrangent pour se debarrasser de toutes les charges en les mettant sur le dos du bas peuple. En outre, l'état de servitude de

celui-ci, non seulement vis à vis du prince, mais encore vis-à-vis des nobles — qui eux mêmes ne sont que des esclaves, surtout depuis quelque temps — est nettement reconnu dans les suppliques que le peuple adresse aux nobles ou aux principaux employés de l'empereur. Il s'y nomme en effet, et signe: *votre esclave* (*Kholop*), comme font aussi les nobles, en parlant à l'empereur. Certes, il n'y a pas de serviteur ou d'esclave plus tremblant devant son maître, et maintenu dans une servitude plus abjecte, que ces pauvres gens ne le sont, et cela sans exception, non seulement par l'empereur, mais par la noblesse, les principaux fonctionnaires, et les soldats. Aussi, lorsqu'un pauvre *moujik* rencontre un de ceux-ci sur le grand chemin, il faut qu'il se détourne, comme n'osant le regarder en face, et qu'il se prosterne en frappant la terre du front, de même que devant une idole.

2) Les terres, les marchandises et les autres propriétés du peuple sont exposées sans défense aux rapines et au pillage, non seulement des plus grands, mais encore des nobles, des employés et des soldats.

Outre les taxes, les douanes, les saisies et les autres exactions de l'empereur, le peuple est tellement tourmenté et pillé par les nobles, les employés et les messagers impériaux, — surtout dans les *Iam**) et dans les villes ou se tiennent les foires, qu'on voit des villages et des villes d'un demi mille et d'un mille de long qui n'ont plus d'habitants, tous s'étant enfuis pour échapper aux mauvais traitements et aux exactions. Sur la route de Moscou, dans cet espace d'un peu plus de 100 milles anglais qui sépare Vologda de Yaroslavl, on a en vue au moins cinquante *dérevnia* ou villages, les uns d'un demi mille, les autres d'un mille de long, qui restent désolés, et sans habitants. De même dans le reste du royaume, à ce que m'ont dit ceux qui ont eu plus que moi le temps ou l'occasion d'y voyager.

Cette oppression exercée sur le peuple lui ôte le courage de travailler. Il sait trop que plus il a, plus il est en danger, non seulement pour ses biens, mais pour

---

*) *Jam*: station de poste; village astreint à fournir des moyens de transport aux messagers du tsar.

sa vie. Dès que ces gens ont quelque chose, ils le cachent comme ils peuvent, tantôt le déposant dans quelque monastère, tantôt l'enfouissant sous terre et dans les bois, comme on fait lorsqu'on craint une invasion de l'étranger. Souvent vous les verrez trembler, de crainte qu'un boyar ne sache ce qu'ils ont à vendre. J'en ai vu quelquefois, quand ils avaient étalé leurs marchandises pour qu'on fit son choix, regarder derrière eux et du côté des portes, comme s'ils craignaient qu'un ennemi ne les surprit et ne mit la main sur eux. Si je leur en demandais la cause, ils me disaient: „J'avais peur qu'il n'y eut ici quelque noble ou quelque *enfant boyar*. Il me prendrait ma marchandise de force."

Tout cela fait que le peuple, quoique d'ailleurs endurci aux fatigues, s'abandonne à la paresse et devient ivrogne. Ce qu'il gagne ne fait que passer de la main à la bouche. Aussi les produits de la Russie, la cire, les suifs, les peaux, le lin, le chanvre etc. . . . sont moins abondants que par le passé et leur exportation plus faible. Le peuple, opprimé et dépouillé de ce qu'il gagne, est découragé du travail.

Cependant, il faut noter que, malgré cette oppression, il y a eu naguère trois marchands, trois frères, opérant ensemble avec un même fonds, qui se sont trouvé posséder 300,000 roubles en numéraire, sans compter les terres, le bétail et les marchandises. Ce succès venait en partie de ce qu'ils vivaient loin des yeux de la cour, à Vikhida, qui est à plus de 1000 milles de Moscou. Des gens bien informés assurent qu'ils employaient toute l'année 10,000 hommes à fabriquer du sel, à faire des transports par terre et par eau, à couper du bois etc. En outre, ils possédaient au moins 5000 serfs, habitant et cultivant leurs terres.

Ils avaient à eux des médecins, des chirurgiens, des apothicaires, et des artisans de tout genre, allemands et autres. Ils payaient, dit-on, à la douane 23,000 roubles par an — c'est pour cela qu'on ne les arrêtait pas dans leur commerce — et en outre ils entretenaient des garnisons sur la frontière de Sibérie, près de laquelle ils habitaient. L'empereur se contenta donc de puiser dans leur bourse, jusqu'au moment où ils eurent gagné du terrain en Sibérie,

et rendu la contrée habitable, en brulant et coupant les bois de Vikhida à Perm, sur une étendue d'environ 1000 verstes. Alors, il leur prit tout ce pays.

Bientôt, cela ne lui suffit plus. La politique russe ne permet point à un sujet, surtout à un *moujik*, de s'élever à une telle fortune. Aussi l'empereur se mit-il à les manger, morceau par morceau. Il leur prenait en une fois, tantôt 20,000 roubles, tantôt davantage; si bien que maintenant, leurs fils ne sont pas gênés par le trop de fortune, car il leur reste bien peu de ce qu'avaient leurs pères. La différence est entrée dans le trésor impérial. — Ils se nommaient Iacov, Grigorii et Simon, fils d'Onyka. *)

Quant aux qualités du peuple, quoiqu'il paraisse assez apte à recevoir tous les arts, comme on peut en juger d'après l'esprit naturel des hommes et même des enfants, il n'excelle cependant dans aucun métier,

*) Ce sont les ancêtres de la grande famille des Strogonov. C'est à eux et au Kosak Jermak Timoféïévitch qu'Ivan le Terrible dût la conquête de la Sibérie (1581—1584) dont il n'eut connaissance qu'après coup.

et moins encore dans ce qui est du savoir et des lettres, dont on l'écarte avec intention, aussi bien que du service militaire. On pense que moins ils auront de raison et de valeur, plus ils seront faits pour la servitude et peu disposés à tenter d'en sortir. C'est dans le même but qu'on leur interdit les voyages, de peur qu'ils n'apprennent quelque chose, et ne voient les mœurs des autres peuples. Vous rencontrerez rarement un Russe qui voyage, à moins que ce ne soit un ambassadeur, ou bien un homme qui s'est évadé de son pays; cela est d'ailleurs chose fort difficile, car la frontière est surveillée de très près, et le chatiment, lorsqu'on est pris, est la mort, et la confiscation des biens. Le peuple n'apprend qu'à lire et à écrire, et cela même est fort rare. La même politique a rendu difficile l'accès du royaume aux étrangers des pays civilisés. Ils ne sont admis qu'autant que l'exigent les besoins du commerce d'importation et d'exportation. — Aussi a-t-on discuté cette année (1589) un projet d'après lequel on aurait renvoyé et confiné tous les marchands étrangers dans les villes frontières, et apporté pour l'avenir

des difficultés à l'admission de ces marchands dans l'intérieur du royaume. On craint la contagion de leurs mœurs, qui sont meilleures, et celle des qualités qui les caractérisent.

C'est encore pour maintenir le peuple dans son abaissement que les lois du pays attachent chacun à la classe où il est né. Ainsi, le fils d'un *moujik*, d'un artisan, d'un cultivateur, restera toujours *moujik*, cultivateur, artisan, à moins qu'ayant appris à lire et à écrire, il n'arrive à être prêtre ou *diak*.

La langue russe est identique au Slavon, qui, à ce qu'on croit, sort plutôt du Russe que le Russe du Slavon. En effet, on sait que les Slaves viennent de la Sarmatie, et qu'en souvenir de leurs conquêtes, ils se sont donné le nom de *slaves*, qui signifie *célèbre* et *glorieux*, car il vient de *Slava*, en Russe et en Slavon: gloire, renommée.*)

---

*) Etymologie actuellement admise: *Slovo*, parole; Slave, celui qui parle (d'une manière intelligible). C'est par opposition à celui qu'on ne comprend pas et qu'on appellera le *muet*: *Niémets*, l'Allemand. — Même rapport en langue allemande entre *deuten*, expliquer, et *deutsch*, nom de peuple.

Lorsque plus tard les Slaves ont été subjugués et foulés aux pieds par d'autres peuples, les Italiens, leurs voisins, ont donné à leur nom une signification opposée, et ils ont appelé *slave* le serviteur et le paysan, suivant en cela l'exemple donné par les Romains à propos des Gèthes et des Syriens. — L'alphabet russe n'est que l'alphabet grec, un peu altéré.

Quant aux métiers, aux aliments et aux vêtements des Russes, il en sera question dans le chapître qui traite de la vie privée.

Une politique qui oblige chacun à rester dans la classe et au rang où se trouvaient ses pères, est plus propre à maintenir les sujets dans la servitude, et plus convenable par conséquent dans un état comme la Russie, qu'elle n'est bonne pour développer le mérite et enfanter des talents rares et exquis parmi la noblesse et le peuple. Elle enlève en effet tout espoir de recompense, et arrête chacun dans les efforts qu'il pourrait faire pour s'élever, en mettant chacun d'autant plus en danger qu'il se distingue davantage par la noblesse et l'excellence de ses qualités.

CHAPITRE XIV.

De la justice, et de la manière de procéder, au civil et au criminel.

Il existe trois degrés de juridiction civile, en fait de contrats et d'autres matières de même genre. Les tribunaux inférieurs sont ceux de l'*ancien* (goubnoi starosta) et du centenier (sotskii starosta). Ils semblent avoir été établis pour la commodité du public. Ces magistrats, qui sont nommés par les *kniaz* et les *diak* de la province, connaissent des contestations qui s'élèvent entre voisins, dans la centurie sur laquelle leur juridiction s'étend. Si les parties n'acceptent pas leur décision, elles peuvent porter l'affaire devant le tribunal du second degré.

Ce tribunal existe dans chaque chef-lieu de province. Il est composé du *kniaz* et du *diak*, commissionnés, comme on l'a dit, par les chefs des quatre *tchetverte*. On appelle de ses jugements devant la cour

suprême, qui se tient à Moscou, la résidence des chefs des *tchetverte.* Ceux-ci sont les juges en dernier ressort de toute affaire civile qui s'élève dans la juridiction de chacun d'eux, soit qu'ils en aient été saisis directement, soit qu'elle leur arrive par voie d'appel.

Voici quelle est la procédure en matière civile. D'abord, le plaignant présente une supplique, dans laquelle il expose sa cause et le dommage qu'il a éprouvé. On lui accorde une prise de corps, qui est remise au *pristav* ou commissaire. Celui-ci est chargé d'arrêter l'intimé, qui doit fournir caution qu'il se présentera le jour dit, faute de quoi il est à la discrétion du *pristav,* qui s'assure de sa personne comme il l'entend.

Ces commissaires sont en grand nombre, et ils se distinguent par leur dureté et leur cruauté envers les prisonniers. D'habitude, ils les mettent aux fers, les chargeant autant qu'ils peuvent porter, afin de tirer d'eux plus d'argent. Quand même il ne s'agirait que de six sous, le prisonnier aura la chaîne au cou, aux bras et aux jambes. Lorsqu'il comparaît devant le juge, le

plaignant expose son affaire telle que l'a présentée sa supplique. Quant à avoir, pour défendre sa cause, des procureurs, des conseils, des fondés de pouvoir ou des avocats, c'est chose qu'on ne connait pas en Russie. Chacun doit dire son affaire et plaider pour soi, comme il peut.

S'il y a des témoins ou des preuves, on les produit devant le juge. S'il n'en existe pas, ou que le bon droit ne résulte clairement ni des plaidoyers, ni des preuves, le juge demande à l'une des parties — au demandeur, ou au défendeur, à son choix — si elle veut baiser la croix pour confirmer ce qu'elle avance, ou ce qu'elle nie. Celui qui accepte, gagne sa cause. Cette cérémonie ne se fait pas devant la cour, mais à l'église, où un agent conduit celui qui doit jurer. Cependant, l'objet en litige reste pendu à un clou, ou au pied de l'image, prêt à être remis aux mains de celui qui aura baisé la croix devant l'image.

Le baisement de croix est comme un serment en action, et il est regardé comme une chose sacrée, que personne n'oserait profaner par un mensonge. Si dans une affaire, les deux parties offrent de baiser la croix,

on tire au sort, et celui qui a le bon lot est supposé avoir raison, et gagne sa cause. L'autre est donc obligé de payer la dette, et de plus une amende, qui est de dix pour cent, comme il a été dit.

L'affaire jugée, le perdant est livré au commissaire, qui a mission du tribunal de le conduire au *pravej*, à moins qu'il ne paie comptant, ou qu'il ne satisfasse la partie adverse. Le *pravej* est un lieu, voisin du tribunal, où ceux contre lesquels il y a sentence, et qui se refusent à payer, sont battus à coups de trique sur les os des jambes et les mollets. Chaque matin, de huit heures à onze, on les amène au *pravej*, et on les frappe de cette manière jusqu'à parfait paiement. Le reste du jour et la nuit, le commissaire les tient aux fers, à moins qu'ils ne fournissent caution de se trouver au *pravej* à l'heure fixée. On peut en voir, rangés en ligne, quarante ou cinquante qu'on bâtonne ainsi chaque matin, et qui poussent des cris à faire pitié. Si après avoir passé un an au *pravej*, ils ne veulent pas, ou ne peuvent payer, la loi leur permet de vendre femme et enfants, soit pour toujours, soit pour quelques an-

nées, et si le prix obtenu ne suffit pas pour éteindre la dette, le créancier peut les prendre eux-mêmes pour esclaves, à temps, ou à perpétuité, suivant le chiffre de la dette.

Les affaires qui manquent de preuves directes, ou qui portent sur des conjectures et des circonstances à apprécier par le juge, trainent en longueur, et rapportent beaucoup au juge et aux agents judicaires. S'il s'agit d'un billet ou d'une obligation, on obtient d'ordinaire bonne et prompte justice. Les billets sont très simples, et dans la teneur suivante: *Je soussigné, Ivan Vassiliévitch, ai emprunté d'Alifons Dimitriévitch la somme de cent roubles, monnaie courante de Moscou, à partir du Krechtchénie* (l'Epiphanie) *jusqu'au Sobornoé Voskrésénie, sans intérêt. Et si, le dit jour, je n'ai pas remboursé, je devrai intérêt pour la dite somme, au taux usité, savoir, un rouble sur cinq. Sont témoins, Mikhita Sidroveski etc. . . ., soussignés. Moi, Gabriil Iacovelski, j'ai écrit ce billet, en l'année* 7096. Les témoins et le débiteur mettent leur endos au billet, s'ils savent écrire. Il n'existe aucune autre espèce de signature ou de sceau.

Lorsqu'on arrête quelqu'un pour un crime — trahison, meurtre, vol, ou autre fait de ce genre — on l'amène d'abord devant le *kniaz* et le *diak* de la province à laquelle il appartient, et il est examiné par eux. L'unique procédé d'enquête en pareil cas est la torture. Ainsi, on les fouette avec des nerfs de bœuf ou des lanières de cuir, de l'épaisseur d'un doigt, qui donnent un rude coup, et entrent dans les chairs. D'autres fois, on les attache à une broche et on les fait rôtir, on brise, ou l'on tord une côte avec des pinces rouges; ou coupe la chair sous les ongles etc. . . .

L'accusé ainsi examiné, et toutes preuves, tous témoignages reçus contre lui, le résultat de l'enquête est expédié à Moscou, au chef du *tchetverte* dont la province dépend. Celui ci dépose les pièces sur la table du conseil; elles sont lues par ce tribunal, qui seul a droit de vie et de mort, et il rend sa sentence, sur examen des pièces, sans jamais voir ou entendre l'accusé, qu'on garde en prison là où les faits se sont passés, ne l'envoyant jamais devant son juge. L'accusé reconnu coupable, on le condamme à mort, et le genre du supplice est propor-

tionné au crime. La sentence est expédiée par le chef du *tchetverte* au *kniaz* et au *diak*, qui sont chargés de la faire exécuter. Le condamné est conduit à la mort, les mains liées, et un cierge allumé entre ses doigts.

Voici quels sont les supplices capitaux: on pend, on coupe la tête, on assomme, on noie, on fait passer sous la glace, on brûle etc. . . . La plupart du temps, ceux qui sont condamnés en été, on les garde jusqu'à l'hiver, pour les assommer et les faire passer sous la glace. Tout cela n'est que pour les gens du commun. Si un noble a volé ou tué un pauvre *moujik*, il est difficile qu'il soit puni, ou même appelé à rendre compte. La raison, c'est que le *moujik* est regardé comme l'esclave du noble. Si un *Sinaboyarski*, ou soldat gentilhomme, commet un vol ou un meurtre, il sera par aventure emprisonné, au bon plaisir de l'empereur. Le fait est-il très notoire? Alors, il recevra peut-être le fouet, et d'ordinaire après cela, tout sera dit.

Si quelqu'un tue son serviteur, on ne lui dit rien, ou peu de chose, par la même raison. Cet homme étant son *kholop*, il

avait droit même sur sa vie. Tout au plus, si le coupable est riche, sera-t-il condamné à payer à l'empereur une petite amende. Ainsi, on en veut plus à sa bourse qu'à son crime.

Il n'y a pas de loi écrite,*) sauf un petit livre, qui régle le temps et la tenue de l'audience, la procédure et toutes les autres formes de la justice, mais sans rien établir qui puisse guider le juge dans ses arrêts. La loi unique en Russie est la *loi vivante*, c'est à dire le bon plaisir de l'empereur et de ses agents. Cela nous montre combien est misérable la condition de ce pauvre peuple, qui est forcé d'avoir pour loi et pour juge ceux-la même contre l'injustice et l'oppression inouie desquels il aurait tant besoin d'être armé de bonnes et fortes lois.

---

*) Erreur de Fletcher. Il y avait eu en Russie: au XIe siècle, la *rouskaïa pravda* d'Yaroslav, augmentée par ses fils; au XIIe, la révision de ce code par Vladimir II, Monomaque; à la fin du XVe, le *Soudebnik* d'Ivan III; et enfin, le Soudebnik d'Ivan le Terrible, promulgué en 1550.

Imprimerie de Bär & Hermann a Leipzig.

LA
RUSSIE AU XVIe SIÈCLE

PAR

GILES FLETCHER,

Ambassadeur d'Élisabeth d'Angleterre.

AVEC UNE INTRODUCTION

par

CHARLES DU BOUZET.

II

LEIPZIG ET PARIS,
Librairie A. Franck
Alb. L. Herold.
1864.

CHAPITRE XV.

L'armée, ses officiers, leurs salaires.

Les soldats portent le nom d'*enfants-boyars* (*sini* ou *diéti boiarskié*), parce qu'ils sont tous gentilshommes en vertu de leur profession. En effet, tout soldat en Russie est gentilhomme, et il n'y a de gentilshommes que les soldats. Leur profession est héréditaire, de sorte que le fils d'un gentilhomme, soldat de naissance, reste militaire toujours et partout, et ne s'occupe que des choses de la guerre. Dès qu'il est d'âge à porter les armes, il vient se présenter au bureau du grand connétable (rasriad); on y inscrit son nom et on lui donne des terres pour vivre; ce sont d'ordinaire celles dont son père jouissait. Ces terres, destinées à l'entretien de l'armée, et dépendant du *rasriad*, sont en nombre déterminé, et on n'y ajoute et on n'en re-

tranche rien. Seulement si le nombre des hommes soldés est suffisant et que toutes les terres soient déjà réparties, on ajourne ceux qui se présentent, et ils n'ont rien, à moins qu'on ne divise une terre entre deux. De là, de grands désordres dans le pays. Lorsqu'un soldat a plusieurs enfants, dont un seul peut-être se trouve employé et nourri par l'empereur, les autres sont forcés pour vivre d'user de moyens iniques, de nuire aux *moujik* et de les opprimer.

Voici la composition de l'armée permanente:

I.

Les gardes de l'empereur (dvorianin) sont au nombre de 15,000 cavaliers avec leurs capitaines et les autres officiers. Ils sont toujours prêts à marcher. Ils forment trois classes, dont chacune a son rang et sa solde. Les premiers sont les *dvorianin bolichoi* (grands gentilshommes), qui reçoivent par an jusqu'à 80 à 100 roubles, et jamais moins de 70. Les seconds s'appellent *moyens gentilshommes* (sérednii dvorianin); ils touchent 50 ou 60 roubles, et 40 au minimum. Le salaire des *diéti boi-*

arskié, qui composent la dernière classe, flotte entre 12 et 30 roubles; quelques-uns en reçoivent 20 ou 25. La moitié de cette solde est payée à Moscou, et l'autre moitié, par le général, lorsqu'il y a guerre et qu'on les emploie. Alors ils ont solde entière, et la dépense totale monte par an à 55,000 roubles*). Outre ce salaire, ils ont tous des terres, plus ou moins suivant leur rang. Le revenu qu'ils en tirent doit être de 20 roubles au moins.

II.

Outre cette troupe d'élite, qui sert de garde à l'empereur lorsqu'il fait la guerre en personne, et qui ressemble aux prétoriens romains, il existe un corps de 65,000 cavaliers, levés, équipés et entretenus par 110 personnes choisies par l'empereur entre ceux des nobles qui lui inspirent le plus de confiance. Le nom de ceux-ci est inscrit, et ils reçoivent, pour eux et pour leurs

*) Erreur de chiffres. 55,000 roubles répartis entre 15,000 hommes ne donneraient pour chacun qu'une moyenne de 3 roubles 66 kopek, tandis que, d'après Fletcher, ils reçoivent de 12 à 100 roubles. Probablement le texte est corrompu.

soldats, une somme annuelle de 40,000 roubles. Qu'il y ait guerre ou non avec les Tartares, ces 65,000 hommes vont chaque année à la frontière tartare, à moins qu'ils ne soient employés ailleurs.

Il peut sembler dangereux pour un état de mettre dans la main de la noblesse de si grandes forces, se rassemblant chaque année dans un lieu déterminé. Mais la chose est réglée de telle manière qu'il n'en résulte aucun péril pour l'empereur et pour l'État. 1° Ces nobles sont nombreux (110) et l'empereur les change aussi souvent qu'il lui semble bon. 2° N'ayant que de faibles revenus personnels, ils dépendent de l'empereur. Ils ne reçoivent leurs 40,000 roubles qu'au moment de la paye des soldats. 3° Ils vivent, pour la plupart, à côté de l'empereur, étant membres soit du conseil privé, soit du grand conseil. 4° Ils sont plutôt des payeurs que des capitaines, car ordinairement ils ne font pas campagne, à moins d'un ordre spécial de l'empereur.

Ainsi le nombre total des cavaliers toujours disponibles et recevant une solde régulière est d'environ 80,000. Lorsque l'em-

pereur a besoin, ce qui est rare, d'en avoir davantage, il prend ce qu'il lui faut d'enfants-boyars en disponibilité. Cela ne lui suffit-il pas? Il donne ordre à ses nobles de lui amener tout équipé un certain nombre de leurs cultivateurs (kholop). Ceux-ci, quand ils ont fait leur service, déposent leurs armes, et retournent à leurs travaux serviles.

III.

L'infanterie permanente se compose de 12,000 tirailleurs (striélitsi).* 5000 d'entre eux restent à Moscou, ou dans toute autre place où l'empereur réside. 2000 *tirailleurs de l'étrier* (strémiannié striélitsi) sont attachés à sa personne, et vivent à la cour ou dans sa maison. Les autres habitent les villes de garnison, jusqu'à ce qu'on ait besoin d'eux pour faire campagne. Ils reçoivent chacun sept roubles par an, et douze mesures de seigle et d'avoine.

---

*) Troupe créée par Ivan III; augmentée et rendue permanente par Ivan IV, le Terrible, à l'occasion du siége de Kazan.

IV.

Quant aux mercenaires étrangers, il y a maintenant 4300 Polonais; environ 4000 Tcherkess*) polonais, dont 3500 sont dans les garnisons; environ 150 Allemands et Écossais; un corps d'une centaine de Grecs, Turcs, Danois et Suédois. On les emploie surtout contre les Tartares et les Sibériens, de même qu'on oppose aux Polonais des Suédois et aux Suédois des Tartares, qu'on engage quelquefois, mais seulement pour un temps. On pense qu'il est d'une bonne politique de ne se servir de ces mercenaires que sur la frontière la plus éloignée de leur pays.

Voici les noms et les rangs des principaux chefs de l'armée. D'abord, le *grand général* (voévoda bolichoi), qui est le lieutenant général de l'empereur. Il est pris communément dans l'une des quatre plus nobles familles, mais on choisit de préférence un homme de peu de capacité et de peu d'expérience dans la guerre. S'il n'a

*) *Tcherkess*: peuplade Kosak. Ils vivaient sur le Dniepr, et ils ont donné leur nom à la ville de Tcherkess.

d'autre mérite que sa noblesse, qui le fera aimer des soldats, il convient d'autant mieux, car ici on veille avec soin à ce qu'un homme ne réussisse pas noblesse et pouvoir, surtout s'il a du mérite, ou de l'aptitude pour la politique.

Actuellement le grand général est d'ordinaire un de ces quatre *kniaz:* Féodor Ivanovitch Mstislavskoi, Ivan Mikhaïlovitch Glinskoi, Tcherkaskoi et Troubetskoi. Ce sont gens de grande noblesse, mais fort simples d'ailleurs, quoique Glinskoi soit, dit-on, un peu plus fort que les autres. Pour suppléer à l'insuffisance du grand général, on lui adjoint comme lieutenant général un *voévoda* moins noble, mais de valeur et d'expérience. Le grand général a l'autorité, et son lieutenant le commandement. Aujourd'hui le premier homme de guerre est un *kniaz* Dimitrii Ivanovitch Chvorostinin, vieux général expérimenté, qui a, dit-on, rendu de grands services contre les Tartares et les Polonais. Immédiatement au dessous du grand général et de son lieutenant, quatre hommes se partagent le commandement de l'armée. On peut leur donner le nom de maréchaux de camp.

Chacun d'eux a sous ses ordres un des quarts de l'armée, qui sont: l'aile droite (pravo polk); l'aile gauche (liévii polk); le corps détaché (rasnii polk), qui est chargé des expéditions soudaines, et au besoin de secourir ou de suppléer les autres corps; l'arrière-garde (storojévoi polk). Chaque maréchal de camp a sous lui deux officiers, qui doivent deux fois au moins la semaine passer la revue de leurs troupes et les exercer, et qui sont juges de toutes fautes et de tous désordres advenus dans le camp. Ces officiers, au nombre de huit, sont ordinairement pris parmi les 110 nobles dont j'ai parlé, qui reçoivent et distribuent la solde. Ils ont sous leurs ordres des *golova*, qui commandent à 100, à 500 ou à 1000 hommes; des cinquanteniers (piatidéciatnik); enfin, des *dizèniers* (déciatnik).

Outre le *voévoda*, ou général en chef, dont nous avons parlé, il y a deux *voévoda*. Le premier est grand maître de l'artillerie, et il a sous lui divers officiers nécessaires pour ce service. Le second s'appelle *golova voévoda;* on lui donne mille cavaliers d'élite pour battre le pays et éclairer l'armée, et il est chargé de la tour mobile,

dont nous parlerons plus loin. — Tous ces officiers et employés doivent chaque jour voir le général en chef pour prendre ses ordres, et l'informer de ce qu'il y aurait à faire dans leur service.

CHAPITRE XVI.

Levée des troupes. Armes et vivres.

Lorsqu'il y a guerre, ce qui arrive presque chaque année avec les Tartares, et fort souvent avec les Polonais et les Suédois, les chefs des quatre *tchetverte* envoient au nom de l'empereur des ordres au prince et au diak de chaque province, et ceux-ci font proclamer dans les chefs-lieu que „tous les enfants-boyars aient à se présenter à la frontière, en tel lieu et jour, et à tel capitaine.“ Dès qu'ils arrivent, on prend leurs noms. Des officiers sont commissionnés à cet effet par le *Rasriad*, en qualité de commissaires de l'armée. Si quelque enfant-boyar fait défaut au jour dit, il est mis à l'amende et puni très-sévèrement.

Le général en chef et les principaux officiers sont choisis par l'empereur lui-même, qui leur donne le titre et l'emploi qu'il juge convenable pour le présent. Les soldats

une fois rassemblés, on les répartit par compagnies de 10, de 50, de 100 et de 1000 hommes, dont chacun a son chef. Ces compagnies forment quatre légions (polk), bien plus fortes numériquement que la ligne romaine, et dont chacune est commandée par un chef, qui a, nous l'avons dit, l'autorité d'un maréchal de camp.

Les soldats russes sont armés à la légère. Le simple cavalier n'a qu'un arc placé dans son étui sous le bras droit, et un carquois et un sabre qui pendent à gauche, quelques-uns ajoutant à cela un étui à poignards, une javeline ou une massue qu'on attache sur le cheval. Le général, les principaux chefs et les nobles ont leurs chevaux richement capaçonnés, avec des selles de drap d'or, des brides à franges de soie, à ornements en or repoussé et garnies de perles et de pierres précieuses. Eux-mêmes sont couverts d'une belle armure d'acier éclatant (boulatnii), qu'ils couvrent ordinairement de drap d'or, et qui est bordée d'hermine. Leur casque en acier est d'un grand prix. Ils ont l'arc, les flèches, le sabre au côté, et l'épieu à la main. On porte devant eux un autre beau

casque et leur sceptre de cavalier. Les sabres, les arcs, les flèches sont à la mode turque*). Les Russes savent, comme les Tartares, lancer des flèches par derrière, en reculant ou en fuyant.

Les *strielsi* n'ont qu'une arme à feu à la main, un sabre au côté, et au dos une hache de combat. La monture de leurs armes à feu est droite et grossière; le canon est fait sans art, très lourd, et cependant d'un faible calibre.

Quant aux vivres, l'empereur ne fournit rien, ni aux soldats, ni aux capitaines, et il ne fait aucun approvisionnement, sauf quand par aventure, il veut bien leur donner des blés pour leur argent. Chacun doit apporter pour quatre mois de vivres, et au besoin, ordonner aux cultivateurs de ses terres de lui en fournir davantage, soit au camp, soit ailleurs. Les Russes ont cet avantage que leur manière de se nourrir et de se loger les prépare d'avance à la vie

*) Voir relativement aux cavaliers russes et à leur armement, les dessins faits par Herberstein dans ses ambassades à Moscou en 1515 et 1525, et publiés par lui en 1559 dans ses *rerum Moscoviticarum commentarii*.

de soldat. Cependant, les chefs et les personnes de distinction ont des tentes comme les nôtres, et des vivres de meilleure quaité. On apporte d'ordinaire au camp une sorte de biscuit appelé *soukhari*, et de la farine, qu'on mouille pour en faire des boulettes de pâte (tolokno)*), qui se mangent crues en place de pain. En fait de viande, ils ont du lard, ou quelquefois d'autres viandes et du poisson séché à la hollandaise.

Si le soldat russe était aussi ferme dans l'action qu'il est dur à la fatigue et à la souffrance, ou s'il avait autant d'aptitude et d'éducation militaire qu'il a d'indifférence pour le logement et les vivres, il dépasserait de beaucoup les soldats de nos contrées, tandis que maintenant il leur est très inférieur en courage et il sert moins bien. Cela vient en partie de sa condition servile, qui ne lui permet pas de développer sa valeur, et en partie du manque de récompenses et d'honneurs; car, quelque service qu'il rende, quelque action d'éclat qu'il fasse, il n'a guère l'espoir d'en recevoir le prix.

*) *tolokno*: farine d'avoine séchée.

CHAPITRE XVII.

Ordre de marche, manière de combattre et discipline militaire.

Les Russes ont plus de confiance dans le nombre que dans le courage des soldats ou l'habileté des chefs. Ils sont conduits et marchent sans ordre, sauf que les quatre corps (*polk*) dont l'armée se compose restent chacun sous ses enseignes, et qu'ils chargent en masse, tous à la fois et confusément, sur l'ordre du général. Les chefs des cavaliers ont chacun à l'arçon de la selle un petit tambour de bronze, sur lequel ils frappent pour donner le signal de la charge.

Il y a aussi d'énormes grosses caisses établies sur un plancher que portent quatre chevaux réunis par des chaînes; chaque grosse caisse est battue par huit hommes. Ils sonnent du clairon et de la trompette d'une manière sauvage et bien différente

de la nôtre. Lorsqu'ils chargent ou qu'ils font quelque invasion, ils poussent tous ensemble un grand cri, aussi fort qu'ils puissent crier, ce qui se joignant au son du tambour, du clairon et de la trompette fait un bruit confus et terrible. C'est ainsi qu'ils attaquent, lançant d'abord leurs flèches, puis le sabre en main, et l'agitant, le brandissant par bravade au-dessus de leurs têtes, avant d'en venir aux coups.

Comme leur infanterie n'est jamais en bon ordre, on la poste d'habitude en embuscade, ou dans une forte position, d'où elle peut sans grand dommage faire le plus de mal possible à l'ennemi. Dans une bataille rangée, ou dans le cas d'une grande invasion des Tartares, l'infanterie se tient dans l'enceinte du château mobile (*gouliai gorod*), qu'amène avec elle le *Golava Voévoda,* dont j'ai déjà parlé. Le château peut au besoin être établi sur une ligne de un à sept milles. Il ne consiste que dans une double muraille en bois, qui protège devant et derrière, et qui laisse, entre ses deux côtés, un vide de trois yards environ, de sorte qu'à l'intérieur on a assez d'espace pour charger et décharger les armes à feu

et se servir des autres armes. Cette muraille est close aux deux extrémités, et a de chaque côté des meurtrières pour tirer ou pour combattre à l'arme blanche. Elle suit partout l'armée. Les pans de mur sont portés sur des chars que traînent des chevaux qu'on n'aperçoit pas, car ils disparaissent sous leur charge. Lorsqu'on arrive à la place que le *Golava Voévoda* a choisie d'avance pour y établir le château mobile, on l'installe suivant le besoin, tantôt sur un mille de long, tantôt sur deux ou trois, ou davantage, ce qui se fait rapidement et sans outils, sans charpentier, car le bois est taillé de manière à ce que chaque pan s'emboite dans un autre, d'une manière que comprendra facilement quiconque connaît le mode de construction des Russes.

Dans ce château se tiennent les tireurs, bien défendus, et avec avantage, surtout contre les Tartares, qui n'ont pas de canon et ne portent d'autres armes que le sabre, l'arc et les flèches. Il se trouve aussi à l'intérieur des pièces de campagne, dont on se sert suivant l'occasion. Contre les Tartares, on conduit peu de pièces de cam-

pagne, mais lorsqu'on a affaire aux Polonais, dont on tient plus grand compte, l'armée entre en campagne mieux fournie de munitions de toute espèce et des provisions nécessaires. On croit qu'aucun prince chrétien n'a une plus forte réserve de munitions que l'empereur de Russie, ce dont on peut juger en partie d'après le magasin d'artillerie de Moscou, où se trouvent des pièces de gros calibre, toutes en bronze, fort belles et en excessive quantité.

Le soldat russe passe pour mieux se défendre dans un château ou une ville, qu'en plaine et de pied ferme, ce qu'on a toujours observé dans les guerres, et par exemple, il y a environ huit ans, au siége de Pskov, où le roi de Pologne, Étienne Battori, à la tête d'une armée de 100,000 hommes, fut repoussé et forcé enfin de lever le siège, avec une perte d'un grand nombre de ses meilleurs capitaines et soldats. Mais dans les batailles, on remarque que les Russes sont toujours battus par les Polonais et les Suédois.

Si un homme se comporte avec plus de vaillance que les autres, ou s'il rend quelque service signalé, l'empereur lui envoie

une plaque d'or, portant l'empreinte de St-George à cheval, qu'il laissera pendre à sa manche ou fixera sur son bonnet. Cela est regardé comme le plus grand honneur que puisse mériter un service quelconque.

CHAPITRE XVIII.

Colonies; conservation par la force des territoires conquis ou achetés.

Dans ces derniers temps, les empereurs russes ont beaucoup étendu leurs Etats. Leur première conquête après celle de la principauté de Moscou — nous avons dit qu'auparavant ils n'étaient que princes de Vladimir — fut celle de la ville et de la principauté de Novgorod, à l'ouest et au nord-ouest: grande augmentation de leurs domaines, et qui leur donna la force d'acquérir le reste. Ce fut, vers 1480*, l'œuvre d'Ivan III, bisaïeul de Féodor, actuellement régnant. Ce prince commença également à empiéter sur la Lithuanie et la Livonie; mais les conquêtes de quelques parties de ces pays, qu'il ne fit que projeter et tenter, furent poursuivies et accom-

---

*) Soumission de Novgorod en janvier 1478.

plies seulement par son fils Vassilii. Celui-ci s'empara le premier de la ville et de la principauté de Pskov (1510), et ensuite, vers 1514*), de Smolensk et de son territoire et de beaucoup d'autres villes importantes, avec le pays qui en dépend. Ces victoires sur les Lettes ou Lithuaniens et leur grand prince Alexandre**), il les dut plutôt aux discordes civiles et à la trahison qu'à sa politique ou à ses forces. Toutes ses conquêtes furent perdues il y a huit ou dix ans par son fils Ivan (IV) Vassiliévitch, lors du traité qu'il conclut avec Étienne Battori, roi de Pologne †), à cause de ses défaites et des inquiétudes que lui donnait l'état intérieur de son empire. De ce côté, il ne reste

*) Prise de Smolensk, en 1515; trève de 5 ans, à courir du 25 décembre 1522, qui laisse à la Russie Smolensk, et établit comme frontière le Dnieper, l'Ivaka et la Méria.

**) Alexandre était mort en août 1506, et il avait eu pour successeur comme grand-duc de Lithuanie et roi de Pologne son frère Sigismond.

†) Traité de janvier 1582, par lequel Ivan le Terrible renonce à ses prétentions sur la Livonie, et cède Polotsk.

plus aux Russes que Smolensk, Vitebsk, Tchernigov, et en Lithuanie Biélogorod. En Livonie, ils n'ont plus une ville, plus un pied de terre.

Lorsque Vassilii conquit pour la première fois ces contrées, il permit aux habitants de conserver leurs propriétés et d'habiter toutes leurs villes, leur imposant seulement un tribut et les faisant gouverner par des capitaines russes. Mais bientôt leurs conspirations, leurs tentatives lui apprirent à prendre ses sûretés avec eux, et lorsqu'il revint pour la seconde fois, il en tua, il en emmena les trois quarts, les donnant ou les vendant aux Tartares de son armée, et il les remplaça par des Russes en assez grand nombre pour dominer le reste; il installa en outre de fortes garnisons. Mais après qu'il eut pris ces précautions, l'enlèvement des paysans, qui auraient cultivé la terre et qu'on pouvait facilement contenir, fut cause que pendant plusieurs années il fallut nourrir le peuple, surtout dans les grandes villes, avec des vivres envoyés de Russie, car la terre était restée en friche.

Même chose arriva au port de Narva,

en Livonie, où son fils Ivan Vassiliévitch conçut le projet de bâtir en face et sur l'autre rive une forteresse nommée Ivangorod*), pour dominer la ville et le pays de Narva. Il la fit construire et fortifier si bien qu'elle passa pour imprenable, et quand tout fut terminé, pour récompenser l'architecte — c'était un Polonais — il lui fit crever les yeux, afin qu'il ne put en faire une autre semblable. Mais ayant laissé tous les habitants dans le pays, sans diminuer leur nombre ou leur force, la ville et le château trahirent bientôt et se livrèrent au roi de Suède.

Au sud, les Russes possèdent les royaumes de Kazan et d'Astrakhan, conquis sur les Tartares par Ivan Vassiliévitch, père de l'empereur actuel, l'un, il y a environ trente-cinq ans, et l'autre, depuis trente-trois ans à peu près. Au nord, un territoire de 1000 milles environ, qui s'étend depuis la Vitchegda**) jusqu'au fleuve Obi, a été dé-

---

*) Ivangorod fut fondée en 1492 par Ivan III le Grand.

**) La Kama, et non la Vitchegda. Fletcher reproduit ici son erreur du Chap. II.

taché de la Sibérie et ajouté à l'empire (1581 — 1584), de sorte que l'empereur peut maintenant se donner le titre de *grand chef de la Sibérie.*

Les habitants de la Permie et du pays que baigne la Petchora sont d'une race et ont une langue différente de celle des Russes. Ils ont été soumis récemment, et plutôt par menaces et en leur montrant le sabre que par la force. C'est une population faible et sans ressources, qui n'avait aucun moyen de résistance.

Voici comment l'empereur contient ses possessions actuelles. Dans ses quatre places frontières principales, Pskov, Smolensk, Astrakhan et Kazan, il établit des membres de son conseil, non pas les plus nobles, mais de ceux auxquels il a le plus de confiance, et pour que leur administration soit forte et bien appuyée, il leur accorde plus de pouvoir que n'en ont les autres princes dans les provinces qu'ils gouvernent. Il les change quelquefois tous les ans, quelquefois tous les deux ou trois ans, sans jamais dépasser ce dernier terme, excepté lorsqu'il a une confiance toute spéciale dans le service de l'un d'entre eux,

ou beaucoup de bienveillance pour lui. Il craint trop qu'en les laissant trop longtemps, ils ne finissent par s'entendre avec l'ennemi, comme quelques-uns l'ont fait, en profitant de leur grand éloignement.

En outre, les villes sont rendues fortes par des fossés, des citadelles, des magasins de munitions, et elles ont chacune des garnisons de deux ou trois mille hommes. Elles sont pourvues de vivres pour deux ou trois ans, en cas de siége. Les quatre citadelles de Smolensk, de Pskov, de Kazan et d'Astrakhan ont été mises en état de soutenir un siége en règle; aussi les regarde-t-on comme imprenables.

Quant au pays de la Petchora et de Perm, et à cette partie de la Sibérie qu'il possède maintenant, il les conserve aussi facilement qu'il les a acquis, en montrant sa force plutôt qu'en s'en servant. D'abord, il a établi dans le pays autant de Russes qu'il y avait d'indigènes, et quelques petites garnisons, bien suffisantes pour maintenir l'ordre. Ensuite, ses officiers et magistrats sont Russes de naissance, et il les change fort souvent, chaque année ou tous les deux ou trois ans, quoiqu'il n'y ait

guère lieu de craindre aucun mouvement. Puis, il divise le pays en petits gouvernements, comme on brise un bâton en plusieurs morceaux, de sorte que si le tout réuni n'avait que peu de force, chaque partie isolée n'en a plus du tout. Enfin, il prend soin que les habitants n'aient ni armes ni argent, en les taxant et les pillant à son bon plaisir, et ne leur laissant aucun moyen de secouer le joug ou de se relever.

En Sibérie, où l'empereur poursuit ses conquêtes, il a plusieurs forts et une garnison de 6000 Russes et Polonais, et à mesure qu'il gagne du terrain, il envoie du monde dans le pays pour le coloniser. Actuellement il a obtenu que le frère du roi de Sibérie, attiré par certains capitaines russes, quittât son pays pour venir auprès de lui, où on lui promettait plus de plaisir et une vie plus douce qu'en Sibérie. Ce prince est arrivé l'an dernier, et il est maintenant à Moscou, avec l'empereur, et bien traité.

Voici ce qu'on peut dire du mode de gouvernement de l'empereur, dans les pays

héréditaires aussi bien que dans les terres conquises.

I. Il enlève aux habitants leurs armes et tout moyen de défense, n'en laissant à personne, sinon à ses boïars.

II. Il les dépouille constamment de leur argent et de leurs produits, de sorte qu'il ne leur reste plus pour un certain temps que leur corps et la vie.

III. Il taille le pays en petits morceaux et les divise entre plusieurs gouverneurs, dont aucun n'a assez de territoire pour pouvoir lui résister si l'occasion s'en présentait.

IV. Il choisit pour gouverner des hommes de petite réputation, qui ne sont rien par eux-mêmes, et étrangers au pays qu'ils régissent.

V. Il les change d'ordinaire chaque année, de peur qu'ils ne deviennent forts en acquérant la faveur populaire, et s'ils sont à la frontière, qu'ils ne se mettent d'intelligence avec l'ennemi.

VI. Il établit en face l'un de l'autre deux gouverneurs en chaque endroit, tels que le prince et le *diak*, qui se contrôlent l'un l'autre; leur mutuelle envie, leur émulation

préviennent le danger d'un accord entre eux, et l'empereur est mieux informé de ce qui peut se faire de mal.

VIII. Il envoie souvent dans les provinces des messagers inconnus, hommes de confiance, qui écoutent et épient ce qui se fait et ce qui va mal. Leur arrivée est chose ordinaire, mais toujours soudaine et sans qu'on puisse en prévoir l'instant.

CHAPITRE XIX.

Tartares et autres voisins des Russes.

Les voisins auxquels les Russes ont le plus affaire, soit en paix, soit en guerre, sont, en premier lieu, les Tartares, puis les Polonais, qu'ils nomment *Lekhes* *), d'après l'auteur de leur race ou le fondateur de leur nation, qui s'appelait Lachès ou Léchès **), et du nom duquel, en y ajoutant *po,* qui signifie *peuple*, on a formé le mot Polache (Poliak), qui veut dire le peuple ou la race de Lachès †), et qui s'écrit en latin *Polani.* Enfin, les Russes ont encore pour voisins les Suédois.

---

*) *Liakhove:* nom spécial des Polonais de la Vistule. Ceux de l'Ukraine ont été pendant longtemps distingués en russe par le nom de *Poliane.*

**) Origine de fantaisie.

†) Étymologie en l'air, empruntée par l'auteur à Martinus Cromerus.

Les Polonais et les Suédois sont mieux connus dans nos contrées que les Tartares, bien plus éloignés de nous, car ils sont asiatiques et divisés en un grand nombre de tribus, qui diffèrent entre elles de nom et de gouvernement. Le plus grand et le plus puissant est celui du Tartare de Crimée (Chrim-Tartar), que plusieurs appellent le Grand Khan. Il domine au sud et au sud-est de la Russie, qu'il fatigue beaucoup par des invasions fréquentes, se renouvelant habituellement une fois par an, et quelquefois s'étendant fort loin dans l'intérieur du pays. En 1571, il est arrivé jusqu'à Moscou, avec une armée de 200,000 hommes, sans bataille, sans résistance aucune, car l'empereur Ivan (le Terrible), à la tête de l'armée qui devait le combattre, se trompa de chemin, avec intention, à ce qu'on pensa, car il soupçonnait sa noblesse et ses généraux de vouloir le livrer aux Tartares.

Moscou ne fut pas prise, mais ses faubourgs brûlés, et comme les bâtiments sont tous en bois, sans pierres, sans briques et sans chaux, sauf dans quelques pièces extérieures, le feu devint si vif et se propa-

gea avec tant de rage, qu'il consuma en quatre heures la plus grande partie de la ville, qui a trente milles ou plus de tour. Ce fut un spectacle lamentable : la flamme puissante et monstrueuse d'une cité tout entière en feu, les habitants brûlant dans leurs maisons et dans les rues, une foule immense se pressant pour fuir aux portes les plus éloignées de l'ennemi, chacun empêchant les autres de passer, les hommes s'amoncelant aux portes et dans les rues voisines, marchant les uns sur les autres, et ceux qui étaient au-dessus s'avançant au-dessus de deux couches d'hommes renversés; on dit qu'il périt ce jour-là, par le feu et dans la presse, 800,000 personnes au moins*). La khan de Crimée (Deulet Ghirey) ayant ainsi incendié la ville et repu ses yeux du spectacle de Moscou tout entier en flammes, s'en retourna avec son armée, et envoya, dit-on, à l'empereur un couteau pour se tuer, lui rappelant avec

*) Chiffre exagéré et hors de proportion avec la population de Moscou. Cependant, il faut remarquer que des milliers d'hommes s'étaient réfugiés de bien loin dans la ville.

insolence ses pertes et sa position si désespérée, puisqu'il n'osait ni se mesurer avec l'ennemi ni se confier à ses amis, à ses sujets.

La principale cause de querelles entre le khan et les Russes est la possession par ceux-ci d'un territoire frontière que le Tartare réclame comme son bien. Il allègue qu'outre Astrakhan et Kazan, l'ancien domaine des Tartares orientaux, il a droit, au nord et à l'est de ses frontières actuelles, jusque sur le pays de Moscou et sur Moscou même; ce qui semble avoir été vrai, d'après le rapport des Russes eux-mêmes, qui parlent d'un certain hommage rendu autrefois chaque année par l'empereur de Russie au grand khan de Crimée; dans l'intérieur du château de Moscou, l'empereur, à pied, offrait dans son bonnet, comme dans une mangeoire, de l'avoine au cheval sur lequel le khan était monté. Cet hommage, disent-ils, fut rendu jusqu'au temps de Vassilii, grand-père de l'empereur régnant, qui, ayant surpris le khan au moyen d'un stratagème d'un de ses nobles, nommé Ivan Démétriévitch Belski, se borna à lui imposer pour rançon le remplacement de

l'hommage par un tribut de fourrure, tribut qui fut ensuite refusé par son fils (Ivan IV)*).

Maintenant ils continuent leur querelle, le Russe défendant son pays et ses conquêtes, le Tartare faisant invasion chez lui une ou deux fois par an, quelquefois vers la Pentecôte, plus souvent pendant la récolte. Lorsque le grand khan vient en personne, il amène avec lui une grande armée de 100 ou 200,000 hommes. Le reste du temps, les Tartares font, en moins grand nombre, de courtes et soudaines invasions, courant sur la frontière comme un vol d'oies sauvages, et envahissant ou se retirant suivant l'occasion.

Comme ils sont très-nombreux, leur coutume est de former plusieurs armées, d'attirer ainsi les Russes vers une ou deux de leurs places frontières, et de faire invasion sur un autre point resté sans défense. Leur

---

*) Ce fut Ivan III, qui en 1480 refusa le tribut, non pas à Mingli Ghirey, khan de Crimée, et son allié, mais à Akhmat, khan de la grande horde, ou horde dorée, auquel seul était dû l'hommage dont parle Fletcher. Après la destruction de la horde dorée, les Tartares de Crimée se portèrent héritiers de ses droits.

manière de combattre et leur ordonnance ressemblent beaucoup à celles des Russes, dont j'ai parlé, sauf qu'ils sont tous cavaliers et ne portent avec eux qu'un arc, un paquet de flèches et un sabre recourbé à la turque. Ils sont excellents cavaliers et tirent aussi bien en arrière que par devant. Quelques-uns, outre leurs autres armes, ont un bâton de cavalier semblable à un épieu à sangliers. Le simple soldat n'a pas d'autre armure qu'une peau de mouton noir, son vêtement habituel, porté le jour, la laine au dehors, et en dedans la nuit; mais les nobles ou *mourza* imitent le costume et l'armement des Turcs. Lorsque l'armée doit passer une rivière, on attache ensemble trois ou quatre chevaux, et prenant de longues perches, on les fixe solidement à la queue des chevaux. Se plaçant alors sur les perches, ils guident leurs chevaux vers l'autre rive. Dans un combat corps à corps, ils passent pour valoir beaucoup mieux que les Russes, étant féroces par nature, endurcis, rendus plus sanguinaires par la pratique continuelle de la guerre et en ne connaissant ni les arts de la paix, ni la vie civile.

Cependant, leur subtilité est trop grande pour sembler d'accord avec leur état de barbarie. Habitués à faire des invasions continuelles et à piller les peuples voisins, ils sont très-féconds en stratagèmes et fort prompts à en inventer sur le coup de fort utiles. C'est ainsi que dans leur guerre contre Béla, quatrième roi de Hongrie, ayant envahi son pays avec 500,000 hommes et remporté une grande victoire, et trouvant parmi les morts le chancelier Nicolas Schinick, qui avait sur lui le sceau particulier du roi, ils imaginèrent à l'instant de contrefaire des lettres au nom du roi, et à l'adresse des cités et villes voisines du champ de bataille. Ces lettres défendaient aux habitants d'abandonner en aucun cas leurs demeures, en emportant leurs biens meubles, et de laisser le pays en libre possession aux Tartares, ces vils et barbares ennemis: c'est ainsi que les Tartares se qualifiaient eux-mêmes dans ces lettres. Elles ajoutaient que quoique le roi eût perdu son bagage et quelques trainards qui marchaient sans ordre, il ne doutait nullement de pouvoir réparer ses pertes et même de remporter une grande victoire, si

ces Tartares sauvages osaient l'atttendre en rase campagne. Ayant donc fait écrire ces lettres en caractère polonais par quelques jeunes prisonniers, et les ayant signées du sceau royal, ils les expédièrent dans toutes les parties de la Hongrie avoisinantes. Sur ce, les Hongrois, qui au bruit de la défaite du roi prenaient la fuite avec leurs biens, leurs femmes et leurs enfants, furent rassurés par ces fausses lettres et restèrent chez eux, et bientôt ils devinrent la proie des Tartares, qui s'étant rassemblés en grand nombre sans qu'ils en fussent instruits, vinrent les surprendre tout soudain.

Lorqu'ils assiègent une ville ou un fort, ils parlementent beaucoup et envoient des messages très flatteurs pour engager à se rendre, promettant tout ce qu'on leur demandera; mais une fois en possession de la place, ils exercent toute sorte de cruautés. Ils agissent ainsi d'après leur règle, qu'il ne faut être juste qu'envers les siens. Ils n'attaquent pas sans calcul; ils tendent des embuscades, et après s'être montrés et avoir un instant combattu, ils s'y retirent comme par crainte, et tâchent d'y attirer l'ennemi, si c'est chose possible; mais les

Russes, fort au courant de leurs finesses, ne s'y laissent pas prendre. Lorsque les Tartares sont en maraude et en petit nombre, ils mettent à cheval des mannequins de forme humaine, pour qu'on les croie plus en force.

Quand ils attaquent, ils font une décharge générale, en criant tous ensemble: *Allah billah! Allah billah!* Dieu, sois notre aide! Dieu, sois notre aide! Ils méprisent la mort, au point d'aimer mieux périr que de céder, et on voit les blessés qui ne peuvent plus frapper ou se défendre, mordre les armes de l'ennemi. En cela apparait la différence qu'il y a entre le Tartare, avec son courage de désespéré, et le Russe ou le Turc. Le soldat russe, dès qu'il a commencé à reculer, met tout son espoir dans la rapidité de sa fuite, et dès que son ennemi l'a atteint, il ne se défend pas et ne demande point la vie sauve, comme s'il pensait qu'il lui faut périr. Le Turc, lorsqu'il n'a plus espoir d'échapper, a recours aux prières; il jette ses armes, tend ses deux mains, et semble les offrir aux liens, espérant sauver sa vie en s'offrant lui-même comme esclave.

Le butin que les Tartares recherchent le plus, ce sont les captifs, et surtout de jeunes garçons et de jeunes filles, qu'ils vendent aux Turcs et à leurs autres voisins. A cet effet, ils se munissent de grands paniers, comme ceux des boulangers, pour les transporter plus doucement. S'il arrive qu'un de ces enfants se fatigue ou soit malade en route, ils le lancent à terre ou contre un arbre et laissent là son corps. Les combattants ne sont pas gênés dans leurs expéditions par la garde des captifs ou du butin, car il y a des bandes spécialement destinées à recevoir et à garder les prisonniers et le reste de la proie. Les Russes de la frontière, s'attendant à une invasion chaque été, n'ont guère d'autre bétail que des porcs, parce que les Tartares, qui sont de la religion des Turcs, et ne mangent pas de viande de porc, ne touchent pas à ces animaux et les leur laissent.

Les Tartares admettent sur le Christ, notre Sauveur, tout ce que les Turcs reconnaissent d'après leur Koran, savoir qu'il est né de l'ange Gabriel et de la Vierge Marie, qu'il fut un grand prophète, et qu'à

la fin du monde il sera le juge des hommes. En toute autre matière ils suivent également les mœurs et subissent l'influence des Turcs, dont ils ont senti la force lorsque ceux-ci se sont emparés d'Azov et de Caffa et d'autres villes voisines de la Mer Noire ou Pont Euxin, qui étaient auparavant tributaires des Tartares de Crimée. Aussi maintenant l'empereur de Crimée est-il la plupart du temps un noble Tartare, désigné au choix du peuple par les Turcs, et on en est venu à ce point, que le dixième des dépouilles enlevées aux chrétiens est donné au sultan par le grand khan de Crimée.

Les Tartares diffèrent des Turcs en ce qu'ils ont comme idoles certaines poupées, en soie ou en autre étoffe, représentant un homme, et qu'ils attachent à la porte de leurs maisons roulantes, pour en être les Janus ou les gardiens. Elles ne sont pas fabriquées par le premier venu, mais bien par certaines dévotes, qu'on emploie à cet usage et à d'autres encore. Ils ont en outre l'image du grand khan, leur roi; elle est énorme et on la dresse à chaque halte que fait l'armée. Quiconque passe à côté, qu'il soit Tartare ou étranger, doit s'incli-

ner et saluer. Ils sont fort adonnés à la sorcellerie et à la divination, qui se fait d'après tout ce que le hasard leur fait voir ou entendre.

En se mariant, ils ne tiennent aucun compte des liens du sang ou des alliances; seulement un homme ne peut épouser sa mère, sa sœur ou sa fille. Qu'un Tartare ait reçu une femme dans sa maison et vécu avec elle, on ne la regardera comme son épouse qu'après qu'il en aura un enfant; alors seulement il recevra en douaire de la famille de sa femme des chevaux, des moutons, des vaches, etc.... Si au bout d'un certain temps elle demeure stérile, il la renvoie chez les siens.

Au-dessous de l'empereur il existe des princes, appelés *mourza* ou *divoy mourza*, qui régissent des *hordes* de 10,000, 20,000 ou 40,000 hommes chacune. Lorsque l'empereur a besoin d'eux pour ses guerres, ils sont tenus de le suivre avec un nombre déterminé de soldats, chaque homme amenant au moins deux chevaux, l'un comme monture, l'autre pour être tué, lorsque son tour viendra d'être mangé, car la chair de cheval est leur principal aliment, et ils la

mangent sans pain et sans rien. Lorsqu'un Russe prend un Tartare, il est à peu près sûr de trouver à l'arçon de la selle une cuisse ou quelque autre morceau de cheval.

L'an dernier, pendant que j'étais à Moscou, arriva le *mourza* Kiriach, neveu du grand khan et fils de son prédécesseur. Il était accompagné de 300 Tartares et de ses deux femmes, l'une d'elle veuve de son frère. On le reçut fort bien, à la mode russe, et en outre, pour sa bienvenue, on lui envoya à son logement et sur un traîneau deux grands chevaux bien gras, tout parés et en état d'être apprêtés pour son souper et celui des siens. Ils préfèrent cette viande à toute autre, disant qu'elle est plus *forte* que le bœuf, le mouton et le reste. Et cependant, chose merveilleuse, quoiqu'à la guerre ils soient tous cavaliers, et que tous ils mangent du cheval, il arrive par chacun an à Moscou pour être échangés contre d'autres marchandises, 30 ou 40,000 chevaux tartares, qu'ils nomment koni*). Ils ont aussi de grands troupeaux

*) Le mot *koni* est russe et se trouve, dès 1020, dans la loi d'Iaroslavl.

de vaches et de moutons noirs, plutôt pour les peaux et pour le lait, qu'ils transportent en grandes bouteilles, que pour la chair, quoiqu'ils en usent quelquefois. Un certain nombre mange du riz, des figues et d'autres végétaux. Ils boivent chaud le lait et le sang, et la plupart du temps ils les battent ensemble. Parfois, en voyage, ils s'arrêtent pour saigner un cheval, et boivent le sang tout chaud sorti de la veine. Ils ne bâtissent ni villes, ni maisons fixées au sol, mais ils ont des maisons mobiles, qu'en latin on appelle *veii*, et qui sont montées sur des roues comme une cabane de berger. Ils les emportent partout avec eux, tout en chassant leurs troupeaux, et quand ils sont arrivés à un lieu de séjour, ils rangent en bon ordre ces maisons roulantes, qui forment alors des rues et une grande cité. L'empereur est comme eux et il n'a pour siége de son empire qu'un *agora* ou ville en bois, qui le suit partout où il va. Quant à des maisons fixes et à demeure, ils disent que c'est malsain et incommode.

C'est au printemps qu'ils commencent à mettre en mouvement leurs maisons et leurs troupeaux, laissant le sud de leur pays pour

aller au nord. Ils vont, en faisant manger les herbes, jusqu'à leur frontière du nord, puis ils s'en retournent, à raison de dix ou douze milles par marche, au sud, où ils passent l'hiver. Dans l'intervalle de leurs passages, l'herbe a repoussé et nourrit leur bétail au retour. Depuis les terres des Chalkhans, vers la Caspienne, jusqu'à la frontière russe, les Tartares ont un bon pays, surtout au sud et sud-est, mais dont ils ne profitent pas, faute de culture.

Ils n'ont pas l'usage de la monnaie et préfèrent par conséquent le cuivre et l'acier aux autres métaux, recherchant surtout les boulets, dont ils font des sabres, des couteaux et d'autres objets utiles. Quant à l'or et à l'argent, ils les dédaignent de propos délibéré, de même que l'agriculture, voulant garder la liberté de la vie nomade, et moins exposer leur pays à l'invasion. Toujours envahissant et jamais envahis, ils ont sur leurs voisins un grand avantage. Ceux qui se sont risqués à envahir leur pays, comme dans l'antiquité, à l'est et au sud-est, Cyrus et Darius, fils d'Hystaspe, ne l'ont fait qu'à leur grand dommage, comme nous le voyons dans l'histoire de ces âges. C'est que la

tactique des Tartares, lorsqu'on vient attaquer leur pays, est d'exciter et d'attirer à eux l'ennemi, en fuyant et en faisant retraite, comme s'ils avaient peur, jusqu'à ce qu'ils l'aient amené bien avant dans leurs terres. Alors, dès que l'ennemi commence à manquer de vivres et de tout, ce qui doit arriver sur un sol où l'on ne trouve rien, ils lui coupent le passage et arrivent en foule pour le cerner. Ce stratagème, à ce que raconte dans son histoire des Turcs Laonicus Chalcocondylas, leur fit presque surprendre l'immense armée de Tamerlan, qui n'échappa qu'en faisant en toute hâte retraite sur le Don, non sans perdre beaucoup d'hommes et d'équipages.

S'il m'en souvient, le Grec Pachymère raconte dans son histoire des empereurs de Constantinople, qui va du commencement du règne de Michel Paléologue jusqu'à l'époque d'Andronicus l'Ancien, qu'un certain Nogas, général tartare sous le règne de Kazan, empereur des Tartares orientaux — ce Kazan peut bien avoir donné son nom à la ville et au royaume de Kazan — refusa un présent de perles et de joyaux que lui envoyait Michel Paléologue; de-

mandant en même temps à quoi servaient ces choses-là et si elles préservaient, oui ou non, des maladies, de la mort et des autres malheurs de ce monde. Il semble donc que toujours, ou depuis bien longtemps, les Tartares aient eu l'esprit tourné à n'estimer les choses que d'après leur usage et les besoins qu'elles satisfont.

Quant à leur personne et à leur complexion, ils ont la face large et plate, la peau tannée et entre le rouge et le noir, un air farouche et cruel, une barbe peu fournie sur la lèvre inférieure et le haut du menton, le corps svelte et agile, et les jambes courtes, comme s'ils étaient cavaliers de naissance; du reste, à cheval dès leur enfance, et faisant rarement quoi que ce soit à pied. La voix, très-brusque et très-forte, semble sortir du fond d'un gosier très-creux. Chantent-ils? On dirait alors une vache qui beugle, ou un grand mâtin qui hurle. Leur principal exercice est le tir de l'arc, et ils y forment leurs fils dès l'enfance, ne les laissant manger que quand ils ont approché à une certaine distance du but.

Ces Tartares sont la race que les Grecs

et les Romains appelaient les Scythes pasteurs. Quelques-uns pensent que les Turcs tirent leur origine des Tartares de Crimée, et l'historiographe grec Laonicus Chalcocondylas exprime cette opinion dans le premier livre de son histoire des Turcs. Il l'appuie sur plusieurs conjectures fort probables. D'abord le nom lui-même du peuple, qui en turc signifie pasteur, et s'applique à quiconque mène une vie errante et sauvage, nom qui a toujours désigné les Scythes tartares, car les Grecs les appelaient *Σκύθαι νόμαδες* (Scythes pasteurs). Puis, ce fait que les Turcs qui, de son temps, habitaient en Asie la Lydie, la Carie, la Phrygie et la Cappadoce, parlaient la même langue que les Tartares d'entre le Don et la Sarmatie, qui sont, cela est notoire, les Tartares dits de Crimée. Maintenant encore, il n'y a pas grande différence entre la langue vulgaire des Turcs et celle des Tartares. Ensuite, l'accord parfait qui existe entre les Turcs et les Tartares de la Crimée, en matière de religion comme en matière de commerce, et sans aucune invasion ou injure mutuelle, sauf que les Turcs, et cela postérieurement à l'époque

de Laonicus Chalcocondylas, ont mis la main sur quelques villes de la Mer Noire qui auparavant étaient aux Tartares. Enfin, Chalcocondylas ajoute qu'Ortogule, fils d'Oguzalpe (et père d'Othman, le premier de ce nom, qui est aussi celui de la nation turque), fit ses premières incursions en dehors de l'Asie sur les terres de ses plus proches voisins, jusqu'à ce qu'arrivé au pied du mont Taurus, et soumettant les Grecs de ces contrées; il y étendit le territoire et y répandit le nom des Turcs, et finit même par occuper l'Eubée, l'Attique et d'autres parties de la Grèce. — Telle est l'opinion de Laonicus Chalcocondylas, qui vivait vers 1400*) au milieu des Turcs, du temps d'Amurat, leur sixième empereur, alors que le souvenir de leur origine était encore tout frais, et devait mettre cet historien sur la voie de la vérité.

D'autres peuples tartares touchent encore la Russie: les Nogais, les Tchérémiss, les Tcherkess et les Chalkhans. Ils diffèrent des Tartares de Crimée plutôt par le nom que par leur régime et leur condition, à

*) Il mourut en 1490, ou environ.

l'exception des Tcherkess, habitant à la frontière sud-ouest, du côté de la Lithuanie, et beaucoup plus civilisés que le reste des Tartares, ayant bonne mine et de la dignité dans les manières, en hommes qui imitent les usages des Polonais*). Quelques-uns se sont soumis aux rois de Pologne et professent le christianisme. Les Nogais vivent au sud-est et sont reconnus comme les meilleurs guerriers parmi les Tartares, mais fort sauvages et cruels plus que tous les autres. Les Tartares Tchérémiss, qui se trouvent entre les Russes et les Nogais, se divisent en deux espèces: ceux de la prairie, les *Lougovoi*, et ceux de la montagne, les *Nagornoi*. Ils ont beaucoup gêné les empereurs de Russie, qui maintenant se trouvent heureux de leur acheter la paix, en n'ayant l'air que de payer des pensions annuelles en marchandises russes aux *mouzars* et *divoy mourzas*, les chefs de ces tribus. A ce prix, ceux-ci sont tenus de servir l'empereur dans ses

---

*) Ces Tcherkess sont les Cosaques de l'Ukraine, de race slave, mais avec un certain mélange du sang et des mœurs tartares.

guerres, à des conditions déterminées. On dit qu'en affaires ils sont justes et de bonne foi, et que cela leur fait prendre en haine les Russes, qu'ils regardent comme toujours faux et trompeurs. Aussi le peuple ne reste-t-il que de mauvaise grâce en accord avec les Russes, et seulement par l'influence des *mourzas*, qui tiennent à leurs pensions.

Les plus grossiers, les plus barbares sont les Mordva*), qui ont plusieurs usages particuliers et des mœurs étranges et fort différentes. Quant à la religion, quoiqu'ils reconnaissent un seul Dieu, ils adorent chaque jour comme un Dieu le premier animal qu'ils ont rencontré le matin, que ce soit un cheval, un chien, un chat, ou tout autre bête. Lorqu'un ami meurt, on tue son meilleur cheval, on l'écorche et on en porte sa peau au bout d'une grande

*) Les Mordva et les Tchérémiss existent encore dans les gouvernements de Nijnii Novgorod, Kazan et Oremburg. Il se trouve en outre des Tchérémiss dans Viatka et Kostroma et des Mordva dans Simbirsk, Pensa et Saratov. Les Mordva, en 1838, d'après la statistique de Köppen, étaient au nombre de 193,000 mâles, et les Tchérémiss de 41,000. — Ces deux peuples ne sont pas tartares, mais de race finnoise.

perche devant le corps et jusqu'à la fosse. C'est afin que le mort ait un bon cheval pour le porter au ciel, du moins à ce que disent les Russes; mais il est plus vraisemblable qu'ils veulent ainsi témoigner leur affection pour le mort, en faisant périr avec lui ce qu'il avait de plus précieux.

Près de royaume de Kazan, qui forme l'extrémité sud-est de l'empire, se trouvent les Chalkhans et la Médie. Les marchands russes font de ce côté le commerce des soies écrues, du cuir et d'autres produits. Les principales villes de la Médie où ils trafiquent sont Derbent, bâti par Alexandre le Grand, à ce que disent ses habitants, et Zamachie, qui est l'étape des soies écrues. Au printemps, pour faire naître des vers à soie, car tous sont morts pendant l'hiver, ils les exposent au soleil, et afin d'activer l'éclosion et de rapprocher le temps de leur travail, ils les mettent dans des sacs qu'ils attachent sous les bras de leurs enfants. Le commerce des soies écrues et des autres produits de Derbent et de Zamachie, de même que celui de la Perse et de la Boukharie par le Volga et la Caspienne, a été pendant ma résidence à Moscou permis

aux Anglais par l'empereur, comme il l'était aux Russes. L'empereur regardait cela comme une faveur toute spéciale, et en effet, elle peut devenir très avantageuse aux négociants anglais, si le trafic est bien conduit et bien ordonné.

La nation tout entière des Tartares est sans la moindre instruction, et n'a pas de loi écrite. Ils conservent cependant par tradition certaines règles, qui sont également appliquées par toutes les hordes. Voici de quelle sorte elles sont:

I. Obéir à l'empereur et aux magistrats, quoi qu'ils commandent pour le service public.

II. En dehors de ce qui est d'intérêt public, liberté pour chacun et sans contrôle.

III. Que personne ne possède de terres en propre, mais que tout le pays reste en commun.

IV. Dédaigner la recherche et la variété des mets, et se contenter de ce qui tombe sous la main, pour s'endurcir et rester toujours homme d'exécution.

V. Se mal vêtir et rapiécer ses habits, qu'on soit riche ou pauvre, afin que si on

est pauvre, il n'y ait pas honte à porter des vêtements rapiécés.

VI. Prendre ou voler à tout étranger tout ce qu'on pourra, parce que le Tartare est l'ennemi de tous les hommes, sauf de ceux qui se soumettent à lui.

VII. Etre fidèles en paroles et en actions à sa horde et à sa nation.

VIII. Ne permettre à aucun étranger d'entrer dans le pays. Quiconque y viendra, sera l'esclave du premier qui mettra la main sur lui, à l'exception des marchands ou autres, munis d'un passeport tartare.

CHAPITRE XX.

Permiens, Samoyèdes et Lapons.

Les Permiens et les Samoyèdes, qui habitent au nord et au nord-est de la Russie, passent aussi pour tirer leur origine des Tartares*). On s'en douterait à les voir, car ils ont de larges faces plates, comme tous les Tartares, sauf les Tcherkess. Les Permiens sont regardés comme une nation fort ancienne. Maintenant ils sont soumis aux Russes. Ils vivent de leur chasse et du commerce de leurs fourrures, de même que les Samoyèdes, qui habitent plus loin, du côté de l'océan du Nord. Au dire des Russes, le mot Samoyède signifie ceux qui se mangent entre eux, comme si autrefois

*) Les Permiens sont des Finnois. Les Samoyèdes appartiennent à la race *Khasova*, et se nomment eux-mêmes de ce dernier nom seulement, qui signifie: les hommes.

ils avaient vécu en cannibales, ce qui est d'autant plus probable que maintenant ils mangent de la chair crue, et même celle des charognes qui pourrissent dans un trou. Mais les Samoyèdes diront que leur nom vient de *samii* (le même) dans le sens d'*indigène* *), comme il convient à un peuple qui est originaire du pays qu'il habite, et n'a pas changé de place, ainsi que l'ont fait la plupart des nations. Ils sont actuellement soumis à l'empereur de Russie.

J'ai causé avec quelques-uns d'entre eux et trouvé qu'ils reconnaissent un Dieu, mais qu'ils le représentent par les choses qui leur font le plus d'usage et service. Quant à l'histoire de la *Slata Baba* ou sorcière en or, idole représentant une vieille femme, que j'ai vue dans quelques cartes et descriptions de ces contrées, et qui, interrogée par un prêtre, rendrait des oracles et prédirait l'avenir, je reconnais que c'est une vraie fable. Seulement, il y a dans la province d'Obdorie, sur le bord de la mer

---

*) Il est peu probable que les Samoyèdes recherchent l'étymologie de leur nom, ou qu'ils la trouvent dans un adjectif russe.

et près de l'embouchure du grand fleuve Obi, un rocher, qui, lorsqu'on a un peu d'imagination, vous représente une vieille femme en guenilles, tenant un enfant dans ses bras, de même que ce roc du cap Nord, qui a l'apparence d'un moine. Les Samoyèdes de l'Obdorie vont souvent par là, parce que la pêche y est avantageuse, et quelquefois, suivant leur coutume, ils y pratiquent la sorcellerie et y cherchent des présages sur l'issue bonne ou mauvaise qu'auront le voyage, la pêche, la chasse et autres choses de ce genre.

Hommes et femmes sont vêtus en peau de phoque, le poil en dehors, habit descendant jusqu'au genou, culottes et chaussures. Ils ont tous les cheveux noirs et pas de barbe. Aussi serait-il difficile de distinguer les femmes des hommes, si elles ne laissaient pendre sur chaque oreille une mèche de cheveux. Ils vivent en sauvages, errant sans cesse d'une place à l'autre, sans qu'aucun d'eux ait en propre une maison ou une terre. Le chef de chaque troupe est le *papa* ou prêtre.

Au nord de la Russie, et à côté de la Corélie, se trouve la Laponie, qui s'étend

sur 345 verstes de longueur environ, depuis l'extrême nord, dans le voisinage du cap Nord, jusqu'à la pointe sud-est que les Russes appellent *Sviatoi Nos.* De là à Kandelaska, par la route de Varzouga, qui traverse le pays dans sa largeur, il y a environ 90 milles. Une partie de la contrée ne contient que lacs et montagnes, qui vers la mer s'appellent *Tondro*, parce qu'elles sont formées de rochers durs et escarpés. L'intérieur du pays est au contraire bien fourni de bois, qui poussent sur les flancs des montagnes que séparent des lacs. La nourriture des Lapons est fort simple; ils n'ont pas de pain, mais vivent uniquement de poisson et d'oiseaux. Ils sont à la fois les sujets de l'empereur de Russie et des rois de Suède et de Danemarck, et ils paient à chacun d'eux un tribut et des droits de douane, mais c'est l'empereur de Russie qui a le plus d'action sur eux, et il en tire plus que les deux autres. On pense qu'ils ont été nommés Lapons à cause de leur parole courte et brève. Les Russes divisent les Lapons en deux espèces: les *Normanskoi Lopari*, ou Lapons norvégiens, parce qu'ils ont la religion des

Danois, car les Russes regardent les Norvégiens et les Danois comme un seul et même peuple; les autres Lapons, qui n'ont aucune religion et vivent comme des brutes et en payens, sans reconnaître un Dieu, ils les appellent *Dikii Lopari* (Lapons sauvages).

La nation tout entière vit dans une profonde ignorance, sans avoir un alphabet ou seule lettre. En fait de sortilèges et de sorcellerie, ils dépassent tous les peuples de la terre. Cependant le pouvoir qu'on leur a attribué devant moi de jeter des charmes sur les navires qui suivent leurs côtes, et celui de donner bon vent à leurs amis, vent contraire à ceux auxquels ils veulent nuire, en faisant certains nœuds à une corde, — ce qui rappelle l'outre d'Eole — tout cela n'est qu'une vraie fable, inventée par eux-mêmes, à ce qu'il semble, pour faire peur aux marins et les écarter de leurs côtes. Les Lapons ont pour armes l'arc et l'arbalête, qu'ils manient dans la perfection, ajustant vite et tirant bien, parce qu'il leur faut pratiquer sans cesse, et viser les oiseaux sauvages. L'été, ils arrivent par grandes troupes au bord de

la mer, à Wardhuys, à Kola, à Kékour, à la baie de Vaïda, pour pêcher la morue, le saumon et d'autres poissons qu'ils vendent aux Russes, aux Danois, aux Norvégiens et, depuis quelque temps, aux Anglais, qui apportent du drap et l'échangent avec les Lapons et les Coréliens contre des poissons, de l'huile, des fourrures, dont ces gens ont aussi en assez bonne quantité. Le marché se tient à Kola, à la St-Pierre, et alors le gouverneur de Wardhuys, qui commande au nom du roi de Danemarck, doit venir ou se faire représenter pour faire le prix de la morue sèche, de l'huile de baleine, des fourrures et des autres marchandises. Lorsque la pêche est finie, les Lapons tirent leurs bateaux à terre, et les mettent, la quille en l'air, jusqu'au printemps prochain. Ils voyagent çà et là sur leurs traîneaux attelés de rennes. Dans l'été, ils mettent leurs rennes dans les pâturages d'une île appelée Kilden, dont le sol est fort bon, si on le compare au reste du pays, et à l'approche de l'hiver, quand la neige commence à tomber, ils les ramènent chez eux pour s'en servir au traîneau.

CHAPITRE XXI.

L'Église russe: Hiérarchie ecclésiastique.

Le gouvernement de l'Église russe est tout à fait organisé comme celui de l'Église grecque, car elle en fait partie et n'a jamais reconnu la juridiction de Rome, usurpée par les papes. Pour mettre plus de mesure dans la description de ses cérémonies que les Russes n'en mettent en les pratiquant — car ils en ont une infinité — je noterai rapidement: 1° la hiérarchie ecclésiastique, la juridiction et les fonctions de chacun; 2° la doctrine de l'Église; 3° la liturgie et la manière d'administrer les sacrements; 4° ce qu'il y a d'étrange dans leurs cérémonies et de superstitieux dans leur dévotion.

Il y a autant de degrés, les mêmes noms et la même hiérarchie dans le clergé russe que dans les églises de l'Occident. Au pre-

mier rang, un patriarche, et en descendant, les métropolitains, les archevêques, les évêqnes, les protopopes ou archiprêtres, les popes ou prêtres, les diacres, les frères, les moines, les nonnes et les ermites.

Jusqu'à l'an dernier (1587), le chef de leur religion était le patriarche de Constantinople, qu'ils appelaient patriarche de Scio, parce que le Turc l'ayant chassé de la capitale de son empire, il se retira dans l'île de Scio, appelée quelquefois Chios, et y installa son siége patriarchal. Les empereurs et le clergé de Russie étaient habitués à lui envoyer chaque année des présents, à lui rendre leur hommage et à reconnaître son autorité spirituelle. Cette coutume est établie, à ce qu'il semble, depuis leur conversion au christianisme, qui remonte je ne sais guère à quelle époque, car ils n'ont pas, que je sache, d'histoire ou de monument des temps anciens, qui nous apprenne ce qui s'est fait dans le pays, en matière politique ou ecclésiastique. Seulement, j'ai entendu raconter en Russie qu'il y a 300 ans environ, il se fit un mariage entre l'empereur de Constantinople et la fille du roi de Russie, qui avait d'abord

refusé de donner sa fille à l'empereur, parce que celui-ci était chrétien, ce qui est bien d'accord avec ce que je trouve dans le 4me livre de l'histoire de Laonicus Chalcocondylas, où il parle du mariage de l'empereur Jean avec la fille du roi de Sarmatie*). Ainsi, d'après eux-mêmes, alors ils n'étaient pas encore chrétiens; il leur est arrivé d'être en même temps convertis ou pervertis, car ils n'ont reçu la doctrine de l'Évangile que corrompue par les superstitions de l'Église grecque et par ses grossières erreurs en fait de doctrine et de discipline, comme on peut le voir dans le 8me et le 9me livre de l'histoire de Nicéphore. Mais quant à l'époque de la conversion des Russes, je crois que ceux-ci se trompent; je trouve en effet dans l'histoire de Pologne, livre II, chapitre 3**), que vers 990 le prince de Russie, Vladimir, épousa Anne, sœur de Basile et de Constantin, empereurs

---

*) En 1414, mariage de Jean, fils de Manuel II, avec Anna, fille du Grand Prince Vassilii II, et petite-fille du célèbre Dimitrii IV, Donskoi.

**) Martinus Cromerus: De origine et rebus gestis Polonorum libri XXX. lib. III. cap. 2.

de Constantinople, et qu'alors les Russes reçurent la foi du Christ. Toutefois, si leur conversion remonte ainsi à une époque un peu plus ancienne qu'ils ne le disent, le résultat est le même sur un point: le degré de pureté et de vérité avec lequel la doctrine chrétienne fut présentée pour la première fois aux Russes. Dès ce temps, en effet, l'Église grecque était déjà infectée d'erreurs et de superstitions.

Lorsque j'étais à Moscou, en 1588, il y arriva le patriarche de Constantinople ou de Scio, nommé Jérémie, banni par le Turc, disent les uns, et, suivant d'autres, déposé par son clergé*). L'empereur, livré à une dévotion superstitieuse, le reçut parfaite-

---

*) Jérémie, déposé et banni à Rhodes par Amurat III, puis rappelé avec le titre de hiérarque, et trouvant sa cathédrale transformée en mosquée, parcourut l'Europe pour recueillir des aumônes, afin de construire une nouvelle cathédrale. Ses deux compagnons, le métropolitain de Monembarie, et Arsène, évêque d'Alessone, ont écrit chacun en grec moderne, la relation de son voyage en Russie. L'ouvrage d'Arsène a été traduit en français par le prince A. Galitzin, Paris, 1857, sous ce titre : *Document relatif au patriarchat Moscovite.*

ment. Avant de venir à Moscou, il avait vu le pape en Italie, à ce que disent plusieurs de ses compagnons.

Voici sur quels points il avait à traiter avec l'empereur: d'abord former une ligue entre lui et le roi d'Espagne, le prince le mieux en état de se joindre à lui contre le Turc. Déjà il y avait eu des ambassades entre la Russie et la Perse, et en outre les Géorgiens avaient envoyé proposer à l'empereur de Russie de se liguer avec lui pour envahir à la fois et de tous les côtés les terres des Turcs. Ce traité fut appuyé par l'ambassadeur de l'empereur d'Allemagne, envoyé alors pour solliciter l'invasion des provinces polonaises voisines de la Russie et pour emprunter à l'empereur Féodor de l'argent destiné à soutenir la guerre de l'archiduc Maximilien contre le roi de Pologne, fils du roi de Suède. L'affaire de la ligue entre le Russe et l'Espagnol était assez avancée lors de mon arrivée à Moscou, et déjà on avait choisi le futur ambassadeur en Espagne; mais tout fut gâté par la victoire remportée l'an dernier par Sa Majesté la reine d'Angleterre sur

le roi d'Espagne*). De là vint que l'empereur et son conseil firent alors mauvaise mine à l'ambassadeur d'Angleterre; ils se trouvaient fort désappointés, cette alliance préparée entre eux et l'Espagne étant d'une si bonne politique.

Ensuite, Jérémie voulait — et sa première proposition n'était que pour en arriver là — se venger du Turc et du clergé grec, qui l'avaient privé de son siége, en amenant l'Église russe à se soumettre au pape. A ce propos, comme il venait de Rome, il semble qu'il ait été mis en avant par le pape, qui plusieurs fois avait fait la même tentative, mais toujours en vain, et entre autres, du temps du défunt empereur Ivan (IV) Vassiliévitch, par l'entremise d'un certain Antoine**), son légat. Le pape devait penser que son but serait plus facilement atteint par la médiation et un traité du patriarche lui-même.

---

*) Destruction, par la tempête, de l'*invincible armada* de Philippe II, en août 1588.

**) Le jésuite Antonio Possevino, deux fois légat de Grégoire XIII auprès Ivan le Terrible, la dernière fois en 1581 et 1582. C'est l'auteur de l'ouvrage célèbre, en latin: *Moscovia*, Vilna, 1856.

Enfin, n'ayant pas réussi, le patriarche se rabattit sur un troisième point, savoir, la résignation de sa dignité et la translation du patriarchat de Constantinople ou de Scio à Moscou, chose qui fut si bien appréciée par l'empereur, pour sa haute importance religieuse et politique, qu'on ne voulut plus s'occuper d'aucune autre question et spécialement des traités avec les ambassadeurs étrangers, jusqu'à ce que ce fut affaire conclue.

Le patriarche fit valoir les raisons suivantes pour transférer le patriarchat à Moscou: d'abord que son siége actuel est au pouvoir du Turc, cet ennemi de la foi, et qu'il est bon par conséquent qu'on le transporte en pays chrétien. Puis, que l'Église russe est maintenant la fille unique de l'Église grecque, dont elle soutient la doctrine et la liturgie, tandis que les autres Églises grecques sont toutes soumises au Turc et ont perdu la pureté de la religion. Sur quoi ce Grec rusé, pour mieux vendre sa marchandise avariée, fit grand état de l'honneur que ce serait pour l'empereur et son pays d'avoir le patriarchat dans sa capitale. Quant au droit d'opérer cette trans-

lation, et de se nommer un successeur, Jérémie ne le mettait pas en doute et se l'attribuait plein et entier.

Alors l'empereur et son conseil, ainsi que les principaux du clergé, s'étant assemblés à Moscou, il fut résolu que le métropolitain de Moscou deviendrait le patriarche de toute l'Église grecque, avec l'autorité et la juridiction appartenant jusque là au patriarche de Constantinople ou de Scio. Et pour plus d'ordre et de solemnité, le 25 janvier 1588, le patriarche grec, accompagné du clergé russe, après avoir circulé en procession par toute la ville, en donnant au peuple sa bénédiction avec deux doigts, vint dans l'intérieur du château à la grande église de Notre-Dame, où il fit une harangue, donna sa démission par écrit et déposa son bâton de patriarche, qui fut immédiatement reçu par le métropolitain de Moscou. L'inauguration du nouveau patriarche occasionna diverses autres cérémonies.

La solennité du jour fut bien observée par le peuple de Moscou, qui avait reçu l'ordre d'interrompre ses travaux et d'assister à la fête. L'empereur et l'impératrice rendirent honneur le jour même au

grand patriarche, en lui envoyant de riches présents, de l'argenterie, du drap d'or, des fourrures etc..., qu'on porta en grande pompe dans les rues de Moscou; à son départ, il en reçut beaucoup d'autres de l'empereur, de la noblesse et du clergé. C'est ainsi que le patriarchat de Constantinople ou de Scio, qui durait depuis le concile de Nicée (325), est maintenant transféré à Moscou, ou du moins qu'on a fait croire aux Russes qu'ils ont un patriarche possédant les droits et l'autorité qu'avait l'autre. Le Grec subtil a tiré bon parti de leur superstition; que l'institution soit valable ou non, il ne s'en est pas moins allé en Pologne avec un riche butin.

Il n'est pas impossible qu'il y ait là le germe d'un schisme entre les deux Églises grecque et russe, si les Russes maintiennent ce patriarchat pour lequel ils ont payé si cher, et si de leur côté les Grecs élisent un autre patriarche, ce qui est possible, soit que Jérémie ait été banni par le Turc soit que son clergé l'ait déposé. Cela serait avantageux pour le pape, et pourrait réunir l'Église russe à Rome; peut-être est-ce le pape qui dans ce but a inventé

ce stratagème, propre à faire naître un schisme dans l'Église grecque: mais les empereurs de Russie connaissent trop bien, par l'exemple d'autres princes chrétiens, quel dommage causerait à leur puissance et à leur pays une soumission au siége romain. Déjà, dans cette crainte, Ivan Vassiliévitch s'était enquis avec grand soin de l'autorité des papes sur les princes chrétiens, et il avait envoyé quelqu'un à Rome, tout exprès pour observer l'ordre et la politique de cette cour.

Le Grand-Turc avait chassé en même temps que le patriarche Jérémie un archevêque de Larisse, nommé Démetrius, qui maintenant est en Angleterre, et qui prétend comme Jérémie avoir été banni par le Turc pour s'être refusé à admettre le nouveau calendrier altéré par le pape. Mais on va voir combien cela est peu probable. D'abord, il n'existe pas tant d'affection et des relations si amicales entre le pape et le Turc, que celui-ci aille bannir un de ses sujets pour n'avoir pas obéi aux règlements du pape, surtout en une matière qui aurait chez lui quelque importance, en ce qu'elle changerait les dates. Ensuite,

le Turc ne se fait pas tant de scrupules pour régler les temps, et pour partir de l'époque exacte et précise de l'incarnation du Christ, admise seulement par lui dans la mesure que j'ai déjà notée. Enfin, le patriarche est maintenant en Italie, à Naples, et on se doute bien qu'il ne fut pas allé se mettre là sous la main du pape et si près de son nez, s'il avait été banni pour s'être opposé à un décret du pape.

Le nouveau patriarchat de Moscou a autorité, non seulement sur toutes les églises de la Russie et des autres états de l'empereur, mais encore sur toutes celles qui dépendaient auparavant du siége de Constantinople ou de Scio: du moins, le patriarche russe se l'imagine-t-il. Il a sous son administration directe la province de Moscou, et d'autres lieux encore. C'est à Moscou qu'il siége.

Avant la création du patriarchat, il n'y avait qu'un métropolitain, qu'on appelait le métropolitain de Moscou. Maintenant, pour relever l'église et son patriarche, on a institué deux métropolitains, à la Grande Novgorod et à Rostov. Leur fonction est de recevoir les ordres absolus du patriarche,

d'en remettre l'exécution aux archevêques, et en outre, d'administrer leur propre diocèse.

Il y a quatre archevêques: à Smolensk, à Kazan, à Pskov et à Vologda. Ils remplissent les mêmes fonctions que les métropolitains, sauf qu'ils ont une juridiction moyenne, étant suffragants des metropolitains, et supérieurs aux évêques. Après eux viennent les évêques, au nombre de six, de Krontitskia, de Riazan, de Tver et Torchok, de Collomenska, de Vladimir, de Susdal. Leurs diocèses sont fort vastes, car ils comprennent tout le reste du pays.

La juridiction ecclésiastique des métropolitains, archevêques et évêques s'étend en Russie à peu près aux mêmes matières que dans les autres états chrétiens. En effet, outre leur autorité sur le clergé, et le réglement des affaires purement ecclésiastiques, ils connaissent de toute question de testament, de mariage, de divorce, de certaines injures, etc. Ils ont pour cela des officiers, appelés *boiarin vladitcheskii* laiques du rang de prince ou de gentilhomme, qui tiennent leur tribunal et exercent leur juridiction. Ceux-ci, outre qu'ils

oppriment le peuple, règnent encore sur le clergé, de même que les princes et les diaks sur les pauvres gens de leurs provinces. Quant à l'archevêque ou à l'évêque, il n'à aucune part aux jugements que rend son tribunal, et s'il veut intervenir dans une affaire, il ne le peut qu'en gâgnant cet officier ecclésiastique, car celui-ci n'a pas été nommé par lui, mais par l'empereur ou son conseil, auquel seulement il doit compte de sa conduite. Si l'évêque, sur sa demande, obtient de choisir lui-même ces officiers de l'église, cela est regardé comme une faveur toute spéciale. Pour dire vrai, le clergé russe, quant à ses terres et revenus, de même que pour son autorité et sa juridiction, est complètement dominé par l'empereur et son conseil, et il ne tient rien que de leur bon plaisir. Les prélats ont encore des assistants, qu'on nomme conseillers privés; ce sont des prêtres du diocèse, qui résident, au nombre de vingt-quatre, dans chaque ville épiscopale. Ils donnent leur avis sur toutes les questions spéciales qui les concernent.

Les rentes et revenus du clergé sont

assez considérables. Le patriarche, outre certains droits, tire de ses terres environ 3000 roubles par an, les métropolitains et les archevêques 2500 environ, certains évêques 1000, d'autres 800, d'autres 500, etc.... Quelques-uns ont en tout, à ce que j'ai entendu dire, 10 ou 12,000 roubles par an: c'est le cas du métropolitain de Novgorod.

Leur costume de grande cérémonie, lorsqu'ils se montrent *in pontificalibus*, est une mitre, à la manière des papistes, et ornée de perles, de pierres précieuses, une chape ordinairement en drap d'or et brodée de perles, et un bâton pastoral recouvert en vermeil et se terminant par le haut en crosse de berger. Lorsqu'ils sortent, ou qu'ils sont en voyage, ils mettent un capuchon noir, qui prend par derrière et recouvre le front comme une vision, une robe ou manteau de damas noir avec des bandes de satin blanc de deux doigts de largeur; on porte alors devant eux leur crosse, et ils bénissent de deux doigts les fidèles, avec une grâce merveilleuse.

C'est l'empereur lui-même qui seul a le droit d'élire les évêques et les autres

prélats. Ils les prend dans les monastères, de sorte qu'il n'y a pas un évêque, archevêque ou métropolitain qui n'ait été moine ou frère. Aussi sont-ils tous célibataires, comme ayant fait vœu de chasteté, lorsqu'on a abattu leur chevelure. Quand l'empereur a élu un prélat, on l'installe dans l'église cathédrale de son diocèse, avec beaucoup de cérémonies qui ressemblent à celles des papistes. — Il y a aussi des doyens et des archidiacres.

Quant à prêcher la parole de Dieu, à enseigner ou à exhorter leurs ouailles, ils n'en ont ni l'habitude ni le talent, car tout le clergé est profondément ignorant de la parole de Dieu et de toute autre science. Deux fois seulement chaque année, au premier septembre, qui chez eux est le jour de l'an, et à la Saint Jean Baptiste, les métropolitains, archevêques et évêques ont coutume de faire au peuple, dans l'église cathédrale, un discours à peu près dans ce sens: „Si quelqu'un est mal disposé envers son prochain, qu'il abjure sa méchanceté. Si quelqu'un nourrit une pensée de trahison ou de rebellion contre le Prince, qu'il s'abstienne de pareils actes.

Si quelqu'un n'a pas observé le jeûne et le maigre, ou n'a pas rempli ses autres devoirs envers la Sainte Église, qu'il répare sa faute, etc." Tout cela chez eux est matière de forme, et s'énonce avec ni plus ni moins de mots que je ne viens d'en dire. Cependant la chose se fait avec grâce et solennité, dans une chaire qu'on a installée exprès et pour ce seul discours, comme si on devait y traiter tout au long de la théologie tout entière. A Moscou, l'empereur lui-même assiste à cette déclaration solennelle.

Dépourvus de toute espèce de savoir, ils veillent avec soin à ce que l'instruction ne se répande pas, car ils craignent que leur ignorance et leur irreligion ne soient reconnues. Dans ce but, ils ont persuadé à l'empereur que toute science nouvelle introduite dans l'empire donnerait naissance à des innovations, et serait un danger pour l'état; ce qui est vrai, car un homme intelligent et actif, formé par l'étude et une éducation liberale, supporte difficilement un gouvernement tyrannique. Il y a quelques années, du temps d'Ivan (IV), il vint de Pologne à Moscou une presse et des ca-

ractères; une imprimerie fut installée, au grand plaisir de l'empereur et à ses frais (1553). Mais la maison fut incendiée de nuit, et la presse et les caractères brulés; on pense que ce fut à l'instigation de clergé.

Les prêtres, qu'on appelle *pop*, sont insitués par les évêques, sans grand examen de leur mérite, et sans cérémonies, sauf que leurs cheveux sont coupés (et non rasés) au sommet de la tête, et que la place tondue, qui est au moins large comme la main, est ointe d'huile par l'évêque. Celui-ci, à l'ordination, met au prêtre son surplis, et ensuite lui place sur la poitrine une croix blanche en soie ou en autre étoffe, qu'il doit porter huit jours seulement, et il lui donne pouvoir de parler et chanter à l'église, et d'administrer les sacrements.

Ils sont d'une ignorance crasse, ce qui n'est pas merveille, car les évêques, qui les instituent, ne sont pas plus grands clercs, et ne savent rien, pas même l'écriture sainte, qu'ils se bornent à lire et à chanter aux offices. Leurs devoirs ordinaires sont de suivre la liturgie, d'administrer les sacrements à leur manière, de

garder et de vêtir leurs idoles, et de faire les autres cérémonies en usage dans les églises. Ils sont nombreux, car les villes sont divisées en un grand nombre de petites paroisses, sans qu'on se préoccupe de réunir assez de maisons et d'habitants pour former une congrégation suffisante. C'est du reste ce qui arrive en tout pays où l'on néglige les moyens d'accroitre la connaissance de la religion, qui ne peut se répandre, lorsque la répartition des habitants en paroisses inégales a rendu insuffisant et inégal le salaire qu'il faudrait pour avoir des prêtres convenables.

La loi permet au prêtre de se marier une fois; mais s'il devient veuf, il ne peut se remarier, sans perdre son caractère de prêtre et son bénéfice. On s'appuie en cela sur un passage de Saint Paul à Timothée, I, III, 2, en admettant à tort que l'apôtre parle de deux femmes *successivement*, tandis qu'il ne défend que deux femmes *à la fois*. Si donc un prêtre se remarie, on ne l'appelle plus que *ci-devant prêtre*. Cela fait que les prêtres tiennent beaucoup à leurs femmes. Celles-ci sont honorées comme les matrones de la pa-

roisse, et elles jouissent de la meilleure réputation.

Quant au salaire du prêtre, il ne consiste pas dans la dîme des blés et des autres produits. Le prêtre dépend pour vivre de ses paroissiens, et il se fait, comme il peut, un revenu, au moyen des offrandes, de la confession, des mariages, des enterrements, des *obit* et des prières pour les morts et les vivants. En effet, outre la service public dans l'église, il est d'usage que chacun se fasse dire par le prêtre une prière, au début d'une affaire quelconque, voyage, déplacement, navigation, labour, etc.... Ces prières ne sont pas rédigées spécialement pour l'affaire en question, mais bien dans la forme habituelle, et prises dans les prières ordinaires. On pense qu'elles ont plus de sainteté et d'effet lorsqu'elles sortent de la bouche du prêtre.

L'usage est aussi de solenniser chaque année la fête du saint patron de l'église; alors les voisins des paroisses environnantes viennent faire adresser au saint des prières pour eux et les leurs, et ils font, pour ses peines, des offrandes au prêtre.

Elles peuvent monter par an à dix livres, plus ou moincs, suivant le crédit et l'estime dont joint le saint, patron de l'église. Ce jour là, le prêtre loue, pour se faire aider, quelques confrères du voisinage, car il a plus de plats à servir au saint que ses mains ne peuvent en apprêter. En outre, il est d'usage qu'à chaque trimestre il aille chez ses paroissiens avec de l'eau bénite et de l'encens, et après avoir aspergé et encensé le maître de la maison, sa femme, le reste de la famille et le mobilier, il reçoit quelques présents, plus ou moins, suivant la fortune du paroissien. Tout cela réuni lui vaut par an trente ou quarante roubles, dont il donne la dîme à son évêque.

On reconnait un prêtre à la longue mèche de cheveux qui lui pend sur chaque oreille, à sa robe, à son grand bonnet et au bâton de voyage qu'il tient en main. Lorsqu'il fait le service dans l'église, il porte un surplis, et si le jour est solennel, quelquefois son bonnet. Il existe, outre les *pop*, des *prêtres noirs*, qui conservent leurs bénéfices, quoiqu'admis comme frères dans un monastère, et qui paroissent cor-

respondre au clergé régulier de l'église romaine. Au dessous du prêtre, il y a dans chaque église un diacre, qui fait uniquement les fonctions de clerc de paroisse. Quant aux *protopop* ou archiprêtres, quant aux archidiacres, qui plus tard sont élus archiprêtres, ils ne font de service que dans les cathédrales.

Il y a une populace innombrable de *frères*, plus grande que dans aucun pays papiste. Ils fourmillent dans chaque ville et dans une bonne partie des campagnes. Ils sont arrivés, — comme les moines papistes, par leur superstitien, leur hypocrisie — à établir un monastère dédié à quelque saint, en tout lieu de l'empire qui est plus fertile et plus agréable que les autres.

Leur grand nombre vient non-seulement de la superstition qui règne, mais encore de la sécurité que donne l'état monastique, comparée à l'oppression et aux exactions subies par le peuple. Aussi beaucoup endossent-ils la robe de moine, comme la meilleure armure pour se garantir de pareils coups. Outre les moines volontaires, il y en a qui, pour avoir déplu, sont obligés de se faire tondre; ce sont pour la

plupart les principaux de la noblesse. Certains entrent au monastère comme dans un lieu de refuge, et deviennent moines, pour éviter quelque chatiment mérité et la vindicte des lois. En effet, si on peut arriver jusque dans le couvent, et avant d'être pris mettre sur sa tête le capuce, on se trouve désormais à l'abri de toute poursuite légale, quel que soit le crime commis, sauf le cas de haute trahison. Seulement personne n'est admis, à moins d'un ordre de l'empereur, sans donner des terres, ou des sommes qui profitent au trésor de couvent. Il y en a qui donnent 1000 roubles, et davantage. Personne n'est admis à moins de trois ou quatre cents.

Voici comment on entre en religion. D'abord l'abbé dépouille le postulant de tous ses vêtements séculiers. Puis il lui met sur la peau une chemise de flanelle blanche, et par dessus une longue robe tombant jusqu'à terre et serrée avec une large ceinture de cuir. Le vêtement de dessus, en laine ou en soie, ressemble à peu près pour la couleur et pour la coupe à celui d'un ramoneur. Ensuite, le crane du nouveau moine est tondu, au sommet,

de la largueur de la main ou davantage, et tout en lui coupant les cheveux, l'abbé dit à peu près: „En coupant ces cheveux et les enlevant de ta tête, nous te détachons et te séparons du monde, des choses terrestres, etc. . . .“ Cela fait, il oint d'huile le crane du nouveau moine, il lui met sa cagoule, et dès lors on le compte au nombre des frères. Les moines font vœu de chasteté, et d'abstinence de viandes.

Outre leurs terres, qui sont très grandes les moines sont les plus grands marchands du pays, et ils font commerce de toute espèce de marchandises. Certains couvents dépensent dans leurs terres 1000 ou 2000 roubles par an. Il y a une abbaye, celle de Troitza (la Trinité), qui tire de ses terres et de ses droits un revenu de 100,000 roubles. Elle est bâtie comme une forteresse, étant entourée de murs que défendent des canons de gros calibre, et elle renferme un grand espace et beaucoup de constructions diverses. Il s'y trouve environ 700 frères, sans compter leurs officiers et d'autres serviteurs. L'impératrice actuelle a fait bien des vœux à Saint Serge, patron du couvent, pour obtenir qu'il la rende

mère, car elle n'a pas d'enfants de l'empereur, son époux. Presque tous les ans elle va à pied en pélerinage de Moscou à Troitza — la distance est d'environ 80 milles anglais *) — accompagnée de 5 ou 6000 femmes vêtues de bleu, et avec une garde de 4000 soldats. Mais Saint Serge n'a pas encore exaucé ses prières, quoiqu'il ait, dit-on, en pareille matière, une puissance toute spéciale.

On peut juger de la science des moines par celle des évêques, qui sont les sujets d'élite des couvents. Causant un jour avec un moine à Vologda, je lui présentai, pour éprouver son savoir, un Nouveau Testament en russe, et le mis sur le premier chapitre de l'Évangile selon Saint Mathieu. Il commença par lire très couramment. Je lui demandai alors qu'elle partie des Saintes Écritures il venait de lire? Il répondit qu'il ne pouvait me le dire exactement. — Combien d'Évangiles il y a dans le Nouveau Testament? — Il dit qu'il n'en savait rien. — Combien y a-t-il eu d'Apôtres? Il soupçonna qu'ils étaient douze. — Com-

*) 40 environ.

ment pourrait-il être sauvé? — A quoi il me répondit par un morceau de théologie russe, disant qu'il ne savait pas s'il serait sauvé, oui ou non; que si Dieu voulait le *pochalovater*, c'est-à-dire lui accorder assez de grâces pour qu'il fit son salut, certes il en serait enchanté; mais dans le cas contraire, quel remède? disait-il. — Je lui demandai pourquoi il s'était fait moine? — Et il me répondit: C'est afin de manger en paix. — Tel est le savoir des moines russes. Si on ne doit pas le mesurer d'après ce seul exemple, on peut du moins conjecturer, à voir l'ignorance de cet homme, de ce que savent les autres.

Il y a aussi beaucoup de couvents de femmes, dont quelques-uns n'admettent que des veuves et des filles de la noblesse, lorsque l'empereur veut, en les empêchant de se marier, arriver à éteindre une famille. Quant à parler de la vie que mênent nonnes et moines, ce n'est pas chose nécessaire pour quiconque connaît l'hypro-crisie et l'impureté de cette race des cloitres. Les Russes eux-mêmes, si livrés qu'ils soient à la superstition, s'en expliquent en termes tels qu'ils serait deshonnête de les répeter.

Outre les moines, il y a des ermites, qu'on appelle des *Saints*, et qui ressemblent aux gymnosophistes par leur vie et leur manière d'être, quoiqu'ils leur soient bien inférieurs en savoir. Même au cœur de l'hiver, ils vont tout nus — sauf un torchon au milieu du corps — les cheveux longs et pendant en désordre sur leurs épaules, et un collier ou une chaine en fer au cou ou à la ceinture. On les regarde comme des prophètes, comme de grands saints, et les plus haut placés leur accordent toute liberté de parler à leur guise et sans contrôle. L'un d'eux censure-t-il quelqu'un ouvertement? Quelle que soit la censure, on ne répond rien, sinon: „C'est pour mes péchés.“ Et si un ermite vous prend en passant un objet dans votre boutique, pour le donner à qui il voudra, vous regardez cela comme une faveur divine, et vous êtes fort reconnaissant envers le saint homme qui vous a dépouillé.

Il n'existe pas beaucoup de ces saints, car c'est un rude métier en Russie que d'aller tout nu, l'hiver surtout. Il y en a un maintenant à Moscou qui va tout nu dans les rues, déclamant sans cesse contre

le gouvernement, et surtout contre les Godounov, qu'on regarde comme les grands oppresseurs du peuple. Un autre, nommé Vassilii, qui est mort il y a quelques années, osa bien reprocher au vieil empereur (Ivan IV) ses cruautés et son oppression. Son corps a été récemment transféré dans une riche église de Moscou, auprès de la demeure de l'empereur, et on l'a canonisé comme un saint. Il y opère beaucoup de miracles, à ce que les moines font croire au peuple, et il y reçoit beaucoup d'offrandes, non-seulement des gens du commun, mais encore des premiers de la noblesse, et même de l'empereur et de l'impératrice, qui visitent cette église avec grande dévotion. Cependant, l'année dernière, pendant que j'étais à Moscou, le saint n'eut guère de chance en fait de miracles. Un estropié avait, à ce qu'il disait, recouvré l'usage de ses jambes; mais une femme, très bien avec lui, s'étant fâchée, l'accusa de n'être estropié que le jour. „Le soir, disait-elle, lorsqu'il revient à la maison, il saute comme un cabri.“ Elle ajouta qu'il avait fait pareil manége six ans auparavant. Aussitôt il fut renfermé

dans un couvent, où il médisait des moines qui l'avaient payé pour leur servir de matière à miracle. Outre ce désagrément, il arriva, quelques jours avant mon départ, que huit personnes furent tuées par la foudre dans cette même église, ce qui fit que les cloches, qui jusqu'alors étaient en branle nuit et jour en l'honneur des miracles opérés par Vassilii, le saint du lieu, ne furent plus sonnées qu'avec discrétion, et qu'en même temps le faiseur de miracles perdit quelque peu de son crédit. Il y eut un autre ermite, nommé Nicolas de Pskov, qui fut bien utile, lorsque le père de l'empereur, craignant une révolte, vint pour mettre la ville à sac*). L'empereur, après

*) „J'ai vu (dit Horsey, qui le nomme Mickoula Svit), cet imposteur ou ce magicien — un sauvage qui allait tout nu hiver et été, supportant les rigueurs du froid et de chaud, et qui faisait d'étranges choses à l'aide des illusions magiques du diable. Il était très suivi, craint et respecté du prince et du peuple .... A Pskov, il appela l'empereur (Ivan IV) buveur de sang, mangeur de chair chrétienne, et il jura par son ange quel si lui ou l'un des siens touchait à un cheveu d'un enfant de la ville, il allait être foudroyé. Qu'il se hâtât donc de partir avant que la colère de Dieu et sa tempête ne se soient abattues sur lui!

avoir été saluer l'ermite dans sa demeure, lui envoya une récompense, et le saint homme, pour s'acquitter, envoya à l'empereur — on était alors en carème — un morceau de viande crue. Ce que voyant l'empereur, il lui fit dire qu'il s'étonnait de ce que le saint homme lui offrait de la viande en carème, quand la sainte église défend d'en manger. „*Ivansko*, répondit l'ermite — c'était comme si nous appellions l'empereur: *Jeannot* — Ivansko se figure donc qu'il est interdit dans le carème de manger de la chair des bêtes, mais qu'il est permis de manger de la chair humaine, comme il l'a fait jusqu'ici?" Il menaça dans ses prophéties le prince de quelque grand malheur, s'il ne sortait de la ville et ne renonçait à massacrer le peuple, et il sauva aussi ce jour-là la vie à bien des gens.

Cette conduite rend les ermites chers au peuple. Ce sont des Pasquins, qui notent

---

Il y avait précisement alors un grand orage bien noir. Cet paroles firent trembler l'empereur, qui se recommanda à ses prières, pour échapper a des menaces si terribles."

les fautes des grands, dont personne n'oserait parler. Cependant il arrive parfois qu'en raison de ces rudesses, de ces libertés qu'ils ont prises en faisant le prophète, on se défait d'eux à la sourdine; ce qui arriva à un ou deux d'entre eux, sous le dernier règne, parce qu'ils avaient parlé trop hardiment du prince.

CHAPITRE XXII.

Liturgie. Administration des sacrements.

Les matines (zaoutrénia) se disent de la manière suivante. Le prêtre entre dans l'église, suivi de son diacre, et lorsqu'il est arrivé au milieu, il commence par dire à haute voix; *Benissez nous, Pasteur céleste*, etc. ... ce qu'il adresse au Christ. Puis il ajoute: *Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, un seul Dieu en trois personnes.* Il repète trois fois: *Gospodi pomiloui, Gospodi pomiloui, Gospodi pomiloui: Seigneur, ayez pitié de nous.* Cela fait, il s'avance vers le cancel de l'église, qu'on appelle le *Saint des Saints*, et il entre par la *porte du ciel*, par où le prêtre seul a droit de passer. Là, se tenant devant l'autel, qui est près du mur supérieur du cancel, il dit le Pater, puis il repète douze fois: *Gospodi pomoloui; Seigneur,*

ayez pitié de nous. Et ensuite: *Louanges soient à la Trinité, au Père, au Fils et Saint Esprit.* Le diacre et les fidèles répondent: *Amen.* Aussitôt après, le prêtre dit les psaumes du jour, en commençant par: *Venons adorer le Seigneur et nous incliner devant lui.* Et en effet, le prêtre, les diacres et le peuple, se tournant vers leurs idoles — les images pendues à la muraille — font le signe de la croix et frappent trois fois la terre du front. Après cela, le prêtre lit dans le livre les dix commandements et le *Credo* d'Athanase.

Cela fait, le diacre, qui n'a pas franchi la *porte du ciel,* lit dans un manuscrit, car ils ne l'ont pas imprimée, un morceau de la légende de quelque saint et de ses miracles. Elle est divisée en plusieurs parties, pour chaque jour de l'année, et on la dit en plein-chant, à peu près comme les papistes chantent l'évangile. Tout cela dure une heure et demie ou deux heures. Le prêtre lit ensuite certaines collectes ou prières, et le service finit par là. Cependant, des cierges brûlent devant les idoles, quelques-uns de la grosseur de la taille d'un homme; ils sont donnés en accomplis-

sement d'une vœu ou d'une pénitenc imposée à des paroissiens.

Vers neuf heures du matin, on dit les complies, *obiednia* *), à peu près à la manière des papistes. Si c'est un grand jour, un jour de fête, on ajoute au service: *Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël*, etc..., et: *Nous te louons, ô mon Dieu*, etc..., qu'on chante sur un mode plus solennel et fort curieux.

Le service du soir s'appelle *vétchernia* (les vêpres). Le prêtre le commence, comme les matines, par: *Bénissez nous, Pasteur céleste*, et par les personnes des vêpres. Ensuite il chante: *Mon âme glorifie le Seigneur*, etc..., et alors le prêtre, les diacres et les fidèles chantent trente fois de suite et d'une seule voix: *Gospodi pomiloui* (Seigueur, ayez pitié de nous); à quoi les enfants de cœur répondent tous ensemble et trente fois, aussi vite que leurs lèvres peuvent aller: *Viéri, viéri, viéri* (aie confiance, aie confiance, aie confiance); cela produit un bruit fort étrange. Après cela le prêtre dit, sur le ton des

*) *Obiednia*: la messe.

dimanches, le premier psaume: *Béni est l'homme,* qu'il termine en répétant trois fois: *Alleluia.* Enfin il ajoute une collecte, en mémoire du saint du jour, et alors les vêpres sont finies. Le prêtre reste tout le temps du service dans le haut de l'église, à l'autel et dans l'intérieur du cancel ou *Saint des Saints.* Le diacre ou les diacres — il y en a plusieurs dans les cathédrales — se tiennent à la *porte du ciel* en dehors du cancel, car ils ne peuvent y entrer pendant le service, quoique leur office soit de le balayer, de le tenir en ordre, et de mettre des cierges devant les idoles. Le peuple se tient dans la nef, et quelques-uns sous le porche; il n'y a dans les églises ni bancs ni siéges.

Voici comment on administre le sacrement du baptême. L'enfant est apporté à l'église dans la huitaine de sa naissance, et s'il appartient à une famille noble, on le conduit en grande pompe sur un char ou un traîneau, avec des fauteuils, des coussins de drap d'or, et un grand étalage de ce qu'on de plus beau dans son mobilier. On trouve sous le porche de l'église le prêtre qui attend l'enfant, et qui

a un baquet rempli d'eau auprès de lui. Il commence en disant: *Vous m'avez apporté un petit infidèle pour en faire un chrétien*, etc...; cela fait, il enseigne aux témoins, qui sont au nombre de deux ou trois, quel sera leur devoir envers l'enfant après son baptême: „L'enfant devra être élevé dans la connaissance de Dieu et du Christ, notre Sauveur. Et comme le Seigneur est un Dieu de majesté, et qu'on ne doit pas avoir l'audace de se présenter devant lui sans médiateurs, non plus que si on adressait une supplique à un empereur ou à un grand prince, il faudra lui enseigner quels saints sont les meilleurs et les plus puissants médiateurs, etc..." Tout cela est dit dans une forme déterminée, et tiré d'un livre. Enfin, prenant le ton d'un exorciste, le prêtre commande au diable au nom de Dieu, de sortir de l'eau, et après certaines prières, il y plonge trois fois l'enfant, jusque par dessus la tête, car on regarde comme indispensable que le corps tout entier soit en contact avec l'eau.

Les mots essentiels pour le baptême, et que prononce le prêtre en plongeant l'enfant dans l'eau, sont ceux que prescrit

l'évangile et qui sont employés par nous: *Au nom du Père, du Fils, et de l'Esprit.* Qu'ils les altèrent en disant, à la maniere de certains héritiques grecs „au nom du *Saint* Esprit", on le dit, mais j'ai constaté que ce n'est pas exact, d'après le témoignage de gens qui ont souvent assisté au baptême, et d'après le livre liturgique, qui règle tout avec précision.

Une fois l'enfant baptisé, le prêtre lui met sur le front, sur les joues, puis sur la bouche un mélange d'huile et de sel; il l'étend avec son doigt sur les lêvres de l'enfant, comme les papistes, tout en disant certains prières, demandant que *Dieu fasse de lui un bon chrétien*, etc... — La cérémonie a lieu sous le porche. L'enfant, devenu chrétien, et qu'on peut dès lors recevoir dans l'enceinte de l'église, y est porté, le prêtre marchant devant lui; on le présente à la principale idole de l'église, et on l'étend sur un coussin aux pieds de l'image, pour être recommandé à Dieu par le saint, son médiateur. — Si l'enfant est malade ou faible, on se sert d'eau tiède, l'hiver surtout. Après le baptême, c'est l'usage de couper les cheveux de l'enfant,

de les rouler dans de la cire, et de les déposer, comme une relique ou un monument, dans une place secrète de l'église.

Telles sont les formes de leur baptême, et ils les regardent comme les meilleures et les plus parfaites, ainsi que tout le reste de leur religion, établie, disent-ils, d'après la tradition de l'église la plus pure, qui est l'église grecque. Aussi prendront-ils beaucoup de peine pour faire un prosélite, qu'il soit infidèle, ou chrétien d'une autre église, et pour le baptiser à la russe. Font-ils prisonnier un Tartare, ils lui offrent ordinairement la vie, à condition qu'il consente à se faire baptiser. Cependant bien peu de Tartares rachetent ainsi leur vie; ils ont trop de haine pour les Russes, et sont trop convaincus de leur fausseté, de leur injustice. Dans l'année qui suivit l'incendie de Moscou par les Tartares, on fit prisonniers 300 d'entre eux, et un *Divoy Mourza*, l'un de leurs chefs dans la campagne précédente; on leur offrit à tous la vie sauve, s'ils voulaient recevoir le baptême. Tous refusèrent, en accablant de reprochés les convertisseurs. Ils furent conduits à la Moskva, qui coule dans la

ville, et on les y baptisa d'une manière violente, en leur cassent la tête, et en les jetant à l'eau par un trou qu'on fit dans la glace. Quant aux prisonniers livoniens, il en est beaucoup qui se font rebaptiser à la russe, pour avoir plus de liberté, et aussi quelques moyens d'existence, car l'empereur a coutume de leur en fournir dans ce cas.

Depuis que les Anglais fréquentent le pays, il n'en est pas un seul qui ait assez mis en oubli son Dieu, sa foi, sa patrie, pour accepter le baptême russe, soit par crainte, soit par espérance, soit pour un motif quel qu'il soit, à l'exception de Richard Relph, qui exerçant un métier impie — il tenait un cabaret, contrairement aux lois du pays — et se trouvant privé de son commerce et dépouillé de tout par les employés de l'empereur, fit l'an dernier profession de foi à la russe. On l'a donc rebaptisé, et maintenant il est aussi idolâtre qu'il était auparavant tapageur et dépensier.

Ceux qui acceptent ainsi le baptême ruse sont d'abord menés dans un monastère, pour y être instruits dans la doctrine et les cérémonies de l'église. Le baptême

leur est administré dans les formes suivantes: d'abord, on met au prosélite un vêtement complet et tout neuf, à la russe, avec une couronne sur la tête, ou une guirlande l'été. Puis sa tête est ointe d'huile, on lui place un cierge dans la main, et pendant une semaine, on dit sur lui des prières quatre fois par jour. Cependant il doit s'abstenir de chair et de laitage. Le soir du septième jour, il est purifié et lavé dans un bain, et le huitième on l'amène à l'église, où les frères lui apprenent comment il faut se comporter en présence des idoles; ils lui enseignent à faire le plongeon, à frapper du front la terre, à se signer, et à exécuter tous les gestes qui forment la plus grande part de la religion russe.

Les Russes communient seulement une fois l'an, au temps du grand carême et un peu avant Pâques. On ne reçoit, au plus, que trois communiants à la fois. Voici comment on communie. D'abord, il faut confesser tous ses péchés au prêtre, qu'on nomme *père spirituel.* Ensuite, on va à l'église, et on est appelé à la table de communion, qui est en forme d'autel, et

peu éloignée du haut de l'église, comme en Hollande. Là, le prêtre demande d'abord si on est, oui ou non, purifié, c'est-à-dire si on n'a pas omis un péché dans sa confession. Si la réponse est négative, on est admis à la communion. Le prêtre commence des prières, tandis que les communiants se tiennent debout, les bras croisés, comme des pénitents ou des pleureurs. Les prières terminées, le prêtre prend une cuillère, et la remplit de vin rouge; puis il y met un petit morceau de pain, il mêle le tout ensemble, et le donne aux communiants rangés en ordre, en disait les paroles sacramentelles: *Mange ceci*, etc... *Bois ceci*, etc...; les deux phrases d'un seul trait, et sans intervalle.

Ensuite, il leur donne encore du pain tout seul, puis du vin mélangé d'un peu d'eau chaude, ce qui représente plus exactement, d'après eux, le sang et l'eau qui coulèrent des flancs du Christ. Cependant, les communiants décroisent leurs bras. Puis, les croisent de nouveau, ils font, à la suite du prêtre, trois fois le tour de la table de communion, et ils retournent à leurs places. Alors le prêtre, après avoir dit d'autres

prières, les congédie, leur enjoignant d'être joyeux, et de se réjouir pendant sept jours, puis de jeûner sept autres jours, ce qu'ils observent avec grande dévotion, ne mangeant alors que du pain et du sel, sauf un peu de chou, et quelques herbes ou racines, et ne buvant que de l'eau ou du kvas.

Telle est leur manière d'administrer les sacrements. On verra aisement comment ils s'écartent en cela de l'institution du Christ, et quelles cérémonies ils ont ajouté d'eux-mêmes, ou plutôt, emprunté aux Grecs.

CHAPITRE XXIII.

Doctrine de l'église russe; ses erreurs.

Voici quelles sont à mon avis leurs principales erreurs en matières de foi :

I. Quant à la parole de Dieu, ils ne lisent pas en public certains livres canoniques, tels que les livres de Moise; par exemple les quatres derniers: l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, qu'ils déclarent être tombés en désuétude, et avoir été abolis par la venue du Christ, car ils sont incapables de discerner la différence entre la loi morale et la loi cérémonielle. Ils admettent les livres des prophètes, mais, par la même raison, ils ne les lisent pas publiquement dans les églises. Ils permettent de lire tout le Nouveau Testament, sauf la Révélation, qu'ils admettent cependant, mais qu'ils ne peuvent comprendre, car ils ne sont pas en

position, comme les églises de l'occident, de reconnaître l'accomplissement des prophéties qu'elle contient, et spécialement de celle qui concerne l'apostasie de l'église antichrétienne. Cependant ils ont eu leurs Anti-Christ dans l'église grecque, et ils peuvent retrouver dans les prophéties de ce livre leurs fautes et leur châtiment, qui est l'invasion des Turcs.

II. La source principale de la corruption de leur doctrine et de leurs cérémonies, c'est qu'ils admettent avec les papistes que les traditions de leur église ont autant d'autorité que le parole écrite de Dieu. En cela, ils se mettent au-dessus des autres églises, affirmant qu'ils possèdent la vraie tradition, transmise par les apôtres à l'église grecque, et de là aux Russes.

III. Ils pensent que l'église — en entendant par là l'église grecque, et spécialement le patriarche et son synode, qui en sont la tête — a autorité souveraine pour interpréter les Écritures, et que chacun est tenu de recevoir cette interprétation comme véritable et authentique.

IV. Quant à la nature divine et aux trois personnes dans une même substance,

ils font procéder le Saint Esprit du Père seulement, et non du Fils.

V. Sur le rôle du Christ ils soutiennent plusieurs erreurs graves, à peu près les mêmes que celles des papistes; entre autres, qu'il est l'unique médiateur pour la rédemption, mais non pour l'intercession. Pour défendre cette erreur, leur principale raison, lorsqu'on les presse, est cette comparaison inexacte et folle entre Dieu et un monarque ou un prince de ce monde, qu'il faut supplier par l'entremise de médiateurs. Il est des médiateurs qu'ils préfèrent aux autres, tels que la Sainte Vierge, qu'il appellent l'*Immaculée*, et Saint Nicolas, qu'ils surnomment l'*Aide rapide*, disant qu'il a 300 anges du premier rang, chargés par Dieu de lui obeir. Cela les a amenés à une idolatrie excessive et horrible, du genre le plus grossier et le plus profane, et ils rendent à leurs images un culte, leur adressant des prières, des actions de grâee, des offrandes, et les adorant en se prosternant et frappant la terre du front devant elles comme devant Dieu. Comme ils s'adressent ainsi à des peintures qui ne sont pas des portraits, ils prétendent qu'ils ne ren-

dent pas un culte à une idole, mais au saint, dans son image, et qu'alors ils n'offensent point Dieu; oubliant ainsi le commandement de Dieu, qui défend de faire le portrait ou l'image d'une chose quelconque, pour lui rendre un culte ou pour tout autre usage. Les murailles des églises sont couverts d'images, très riches, faites en pierre et en perle, et sans relief. Il y en a aussi qui ont un relief d'un pouce. Ils appellent leurs images *les faiseurs de miracles.* Lorsqu'on s'en procure pour une église, on ne doit pas dire qu'on l'achète, mais bien qu'on échange contre elle de l'argent.

VI. Quant aux moyens de justification, ils admettent, comme les papistes, qu'elle ne s'opère pas uniquement par la foi, mais aussi par les œuvres, et que l'*opus operatum,* ou le merite même des œuvres, plait nécessairement à Dieu. Aussi font-ils nombre de prières, de jeûnes, de vœux, d'offrandes aux saints, d'aumônes, de signes de croix, etc..., et vont-ils sans cesse disant leur chapelet, l'empereur comme les autres, non-seulement à l'église, mais dans tous les lieux publics, surtout dans les

réunions habituelles ou solennelles, telles que les fêtes, les cours de justice, les séances de conseil, les réceptions d'ambassadenrs, etc. . . .

VII. Ils disent, comme les papistes, que personne n'est assuré de son salut, jusqu'à la sentence rendue au jugement dernier.

VIII. Ils pratiquent la confession auriculaire, et se croient déchargés de tous leurs pêchés par le seul fait de les avoir déclarés nominativement et en particulier à un prêtre.

IX. Ils reconnaissent trois sacrements: le baptême, l'eucharistie et l'extrême onction. Cependant ils ne croient pas ce dernier nécessaire au salut comme le baptême, mais ils pensent que c'est une malédiction et un châtiment de Dieu que de mourir sans l'avoir reçu.

X. Ils pensent que le baptême est nécessaire, et que quiconque meurt sans baptême est damné.

XI. Ils rebaptisent tout chrétien qui se convertit à leur religion, parce qu'il était séparé de la véritable église, qui est l'église grecque, disent-ils.

XII. Ils établissent des différences entre ce qu'on mange, ce qu'on boit, croyant qu'il y a conscience à user de ceci au lieu de cela. Aussi, dans leurs jeûnes, par une superstition semblable à celle des papistes, ils interdisent l'usage de la viande et du laitage; ce qu'on observe avec tant de rigueur, et une dévotion si aveugle, que l'homme le plus malade aimera mieux mourir que de manger pour sa santé une bouchée de viande, un œuf ou une autre chose de ce genre.

XIII. Ils interdisent le mariage au clergé, sauf aux prêtres, auxquels ils ne permettent pas de se remarier. Ils n'approuvent pas non plus qu'un laique se marie une troisième fois. Ils font valoir cela contre le seul frère de l'empereur, un enfant de six ans; on ne prie point pour lui dans les églises, comme c'est l'usage pour les princes du sang, parce qu'il est né d'un sixième mariage, et par conséquent illégitime. C'est l'empereur lui-même qui a donné cet ordre, à l'instigation des Godounov, qui lui ont fait regarder comme d'une bonne politique ce qui peut dépopulariser l'héritier présomptif.

Les Russes ont en matière de religion bien d'autres opinions fausses; mais celles-là sont les plus importantes. Elles viennent en partie de la tradition de l'église grecque, mais principalement de l'ignorance des Saintes Écritures. Quoiqu'ils aient celles-ci dans la langue polonaise*), qui est la même que la leur, quelques mots exceptés, peu d'entre eux la lisent avec le zèle pieux qu'il faudrait. Et quand même ils voudraient, ils n'ont pas assez d'exemplaire de l'Ancien et du Nouveau Testament pour tout le monde, et ne possédent que des livres liturgiques ou de prière, qui sont très communs.

Tout ce mal vient du clergé, qui étant lui-même ignorant et sans religion, tient, pour garder ses bénéfices et s'emplir le ventre, à ce que le peuple reste dans son ignorance et son aveuglement. Le mal vient aussi de la nature du gouvernement. En effet, l'empereur, qui profite du système politique en vigueur, ne veut aucune innovation, et désire le maintien d'une religion

*) Probablement la *Biblia swieta* . . . Briesk-Lithowski, 1563; préparée par les Pinczoviens, publiée par les Sociniens et aux frais du prince Nicolas Radziwil.

si bien en harmonie avee la politique russe. Cependant il est hors de doute que parmi les Russes Dieu trouve aussi les siens, car ils ont devant eux la parole divine, quoique privés du moyen ordinaire d'en comprendre le vrai sens. On peut du moins le soupçonner, d'après ce qu'à Moscou un Russe disait en secret à l'un de mes domestiques, qui parlait contre leurs images et leurs autres superstitiens: „Dieu a donné aujourd'hui la lumière à l'Angleterre. Demain peut être il nous la donnera.“

Jamais je n'ai entendu parler d'inquisition ou de poursuites en matière de religion, sauf à propos d'un homme et de sa femme, qui, il y a quelques années, furent retenus en prison pendant 28 ans. Leurs cheveux, leurs ongles, leur couleur, leur contenance, tout en eux était devenu étrange. On finit par les bruler à Moscou, dans une petite maison qu'on incendia. Le motif resta secret, mais probablement c'était parce qu'ils avaient trouvé quelque chose de vrai en fait de religion. Les moines et les frères firent croire au peuple qu'ils soutenaient une hérésie grande et damnable.

CHAPITRE XXIV.

Manière de célébrer le mariage.

Les mariages se font d'une manière différente de celle des autres pays. Le mari, quoiqne n'ayant jamais vu sa future, n'a pas la permission de jeter un seul coup d'œil sur elle avant le mariage; il peut seulement la faire voir par sa mère ou quelque autre veille de sa connaissance. Lorsqu'on se convient — les parents aussi bien que les futurs, car sans le consentement des parents, le mariage n'est point permis — les deux pères, ou ceux qui les remplacent, se réunissent et fixent la dot, qui est ordinairement fort considérable relativement à la fortune des parents. Ainsi on verra ce qu'ils appellent *un homme du marché* donner 1000 roubles et plus à sa fille.

Quant au mari, on ne lui demande jamais de constituer un douaire en récompense de la dot; cela n'est pas dans les mœurs. Mais si la femme a un enfant à la mort du mari, elle conserve la jouissance du tiers de ses biens; si elle en a deux ou trois, elle recevra quelque chose de plus, à la discrétion du mari. Reste-t-elle au contraire veuve sans enfants, on la renvoie à sa famille sans rien, sauf sa dot, si le mari laisse assez pour la rendre. Lorsqu'on est d'accord sur la dot, on signe des deux parts l'engagement de verser la dot et de conclure le mariage. Si la femme n'est pas veuve, son père et tous les siens doivent répondre de sa virginité, ce qui occasionne beaucoup de discussions et de procès, lorsque le mari conçoit des dontes sur la conduite et l'honnêteté de sa femme.

Le contrat une fois arrêté, ils commencent à s'envoyer mutuellement des cadeaux, la femme la première, mais ils ne se voient qu'à la célébration du mariage. La veille du jour fixé, la fiancée est conduite en voiture, et l'hiver, en traineau, à la maison de son futur, avec son costume de mariée et le lit où ils doivent coucher;

c'est en effet toujours la fiancée qui fournit le lit, qui est ordinairement fort beau, et coute cher. Sa mère et d'autres femmes passent la nuit auprès d'elle, mais elle n'est point reçue par le fiancé, qui ne la voit pas même.

Le jour du mariage, la fiancée met une sorte de coiffe, d'un beau travail d'aiguille ou en linon, qui lui couvre la tête et la taille jusqu'à la ceinture. Puis, accompagnée de ses parents, et le fiancé, des siens, ils s'en vont à l'église, tous à cheval, quand même l'église serait à deux pas, et les gens, de la dernière classe. Les paroles sacramentelles et les cérémonies du mariage ressemblent beaucoup aux nôtres; on donne également un anneau à la fiancée. Lorsqu'elle l'a mis et que les paroles qui font le mariage sont dites, on place la main de l'épousée dans celle de son époux, qui tout le temps est resté debout d'un côté de l'autel, la femme se tenant de l'autre côté. Dès lors, le lien étant parfait, par l'action du prêtre, l'épousée s'avance vers son époux, se met à ses pieds, et incline la tête jusqu'à toucher ses souliers, en signe de sujétion et d'obéissance. Et l'époux

étend sur sa femme un pan de sa robe, pour montrer qu'il doit la protéger et la chérir.

Ensuite, le marié et la mariée se tenant ensemble et debout à l'une des extrémités de la table, arrivent d'abord le père et les autres parents de la mariée, qui saluent jusqu'à terre le marié. Puis la famille de celui-ci en fait autant à la mariée, en signe d'alliance et d'affection éternelle entre les deux familles. Enfin, le père du marié offre un morceau de pain au prêtre, qui le donne aussitôt au père et aux parents de la mariée, et il prend à temoin Dieu et les images que le jour fixé il fournira fidèlement le douaire tout entier, et que les deux familles seront désormais amies à perpétuité. Alors on met le pain en morceaux et on le mange, pour prouver une intention sincère de remplir ces obligations, et d'être les uns à l'égard des autres comme les miettes d'un même pain, ou les commençaux d'une même table.

Ces cérémonies terminées, le marié prend la main de l'épousée, et ils s'en vont ensemble, avec leurs amis, vers le porche de l'église. Ils y trouvent des gens qui ont

des pots et des coupes, avec de l'hydromel et du vin russe. Le marié prend une petite coupe, boit à la santé de sa femme, et celle-ci, ouvrant son capuchon par dessous, et portant la coupe à ses lèvres pour montrer son visage à son mari, boit à son tour à sa santé. On quitte alors l'église. Le marié ne retourne pas chez lui; il va dans la maison de son père, et la mariée chez le sien, chacun d'eux traitant à part ses amis. Lorsque les époux rentrent à la maison, c'est l'usage de jeter sur eux du blé par les fenêtres, en signe d'abondance et de fécondité.

Le soir venu, la mariée est conduite à la maison de son beau-père, où elle passe la nuit, conservant encore son capuchon sur la tête. Toute la nuit elle ne doit pas dire un mot — cela est de tradition, et sa mère et les matrones de sa famille le lui ont enseigné — afin que le mari ne puisse ni la voir ni l'entendre jusqu'au lendemain du mariage. Et même, les trois jours qui suivent, il ne faut pas qu'on l'entende parler, sauf pour dire à table à son mari quelques mots, suivant le formule, et avec de grandes démonstrations de respect. Si elle

se comporte autrement, cela portera grand préjudice, et pour la vie, à sa réputation, et déplaira beaucoup au marié lui-même.

Le quatrième jour, les époux s'en vont chez eux, et y font fête aux deux familles réunies. Le jour du mariage, et dans les fêtes qui suivent, on fait aux époux l'honneur de les nommer *jeune prince* et *jeune princesse* (molodoi kniaz, molodaia kniaginia).

Dans leurs rapports avec leurs femmes, les Russes font bien voir qu'ils ne sont que des barbares; ils les traitent en servantes plutôt qu'en épouses, à l'exception toutefois des femmes nobles, qui sont ou semblent être plus estimées par leurs maris que les autres. Il existe un abus odieux, contraire au bon ordre et à la parole de Dieu lui-même; c'est que, soit par dégoût de sa femme, soit par tout autre motif, un homme pourra, sous prétexte de dévotion, entrer au convent et se faire moine, en abandonnant sa femme, qui devient alors ce qu'elle peut.

CHAPITRE XXV.

Autres cérémonies de l'église.

L'église russe a un grand nombre d'autres cérémonies. Elle fait spécialement un grand abus de la croix; on place des croix sur les grands chemins, au haut des églises, à la porte de chaque maison; on fait constamment sur le front et la poitrine le signe de la croix, avec grande dévotion, s'il faut en juger par l'apparence. Le mal ne serait pas grand, si on réservait pour Dieu seul, auquel elles sont dues, cette vénération et ces adorations, et si on ne remplaçait point par des gestes sans paroles et des signes de croix les actions de grâce et les autres devoirs envers Dieu. Le matin en se levant, un Russe s'en va d'ordinaire devant un escalier au haut duquel se trouve une croix, et s'inclinant devant elle, il fait le signe de la croix sur

son front et sa poitrine. C'est ainsi qu'il remercie Dieu du repos de la nuit, sans dire en seul mot, sinon, par aventure: *Gospodi pomiloui!* — Seigneur, ayez pitié de nous! En se mettant à table et en en sortant, son action de grâce est un signe de croix; quelques-uns seulement ajouteront peut-être un mot ou deux de quelque prière ordinaire, sans rapport avec la circonstance. Prête-t-on serment au tribunal pour trancher une question, on jure par la croix, et on en baise le pied, comme si la croix était Dieu lui-même, dont le nom seul doit être invoqué en justice. Lorsqu'on entre dans une maison, où se trouve toujours une image pendue au mur, on s'incline devant, en faisant le signe de la croix. En commençant un travail, petit ou grand, on s'arme d'abord du signe de la croix. C'est d'ordinaire la seule prière qu'on adresse à Dieu pour le remercier d'un succès en affaire. C'est ainsi qu'ils servent Dieu avec des croix, et d'une manière vaine*), ne comprenant pas ce que c'est que la croix

*) Mauvais jeu de mot, heureusement intraduisible: . . . with *crosses*, after a *cross* . . . manner.

du Christ, et son pouvoir. Cependant, ils pensent et ils disent qu'en comparaison d'eux, les autres chrétiens ne valent pas mieux que des Turcs, parce qu'ils ne s'inclinent pas lorsqu'ils rencontrent une croix, et qu'ils ne se signent pas à la russe.

L'eau bénite a chez eux le même usage et est aussi estimée que chez les papistes; mais ceux-ci sont bien dépassés par les Russes, qui ne se contentent pas d'avoir des vases et des cuves d'eau bénite, mais qui chaque année bénissent toutes les rivières. A Moscou, cela se fait solennellement et en grande pompe, avec le concours de l'empereur et de la noblesse. On se dirige en procession vers la rivière, et dans l'ordre suivant: d'abord deux diacres, portant, l'un la bannière de Notre-Dame, l'autre celle de Saint Michel combattant le dragon. Viennent ensuite le reste des diacres et les prêtres de Moscou, marchant deux par deux, le capuce sur les épaules, et sur la poitrine une image soutenue par un collier. Après les prêtres s'avancent les évêques, *in pontificalibus*, puis les frères, les moines, les abbés, et enfin le patriarche, en costume très riche, et avec une sphère au

sommet de sa mitre, pour indiquer que son pouvoir s'étend sur toute son église. L'empereur, avec sa noblesse, suit le clergé; la procession, dans son ensemble, a plus d'un mille de long. Lorsqu'on est arrivé au fleuve, on fait un grand trou dans la glace, là où se tient le marché, et le patriarche se met à dire certaines prières et ordonne au démon de sortir des eaux. Puis brulant de l'encens et jetant du sel dans la rivière, il en transforme toutes les eaux en eau bénite. Dès le matin, les gens de Moscou ont tracé sur chaque porte et fenêtre de leurs maisons des croix à la craie, de peur que le démon, chassé des eaux, ne s'enfuie chez eux.

La cérémonie terminée, on voit les gens de l'empereur et ensuite le reste des habitants, prendre à la rivière de l'eau consacrée, pour en boire, ou pour d'autres usages. On voit les femmes y plonger leurs enfants jusque par dessus la tête, et beaucoup d'hommes et de femmes se jeter à l'eau, les uns nus, les autres avec leurs vêtements, par un temps, où vous croiriez que votre doigt va geler si vous le plongez un instant dans l'eau. Quand les hommes

ont fini, ils amènent leurs chevaux pour leur faire boire de l'eau sainte, et les rendre par là aussi saints qu'un cheval peut l'être.

On donne de l'eau bénite aux malades à l'extrémité, dans la pensée que cela les guérira ou les sanctifiera. Ils en tuent beaucoup par cette superstition déraisonnable. Pendant mon séjour à Moscou le seigneur Boris Godounov, à ce que disent les médecins, tua ainsi son fils unique, en lui faisant prendre, au cœur de l'hiver, et quand il était en danger, de l'eau bénite froide, et en le présentant tout nu à l'église de Saint Basile.

Ils ont une image de Christ, qu'ils appellent *neroutchnoi*, ce qui signifie *n'étant pas fait de main d'homme*, car leurs prêtres et leur superstition les ont convaincus de ce fait. Ils la portent en procession au bout d'un bâton et enfermée dans une sorte de lanterne, et ils la vénèrent comme étant un grand mystère.

Lorsqu'ils brassent, ils ont coutume de porter un peu de leur matière première au prêtre, qui la bénit à l'église. Ensuite on la verse dans le brassin, ce qui lui donne

tant de vertu que quiconque boit de ce liquide conserve rarement sa raison. Ils font également bénir le premier blé de la récolte.

Le jour des Rameaux ils font une autre cérémonie, consacrée par une antiqne tradition. Le patriarche traverse Moscou, l'empereur lui-même tenant son cheval par la bride, et le peuple criant: Hosanna! et jetant ses vêtements de dessus sous les pieds du cheval. L'empereur reçoit du patriarche, pour ce service, une pension de 200 roubles. La semaine avant Noël, autre exhibition: chaque évêque, dans sa cathédrale, fait voir les trois enfants dans le four *). L'ange s'envole du sommet de l'église, ce que admirent les spectateurs, et on voit de terribles éclairs, produit avec de la résine et dc la poudre par les Chaldéens — c'est le nom qu'on leur donne — qui courent la ville pendant douze jours, déguisés et ajoutant beaucoup d'agrément à l'exhibition de l'évêque. A Moscou, l'empereur et l'impératrice ne manquent jamais

*) Légende de Saint Nicolas, évêque de Myra.

d'y assister, quoique ce soit toujours le même chose et sans invention nouvelle.

Outre le jeûne du mercredi et du vendredi de chaque semaine, en mémoire, disent-ils, l'un, du jour où le Christ fut vendu, l'autre, de celui de sa mort, ils ont quatre grands jeûnes ou carêmes chaque année. Le premier, appelé le grand carême, tombe en même temps que le nôtre; le second, vers le milieu de l'été; le troisième, pendant la récolte. Le quatrième n'est pas institué par l'église, mais établi par la superstition. Dans la première semaine du grand carême, on ne mange que du pain et du sel, on ne boit que de l'eau, et chacun ajourne ses travaux, ses affaires, et ne s'occupe que de jeûner. Dans le grand carême il y a trois veilles; celle du dernier vendredi s'appelle la grande veille. Tous les paroissiens doivent passer cette nuit à l'église, et y veiller de neuf heures du soir à six heures du matin, restant constamment debout, sauf lorsqu'ils se jettent à terre et frappent le sol du front devant leurs idoles, ce qui doit se faire 170 fois, et toute la nuit.

Il y a aux enterrements beaucoup de superstitions et de cérémonies profanes; ainsi on met entre les doigts du mort une lettre à l'adresse de Saint Nicolas, qui est leur médiateur suprême, et en quelque sorte le portier du paradis, comme Pierre chez les papistes.

Dans l'été, lorsque tout est couvert de neige, et la terre gelée si avant, que ni bêche ni pioche ne peuvent y pénétrer, on n'enterre pas les morts, mais on conserve tous ceux qui meurent alors dans une maison des faubourgs, qu'on nomme le *maison de Dieu;* les corps y sont empilés comme des pièces de bois dans un chantier, gelés et durs comme la pierre. Lorsqu'arrive le dégel, chacun reprend les siens et les met en terre.

On observe aussi les anniversaires mensuels et annuels; on fait dire alors des prières pour les morts par le prêtre, qui reçoit habituellemement un sou pour sa peine. Il y a des pleureuses en titre, qui sont appelées pour pleurer celui qui vient de mourir. Elle hurlent sur le corps, d'une manière profane et payenne, le soulevant parfois et lui demandant, ce qui lui man-

quait, pourquoi il a voulu mourir? On enterre le mort dans son costume habituel, avec son habit, sa culotte, ses bottes et le reste.

Il existe bien d'autres cérémonies profanes, qu'il serait long et ennuyeux de décrire. Ce qui précédé suffira pour montrer combien les Russes sont loin de la connaissance et de la pratique de la religion chrétienne, ayant renoncé à la parole de Dieu pour suivre de vaines traditions, et tout ramené à des cérémonies extérieures et ridicules, sans avoir égard l'esprit, à la vérité que Dieu demande afin que son culte soit pur.

CHAPITRE XXVI.

Vie privée de l'empereur.



Voici quelle est la vie privée de l'empereur, ou du moins ce qu'on en peut connaître. Il se lève d'habitude à quatre heures du matin. Dès qu'il est habillé et lavé, arrive, la croix en main, son confesseur (doukovnyi otets), qui le bénit en lui imposant la croix, d'abord sur le front, puis sur les joues, et qui ensuite la lui présente à baiser. Cela fait, le *diak**) préposé á la croix apporte dans la chambre de l'empereur une image peinte, représentant le saint du jour; car, en Russie, chaque jour a son saint, qui en est comme le patron. Il place cette image parmi toutes celles de la chambre, qui en est remplie au point qu'on ne voit plus les murs. Des lampes

*) *Diak*, secrétaire, greffier.

et des cierges brûlent devant elles. Les images sont couvertes de perles et de pierres précieuses. L'image placée devant l'empereur, celui-ci commence à se signer à la manière russe, d'abord sur le front, ensuite sur les deux côtés de la poitrine, en disant:

„*Gospodi, pomiloui! Pomiloui ménia,*
„*Gospodi! Sokhrani ménia griechnich zlo-*
„*diéistva!* Seigneur, je te prie! Je te prie,
„Seigneur! Préserve-moi du mal, moi qui
„suis pécheur!"

Ces mots, il les adresse à l'image ou au saint du jour, le nommant dans sa prière, ainsi que Notre-Dame, Saint Nicolas, ou quelque autre, auquel il a le plus de dévotion. En même temps il se prosterne devant leurs images, et frappe la terre du front. Cela dure un quart d'heure, ou environ.

Alors, le confesseur revient avec un bol en argent, rempli d'eau bénite, et un goupillon à la main. Il asperge d'abord les saintes images, et ensuite l'empereur. L'eau bénite arrive chaque jour toute fraîche des monastères. Qu'ils soient voisins ou qu'ils soient éloignés, les abbés et prieurs l'ex-

pédient au nom du saint qui est le patron du couvent, et comme un témoignage tout spécial de bon vouloir envers l'empereur.

Quand l'empereur a fini ses dévotions, il envoie demander à l'impératrice comment elle se porte, etc.... Bientôt après il va lui-même la saluer, dans une pièce qui est entre leurs deux chambres. L'impératrice fait lit à part, sauf à la veille des jeûnes et carêmes, où elle vit avec son époux et à sa table. Une fois ensemble, ils vont tous deux à leur chapelle privée, et on leur dit ou on chante les matines (zaout-rénia), ce qui dure une heure environ.

L'empereur revient chez lui; il s'assied dans une grande chambre, où viennent le voir et le saluer les nobles de sa cour, — ceux du moins qui sont en faveur. S'il a quelque chose à dire à l'un d'eux, ou eux à lui, c'est le moment. — Tel est l'usage, à moins que des raisons de santé ou autres n'y fassent déroger.

Vers neuf heures du matin, l'empereur va dans une autre église du château. Les prêtres et les choristes chantent les complies, qui durent ordinairement deux heures. Pendant ce temps-là, l'empereur cause

d'habitude avec les membres du conseil, les nobles et les capitaines qui ont quelque chose à lui dire, ou lui à eux. Les conseillers aussi confèrent entre eux, comme s'ils étaient dans la chambre du conseil. Le service divin terminé, l'empereur retourne chez lui, et il se repose jusqu'au dîner.

Voici comment on le sert à table. D'abord chaque plat, à mesure qu'il est livré à celui qui le dresse, est goûté par le cuisinier, en présence du grand maître d'hôtel ou de son délégué. Alors les gentilshommes servants (jilitsa) le prennent et le portent à la table de l'empereur, le grand maître d'hôtel, ou son délégué, marchant en tête. L'écuyer tranchant le reçoit; il le fait goûter à l'essayeur, et ensuite il le place sur la table impériale.

Dans le service ordinaire, il y a environ soixante-dix plats. Ils sont assaisonnés assez grossièrement. et à la mode allemande, avec beaucoup d'ail et de sel. Les jours d'*extra*, ou quand l'empereur reçoit quelque ambassadeur, on en voit bien davantage. On sert les plats deux par deux ou trois par trois, pour que l'empereur

mange chaud. D'abord la pâtisserie, ensuite le rôti, et les bouillons à la fin.

Il se trouve dans la salle à manger une autre table, destinée aux principaux nobles présents à la cour, et au confesseur. Sur l'un des côtés de la salle, il y a une table en argent, fort riche et fort belle, avec un grand réservoir en cuivre, rempli de glace et de neige, où se trouvent les vases contenant la boisson. L'essayeur tient pendant tout le dîner la coupe de l'empereur, et il la lui présente avec une fine étoffe de soie, lorsqu'il en reçoit l'ordre. L'usage est d'enlever quelques plats de la table impériale dès que le service est fait, et de les envoyer à ceux des nobles ou des officiers que l'empereur aime le mieux. Cela est compté comme une faveur et un grand honneur.

Après dîner, l'empereur va s'étendre et se reposer; il prend d'habitude trois heures de sommeil, à moins qu'il ne se baigne ou qu'il ne boxe pendant une heure. Dormir après dîner est une habitude pour lui, comme pour tous les Russes.

Après sa sieste, l'empereur va aux vêpres (vétchernia), et à son retour il se

distrait, jusqu'au souper, dans la compagnie de l'impératrice, avec ses bouffons, ses nains mâles et femelles, qui font des cabrioles et chantent, à la mode russe, beaucoup de chansons. C'est là sa récréation habituelle entre ses repas, et il y prend grand plaisir.

Une autre distraction, c'est le combat avec des ours. On prend les ours au piége et au filet, et on les garde dans des cages pour les jours où l'empereur sera disposé à se donner le plaisir d'un combat. Voici comment la chose se passe.

L'homme est placé dans un espace circulaire entouré d'un mur. Il n'y a pas d'issue. C'est à lui de se tirer d'affaire comme il pourra. On lâche l'ours, qui s'avance la gueule béante. Si l'homme le manque du premier coup, il court un grand danger; mais l'ours est très hardi, et sa manière d'attaquer donne de l'avantage à l'homme. Il se dresse sur ses pattes de derrière, et il se jette en hurlant sur le chasseur. Si celui-ci parvient, — et c'est l'ordinaire, — à lui planter son épieu dans la poitrine, entre les pattes de devant, tout en appuyant contre son pied l'autre extré-

mité de cette arme, il l'expédie alors du premier coup. Mais souvent il n'atteint pas l'ours, et il est tué ou horriblement déchiré par les dents et les griffes de la bête furieuse.

Lorsque le chasseur a très bien combattu, on le mène boire à la porte du cellier de l'empereur, où il s'enivre en l'honneur du *Gospodar*. C'est sa récompense d'avoir risqué sa vie pour le plaisir de l'empereur. — Celui-ci, pour se procurer ce spectacle, entretient des chasseurs chargés de lui prendre les ours.

Telle est la récréation habituelle de l'empereur dans les saints jours. Quelquefois il passe son temps à voir ses bijoutiers, ses joailliers, ses tailleurs, brodeurs, peintres, etc.... Il atteint ainsi le moment du souper.

Lorsque l'heure du coucher est venue, son confesseur lui dit certaines prières. Ensuite l'empereur fait des signes de croix comme le matin, pendant un quart d'heure environ, et il se met au lit.

L'empereur actuel, Féodor Ivanovitch, est d'une petite stature, un peu gros et court, le teint mauvais, une tendance à

l'hydropisie, le nez busqué, la démarche peu assurée d'un homme qui a les jambes faibles, lourd et inerte, et cependant avec un sourire habituel qui tourne au rire. L'esprit simple d'ailleurs et lent, mais très doux, d'un caractère facile, tranquille et miséricordieux, sans aucun goût martial et ayant peu d'aptitude politique, enfin d'une superstition sans limite. Outre ses dévotions chez lui, il a coutume d'aller chaque semaine en pélerinage à quelque monastère voisin. Il est âgé d'environ trente quatre ans, et il règne depuis six ans.

CHAPITRE XXVII.

Officiers de la maison de l'empereur.



Voici quels sont les principaux officiers de la maison de l'empereur. D'abord le *koniouchii boiarin*, ou grand écuyer, qui n'est pas un *magister equitum*, ou chef de la cavalerie, mais seulement, comme son nom l'indique, le chef de l'écurie. J'ai déjà dit qu'à l'occasion on nomme un commandant de la cavalerie. Le grand écuyer actuel est Boris Fédorovitch Godounov, frère de l'impératrice. Outre les chevaux pour l'usage habituel, l'empereur a 10,000 chevaux de guerre, qu'on nourrit près de Moscou.

Le second officier est le grand intendant de la maison, actuellement Grigorii Vassiliévitch Godounov. Le troisième est le trésorier, qui a la garde de l'argent, des joyaux, de l'argenterie, etc...; c'est Stéfan

Vassiliévitch Godounov. Le quatrième, le contrôleur, est actuellement Andréi Pétrovitch Klechnin. Le chambellan est le cinquième; cette fonction est aujourd'hui remplie par Estoma Bisabroza Pastelnichi. Au sixième rang sont les dégustateurs: maintenant, Féodor Alexandrovitch et Ivan Vassiliévitch Godounov. Au septième, les coureurs. Ce sont trois nobles, qui ont sous eux divers autres gentilshommes. Tels sont les officiers ordinaires, et les principales fonctions de la maison impériale.

Il y a aussi, attachés à la chambre et à la personne de l'empereur, 200 gentilshommes, fils de nobles, et qu'on appelle *jiltsi striaptchii* *). La garde ordinaire se compose de 2000 arquebusiers, jour et nuit l'arme chargée et la mèche allumée, et pourvus de munitions. Ils n'entrent pas dans le palais, mais restent dans la cour.

---

*) Les *jiltsi* ou *locataires*, ainsi nommés parce que leur fonctions les obligent à résider à Moscou, sont des jeunes gens qui débutent dans le service de l'état. Les *striaptchii* sont une sorte de gentilshommes de la chambre, de deux rangs au dessus des *jiltsi* ordinaires.

La nuit, le premier chambellan, avec une ou deux personnes de confiance, se tient auprès de la chambre à coucher. Plus loin, dans une autre chambre, demeurent six autres, sur lesquels on compte tout autant. Il y a dans une troisième chambre 40 jeunes gens, du corps des 200 jiltsi striaptchii, qui montent la garde à tour de rôle la nuit. En outre, il y a de garde des serviteurs, qui veillent et se tiennent à chaque porte de la cour.

Les arquebusiers, qui sont au nombre de 2000, veillent à tour de rôle autour de l'appartement de l'empereur, 250 chaque nuit. Un nombre égal garde la cour et le trésor. La résidence impériale à Moscou est une sorte de forteresse, entourée de murs que couronne une grande quantité de beaux canons, et renfermant un grand espace et beaucoup de bâtiments, destinés à loger ceux qui sont connus comme les fidèles de l'empereur.

CHAPITRE XXVIII.

Vie privée et caractère des Russes.

On peut juger en partie de la vie privée et du caractère des Russes d'après ce qui a été dit de l'état politique et des mœurs publiques du pays.

Quant au physique, ils sont en général grands et charnus; ils trouvent qu'il est beau d'être un peu gros et gras, et par suite, ils cultivent et étalent leur barbe pour qu'elle soit longue et large. En général, ils sont mous et peu actifs, ce qui vient en partie du climat et des maux qu'il leur cause l'hiver, en partie de leur nourriture, qui se compose principalement de racines, d'oignons, d'ail, de choux, toutes choses qui épaississent les humeurs, et qu'ils mangent, soit seules, soit mélangées avec d'autres aliments.

Leur manière de manger est plus que curieuse. L'usage est de commencer chaque

repas par une petite coupe d'eau de vie, qu'on appelle le vin russe, et ensuite de ne plus boire jusqu'à la fin. Ils boivent largement et tous à la fois, s'embrassant les uns les autres à chaque coup; aussi, après dîner, n'y a-t-il pas moyen de leur parler; chacun s'en va sur son banc faire la sieste, ce qui leur est aussi naturel que le repos de la nuit. Lorsqu'ils se lancent et qu'ils ont une variété de plats, ils commencent par la viande cuite au four — ils mangent rarement du rôti — et ensuite ils prennent les bouillons ou potages. Boire jusqu'à se griser est chose ordinaire chez eux, et tous les jours de la semaine. La boisson habituelle est l'hydromel; les pauvres boivent de l'eau, et un maigre liquide appelé *Kvas*, qui n'est que de l'eau où l'on a mis fermenter un peu de farine.

Cette nourriture leur causerait beaucoup de maladies, si deux ou trois fois par semaine ils ne prenaient des bains chauds; c'est leur unique médecine. Tout l'hiver et presque tout l'été, ils chauffent leurs poêles de bains, semblables à ceux des Allemands, et leurs fours, à un tel point qu'un étranger ne se trouve guère bien

dans la maison. Cette différence extrême, surtout en hiver, entre la grande chaleur des maisons et le grand froid du dehors, donne aux Russes un teint mauvais et brouillé, car leur peau est tannée et parcheminée par le froid et le chaud, surtout chez les femmes, qui pour la plupart ont encore plus mauvais teint que les hommes. J'attribue cela à une vie passée dans les étuves, et au travail qu'on fait pour les chauffer et préparer.

Le Russe, habitué à un froid, à une chaleur extrême, les supporte avec bien plus de patience que les étrangers. On en voit qui, pour leur santé, sortent du bain en sueur et fumant comme un cochon à la broche, et qui se jettent tout nus dans la rivière, ou se font verser de l'eau froide sur tout le corps, et cela, par les temps les plus froids. Les femmes, pour cacher leur mauvais teint, se peignent la figure avec du blanc et du rouge, d'une manière bien visible pour tous, mais cela importe peu, car c'est chose commune et qui plait aux maris. Ceux-ci font à leurs femmes et à leurs filles une pension pour acheter des couleurs et se peindre, et ils sont enchantés en voyant

ainsi un laideron se transformer en une belle peinture. Cela dessèche la peau, et la rend plus laide quand la couleur est partie.

Les Russes sont vêtus à la grecque. Voici quel est l'habillement d'un noble. D'abord une *tafia*, petit bonnet qui couvre le haut du crâne, et qui habituellement est très riche, en or et soie, et orné de perles et de pierres précieuses. La tête est rasée jusqu'à la peau, à moins qu'on ne soit en disgrâce, car alors on laisse ses cheveux croître et retomber sur les épaules, et couvrir la figure de manière à l'enlaidir le plus possible. Par dessus la *tafia*, un grand bonnet de renard noir — c'est la fourrure la plus estimée — avec une tiare au milieu, qui s'élève comme une coiffure persane ou babylonienne. Autour du cou, qui reste nu, un collier orné de perles et de pierres précieuses, d'une largeur de trois ou quatre doigts. Par dessus la chemise, qui est d'un beau travail, parce qu'en été on reste en chemise dans la maison, un léger vêtement de soie, boutonné par devant, et descendant au genou; il est recouvert d'un *Kaftan*, robe étroite et boutonnée, que serre une ceinture persane, où sont passés un couteau

et une cuillière. Le Kaftan est ordinairement en drap d'or, et il tombe jusqu'à la cheville. Sur le Kaftan on porte un large et riche vêtement en soie, bordé de fourrure et orné par devant de passementerie en or. Il est recouvert d'un *alkaben* en camelot ou en étoffe de ce genre, qui a des manches pendantes, et un capuchon habituellement broché et semé de perles. Lorsqu'on sort, on met par dessus ces vêtements, nombreux et cependant légers, un *onoratki*, semblable à l'alkaben, sauf qu'il n'a pas de collet; il est ordinairement de drap fin, ou en poil de chameau. Les bottes, qu'on porte en guise de pantalon, sont en cuir de Perse appelé *saphian* et brodé en perle, et le haut-de-chausse est ordinairement en drap d'or. Lorsqu'un noble sort, il monte à cheval, fut-ce pour aller à la maison à côté; il en est de même des *boiarski* ou gentilshommes.

Ceux-ci sont vêtus de la même manière; l'étoffe seule est différente. Cependant leur Kaftan ou leur habit de dessous est quelquefois en drap d'or, et le reste en soie.

Une femme noble porte sur la tête, d'abord un filet de fine soie, ordinairement rouge,

et un diadème blanc. Par dessus, un bonnet, *chapka zemskiia,* en drap d'or bordé d'une belle fourrure, et semé de perles et de pierres précieuses. Cependant on commence à se dégoûter des broderies de perles au bonnet, depuis que les femmes des *Diak* et de quelques marchands ont pris cette mode. Ses boucles d'oreille, larges de deux pouces ou même plus, sont en or, avec des rubis, des saphirs, ou d'autres pierres. En été, elle n'a souvent sur la tête qu'un mouchoir de fine batiste ou de linon, qui est chargé de belles perles, et qu'on attache sous le menton. Sort-elle par la pluie? Elle mettra un chapeau blanc avec des rubans de couleur. Le collier qu'elle porte, et qui est en belles perles ou en pierres précieuses, a trois ou quatre doigts de large. Le vêtement de dessus, appelé *opachéni*, est une robe flottante, ordinairement écarlate, qui a de larges manches tombant jusqu'à terre, et se boutonne par devant avec de grands boutons d'or, ou au moins d'argent doré, presque gros comme des noix. Par dessus retombe jusqu'au milieu du dos une large cape de belle fourrure, qui s'attache sous le bonnet. Dessous l'opachéni on porte un

vêtement étroit, à larges manches, se relevant jusqu'au coude, et ordinairement en drap d'or; c'est le *leitnik;* et au dessous un *ferris zemskii,* qui est large et se boutonne jusqu'aux pieds. Les femmes nobles portent au cou de fort beaux bracelets, en perles ou en pierres précieuses, de la largeur de deux doigts environ. Elles ont des brodequins de cuir blanc, jaune, bleu, ou d'autre couleur, brodés de perles. — Tel est en Russie le costume des femmes des nobles, lorsqu'elles se montrent dans leur beau. Celui des femmes de gentilshommes peut être d'une autre étoffe, mais il suit la même mode.

Quant au pauvre *moujik* et à sa femme, ils sont pauvrement vêtus. L'homme porte une large robe de gros drap blanc ou bleu, descendant jusqu'au bas de la jambe, et rattachée devant par des cordons; par dessous, une pelisse (chouba) en fourrure ou en peau de mouton; un bonnet fourré et des bottes. La large robe de dessus des plus pauvres est en poil de vache. C'est là leur vêtement d'hiver. L'été, ils n'ont ordinairement qu'une chemise et des bottes. La femme, lorsqu'elle est en grande tenue,

a une robe rouge ou bleue, et par dessous, pendant l'hiver, une pelisse bien chaude en fourrure; mais dans l'été, elle ne porte que deux chemises l'une sur l'autre, aussi bien dehors qu'à la maison. Elles ont des bonnets d'étoffe de couleur, quelquefois en velours ou en drap d'or, mais le plus souvent, un mouchoir. Vous ne rencontrerez jamais une russe, qu'elle soit fille ou femme, sans boucles d'oreilles d'argent ou d'autre métal, et sans une croix au cou.

Quant au caractère et à la manière d'être, les Russes ont une capacité raisonnable, et il ne leur manque que ce qu'ont les autres nations pour nourrir et éclairer leur esprit. Ils pourraient bien emprunter cela aux Polonais et à leurs autres voisins, mais ils s'y refusent par orgueil, regardant leurs usages comme les meilleurs. D'ailleurs, comme je l'ai dit, leur genre d'éducation, sans instruction véritable et sans aucune pratique civilisée, est regardé par les chefs comme étant dans l'intérêt de l'état, et bien d'accord avec la forme du gouvernement. En effet, le peuple supporterait difficilement le régime en vigueur, s'il était une fois civilisé, s'il connaissait mieux Dieu et

la vraie politique. Aussi les empereurs s'opposent-ils à tout ce qui peut l'élever, et veillent-ils avec soin à écarter tout élément étranger qui altérerait les mœurs nationales. Cette politique serait moins condamnable si elle ne gâtait pas le caractère du peuple; mais celui-ci, étant traité durement et cruellement par le magistrat et par la classe supérieure, devient cruel envers ses égaux et surtout envers ses inférieurs. Ainsi le plus vil et le plus misérable des *Khristianin* — c'est le nom qu'on leur donne — qui rampe comme un chien devant un gentilhomme et lèche la poussière de ses pieds, se montre, lorsqu'il est le maître, un tyran insupportable. De là vient que le pays est rempli de rapine et de meurtre. La vie humaine n'est comptée pour rien. Vous verrez un homme, s'il s'attarde en ville dans la rue, être détroussé sans que personne réponde à ses cris et passe le seuil de sa porte pour le secourir. Je ne parlerai pas de ces meurtres étranges, de ces cruautés qui se commettent en Russie; on croirait trop difficilement que pareille chose peut se rencontrer chez des hommes, et surtout parmi des gens qui se disent chrétiens.

Le nombre des vagabonds et des mendiants est infini. Poursuivis par la famine, par l'extrême besoin, ils mendient avec la violence du désespoir: „Donne moi et bats moi ensuite! disent-ils. Donne moi et tue moi après!“ On peut juger de ce qu'est envers les étrangers une race si dénaturée, si cruelle envers les siens. Et cependant, on hésite à dire ce qui l'emporte dans ce pays, de la cruauté ou de la débauche. Je ne parlerai pas de ce dernier point; il est trop odieux et il ne faut pas même tout nommer, Le pays entier regorge de ce genre de vice. Et on ne doit pas s'en étonner, puisqu'il n'y a aucune loi qui restreigne la prostitution, l'adultère et le reste.

Quant à la bonne foi, la plupart des Russes en font peu de cas, lorsqu'ils ont à gagner en mentant ou en manquant à leurs promesses. On peut dire en toute vérité — ceux qui ont fait le commerce en Russie le savent bien — que du plus grand au plus petit, sauf des exceptions qu'on aurait du mal à trouver, le Russe ne croit rien de ce qu'on lui dit, et ne dit rien qui mérite créance. Ce caractère les rend odieux, surtout aux Tartares, qui se regardent

comme justes et honnêtes en comparaison des Russes. Des personnes qui connaissent bien les deux races pensent que le mépris des Tartares pour le gouvernement et la conduite des Russes est pour beaucoup dans la conservation du paganisme chez eux, et dans le mépris qu'ils ont pour le christianisme.

Fin.

Imprimerie de Bär & Hermann à Leipsic.

